





**Bernard Fauren**

# *Camille*

*Roman*

*brumerge*

Du même auteur aux Éditions Brumerge

Le Cascade d'Énora (2008)

L'Ensecret (2010)

ISBN: 978-2-917745-03-8

Dépôt légal: juin 2008

bernard.fauren@gmail.com

©2008 Bernard Fauren

Les Éditions Brumerge  
<http://les-editions-brumerge.wifeo.com>

# 1

Tandis que je me dirigeais vers le cabinet du médecin, je sentis couler dans mes veines tous les produits chimiques que je devais absorber quotidiennement.

Le couloir n'avait pas changé de couleurs depuis des années : le même jaune pisseux sur les murs et un vert douteux aux encadrements des portes. Non, rien n'avait changé depuis des années, pas même ces visites chez le médecin au rez-de-chaussée du pavillon D. Cette entrevue d'évaluation annuelle était des plus déprimante, surtout quand il fallait affronter un nouveau médecin. Sitôt entré dans le cabinet, je sus qu'il connaissait déjà tout de moi : le fameux dossier était étalé sur le bureau. Le papier était jauni, et il avait eu largement le temps de le feuilleter avant mon arrivée. Il y avait dans ce dossier une photo de moi, au cas où... au cas où j'aurais eu la mauvaise idée de m'échapper, elle était toute prête pour la diffusion. Au fond, je n'avais même pas besoin d'être là, tout était dans le dossier, ma présence n'était qu'une pièce de plus, mais sans véritable importance.

— Asseyez-vous !

Ça commence bien, même pas la moindre forme de politesse, même pas mon nom, rien : « Asseyez-vous ! », comme on dirait à un chien : « Assis, pas bouger ! »

— Alors ?

Alors quoi ? Tu sais tout de moi, je suis un être abject, tu viens de le lire ! Qu'est-ce que tu veux que je dise de plus ? Tu vas rajouter une ligne au dossier et me renvoyer. Et moi, j'ai beau savoir que la prochaine visite d'évaluation aura lieu dans un an, parfois, je me mets à espérer qu'il y aura une faveur, quelque chose comme une sortie, enfin quelque chose à espérer.

— Alors ça va. Il n'y a pas l'espoir d'une permission ?

Il me regarda comme interloqué et replongea le nez dans le dossier qu'il devait, maintenant, connaître par cœur.

— Vous vous rendez un peu compte de ce que vous avez fait ?

Bien sûr, tu es nouveau, tu es choqué de ce que tu as lu. Tu n'as pas fait toutes ces études pour t'occuper d'un être aussi ignominieux que moi. Si cela n'avait tenu qu'à toi, tu ne serais jamais venu dans ce service d'épaves, mais c'est un passage obligé dans ta carrière pour arriver là où tu veux aller.

— Alors ?

Alors quoi ? Si tu ne m'aides pas, je vais finir par y crever dans ce trou sordide jaune pissieux et la peinture craquelée des encadrements de porte. Toi tu t'en fous. Tu as un chez-toi avec une petite femme chérie qui s'occupe de tout, de la propreté, des enfants... et des cadeaux de Noël. Pour préserver tout ton petit monde, il ne faut pas laisser dehors de dangereux individus comme moi. Parce que ceux-là, on ne peut pas les

« éliminer » alors il ne faut pas qu'ils traînent n'importe où.

— Vous ne voulez pas répondre ?

Voilà, c'est bientôt terminé, il va refermer le dossier, me congédier et dans moins d'une minute, je serai à nouveau dans le couloir.

— Je me rends bien compte de ce dont on m'accuse !

— Parce que vous niez avoir commis tout ça ? dit-il, en me montrant le dossier.

— Non.

— Vous êtes ici parce que vous avez été jugé irresponsable aux moments des faits, sinon, vous auriez dû passer devant un tribunal et vous seriez maintenant en détention dans un établissement pénitentiaire ! Mon prédécesseur vous a déjà fait une faveur en vous sortant du pavillon de sécurité ! Moi, je ne l'aurais peut-être même pas fait ! Alors estimez-vous heureux !

C'était clos, il n'y avait plus rien à ajouter. Déjà une « faveur », donc il ne fallait pas compter sur une autre faveur, d'ici un moment. Je le vis griffonner sur le peu de place qui restait dans le dossier, puis il leva la tête :

— C'est bon ! Vous pouvez y aller !

« C'est bon », il n'y a pas eu de bonjour, il n'y aura pas d'au revoir. Je me levai et sortis en refermant doucement la porte. Que voulez-vous, avec « déjà une faveur », peut-être même pas méritée, il fallait filer droit !

Je me retrouvai à l'étage, dans les espaces communs déjà peuplés. Ils étaient presque tous là, certains

assis aux tables, d'autres assis sur les bancs le long des murs. Ceux que je ne supportais pas, c'étaient ceux qui se balançaient incessamment d'avant en arrière, comme si tout leur corps ruminait une pensée interminable qui avait du mal à passer. Moi, j'avais aussi une pensée qui passait mal, une déception que je ne voulais pas reconnaître.

J'avais pressenti la tournure qu'allait prendre l'entretien, mais j'en acceptais mal l'issue : « déjà une faveur ! » Mon voisin de banc soliloquait depuis un moment quand je me rendis compte qu'il me parlait.

— ...elle est pourtant jeune et déjà parmi nous !

C'est vrai que moi aussi, j'étais jeune quand je me suis mis à « déramer » pour la première fois, mais ce n'est pas une raison...

Il y a une entrée aujourd'hui ?

— Oui, elle est au bureau des infirmières mais on ne la verra pas beaucoup aujourd'hui, ils vont la boucler pendant trois jours.

Il est vrai que l'arrivée, ici, était organisée pour que le nouveau venu soit le plus désorienté possible. Au stress d'arriver dans un établissement spécialisé comme celui-ci, on ajoutait l'isolement. Un isolement justifié, comme d'habitude, par des raisons thérapeutiques. Le bureau des infirmières s'ouvrit brusquement et un groupe compact de blouses blanches sortit dans un grand mouvement d'air. Le groupe passa devant nous, mais je ne pus rien distinguer précisément. Je ne vis de la jeune femme que son long manteau bleu marine et ses longs cheveux qui lui cachaient le visage. Le groupe disparut au fond du couloir, et on sentit parmi les pensionnaires s'installer un silence pesant.



Chacun, au fond de soi, se remémorait son arrivée, toujours accompagnée d'une certaine violence, même si elle était muette, comme aujourd'hui. Que pouvait-on faire contre une hospitalisation d'office ?

Rien, pas même réclamer la présence d'un avocat ! Nous sommes soustraits à tous les droits, puisque nous sommes devenus irresponsables ! Pour cela il a fallu deux signatures, dont la deuxième est peut-être celle du directeur de l'établissement... obtenue par délégation ! Je regardai à nouveau mes compagnons d'infortune et je vis chez beaucoup l'effet de l'ensuquage produit par les drogues qu'on nous faisait avaler quotidiennement. Des regards troubles, des pupilles dilatées, mais aussi cette grande fatigue de l'esprit qu'on pouvait voir jusque dans les corps : tête basse, épaules effondrées, mains qui se cherchent ; ces mains désœuvrées qui se demandent ce qu'elles ont pu faire pour être là, pendantes aux bouts des bras, comme si des menottes invisibles les avaient entravées.

Passée une certaine heure, il était toléré de regagner les chambres. C'était aussi, pour le personnel, plus pratique pour nous trouver. Depuis les années que j'étais ici, j'avais droit à une chambre individuelle. Une petite chambre aux proportions bizarres, résultat du cloisonnement des anciens dortoirs : le plafond beaucoup trop haut pour la surface au sol. Que je la connaissais cette chambre, surtout lorsque allongé sur le lit je contemplais les moindres taches, les moindres fissures du plafond. Parfois, j'avais la sensation de bien voir tous les détails, d'autres fois, je les voyais, comme aujourd'hui, au travers du flux de mes pensées. L'entretien de ce matin allait sûrement me perturber pendant encore quelques jours, puis l'oubli s'installerait et l'esprit

serait occupé par les petits détails de tous les jours. J'étais sur le point de sombrer dans une sorte de torpeur lorsque j'entendis des coups sur la cloison en face de mon lit. Voici des semaines que ces coups résonnaient ainsi, d'abord des coups lents, puis de plus en plus rapides, pour finir par des frappements frénétiques qui s'épuisaient brusquement. Cela me faisait penser aux rythmes que l'on peut entendre dans les temples bouddhistes, lorsque les moines scandent leur période de méditation par des coups sur un gong, ou encore plus prosaïquement, aux rythmes d'une activité amoureuse. Parfois, je pensais à la relation qu'il pouvait y avoir entre ces deux images.

De mon voisin de chambre, je ne connaissais rien. Je savais simplement qu'il était jeune. Je le vis, furtivement, un jour que la porte de sa chambre était restée entrebâillée. Sa tête était bandée, ainsi que ses mains. Pour avoir vu tellement de pensionnaires défilier ici, j'arrivais à pronostiquer l'évolution de la maladie de certains et je ne sais pas comment l'expliquer, mais je sentais que celui-ci ne resterait pas longtemps ici, que son cas allait nécessiter un traitement plus approprié pour les personnes qui cherchent à se mutiler. Il était attaché toutes les nuits et même une grande partie de la journée.

Midi, il était midi ! Grâce au calme de la campagne environnante, on pouvait entendre le clocher du village voisin. Ce clocher était une bénédiction des nuits d'insomnie, il était un repère temporel qui nous raccrochait à la vraie vie. À l'entendre, on pouvait imaginer ce qui se passait à l'extérieur : les enfants qui rentrent de l'école, les derniers achats, à la hâte, pour le repas et la course pour être de retour à l'école ou au travail. Ici, le

repas était souvent une épreuve où tout pouvait arriver, des repas dans le silence de l'abrutissement ou dans des rires parfois forcés qui se terminaient dans des disputes, des chahuts généralisés ou plus rarement dans une véritable émeute. Le personnel était attentif à toutes ces vagues d'humeur et anticipait même les moments difficiles, à grand renfort de drogues, pour les périodes de pleine lune, l'arrivée subite du printemps ou encore le vent du sud qui troublait les esprits. L'actualité extérieure pouvait aussi être un sujet de perturbation, comme le suicide d'une vedette de la chanson ou de cinéma. Parfois, on avait l'impression qu'une journée dans ce pavillon était une pièce de théâtre qui se déroulait indéfiniment avec ses crises et ses périodes d'apathie.

Pour lutter contre l'horreur de l'enfermement, j'avais trouvé un salut, celui de l'écriture, qui me procurait une évasion, un statut et même une étiquette : « l'écrivain ». Pourtant, je ne pouvais pas écrire beaucoup car les drogues réduisaient ma concentration, si bien que j'écrivais de longues litanies sans réelle continuité.

— Vous écrivez beaucoup !

J'avais horreur de cette remarque : « Vous écrivez beaucoup ! » C'était le signal d'alerte. Après, il y aurait des questions et pour finir : « On peut lire quelques pages ? » Et bien non ! On ne peut pas lire quelques pages, je n'ai pas envie que vous, vous précisément, lisiez ces pages. Alors il ne faut pas répondre, ne rien dire.

— Ça vous ennuie qu'on parle de ça ?

Oui, ça m'ennuie terriblement ! Mais ce qui m'ennuie encore plus, c'est de te répondre. Aussi, si tu ne veux pas comprendre et bien tu en seras pour tes frais. Je ne te répondrai pas, et ce qui t'embêtera encore plus, c'est que tu n'auras jamais la possibilité de lire ce que j'écris, parce que tout à l'heure, je vais tout déchirer et d'une façon telle, qu'il sera impossible de reconstruire l'immense puzzle.

— Vous ne voulez pas répondre ?

Et non, je n'ai pas envie de te répondre et je ne te répondrai toujours pas. Le seul moyen que tu as de me lire c'est de m'arracher, maintenant, les feuillets avant qu'ils ne soient détruits. Ose seulement approcher tes mains et je te saute dessus. « Accident du travail » et « Arrêt maladie », tu ne sortiras pas indemne de ta tentative. Pour le moment va-t-en, tu me gênes, tu m'empêches de faire mon travail. Et oui, c'est mon travail, celui qui me permet de survivre au quotidien. Et ce que j'écris ne doit pas être lu par toi. Dans tes sempiternelles notes, écris donc que le sujet est compulsif, qu'il est maniaque, qu'il est dépressif, violent, ce que tu veux, mais ne viens pas mettre ton nez dans mes papiers. Est-ce que moi je demande à lire tes sempiternelles notes ? Me le permettras-tu seulement ? Voilà ! Si tu deviens trop pressant, je demanderai à lire tes sempiternelles notes sur mon compte et alors tu comprendras peut-être.

— Pourquoi vous déchirez tout, une fois que vous avez écrit ? Vous avez peur qu'on vous lise ?

— Oui !

Pour cette fois, il n'insistera pas, mais je sais qu'un jour viendra où il osera allonger ses horribles mains pleines de poils. J'ai horreur des poils sur les mains, je trouve ça dégoûtant, ça fait singe : je le lui dirai un jour ! Et puis il y a aussi son odeur, une épouvantable odeur d'eau de toilette. J'ai entendu un jour que ces eaux de toilette pour homme prenaient pour modèle l'odeur du cuir et de l'humus. Quelle horreur ! De la peau de bête morte et de la pourriture végétale, voilà ce qu'il se met pour masquer son odeur de transpiration !

Ça m'amuse un peu tout ça, je vois bien qu'écrire les intrigues, et que ce faisant, quelque chose leur échappe. Ils sont là sur leur territoire, ils ont une toute puissance sur nous, et là, il y a quelque chose qu'ils ne peuvent pas contrôler. En plus, c'est de l'écrit, eux qui sont si fiers d'être les maîtres du langage et des signes, les voilà frustrés ! J'avoue que si j'écris depuis si longtemps c'est en partie pour ce sentiment de gagner comme une liberté et un tout petit pouvoir sur ceux qui me dominent sans cesse. Ma litanie, j'en suis parfois lassé, mais quelque part cela agit sur moi comme une drogue. Si je n'écris pas quotidiennement, je ne me sens pas bien, c'est comme si je me laissais aller, comme si je n'étais plus rien, définitivement vaincu par tout ce système qui m'entoure. Parfois, je regrette de déchirer systématiquement tout ce que j'écris, mais ne pas le faire m'enlèverait tous les bénéfices.

C'est parfois la haine qui m'aide à survivre, la haine vis-à-vis du personnel qui s'occupe, en principe, de nous. Mais la plupart du temps, on a plutôt l'impression que ce fameux personnel vit de nous. Si nous

n'étions pas là, avec nos phantasmes, nos angoisses, nos fureurs où seriez-vous ? Peut-être vous seriez vous-mêmes livré à ce que vous combattez ici ; les forces obscures qui travaillent toute société et qui se catalysent en des êtres réceptifs et vulnérables. Notre folie vous protège de la vôtre. Au-delà des murs, la vraie vie, et ici ce qui dérange ; ce que l'on ne veut plus voir, ce que l'on ne peut plus voir. Le malheur, c'est que nous-mêmes nous suffoquons de nos propres délires que vous ne voulez pas partager, alors c'est nous-mêmes qui assumons notre propre violence et tentons de mettre fin à nos jours, mais même cela n'est pas permis. Il faut que nous allions jusqu'au bout, que nous vivions pleinement cette vie de folie et d'incarcération. Parfois ma tête s'échauffait ainsi pendant des heures, et il me fallait voir un infirmier pour qu'il me donne de quoi supporter toutes ces pensées qui se bousculaient sans cesse.

La fin de l'après-midi était plus supportable car les événements se précipitaient : d'abord il y avait la perspective du repas du soir, servi très tôt, avant le changement du personnel, ensuite, il pouvait y avoir les visites des familles. Ces visites, même si elles ne nous étaient pas destinées apportaient un peu d'air frais. Les rencontres se faisaient, le plus souvent, en privé dans les chambres mais aussi dans les parties communes. Alors doucement, nous pouvions croire que la personne était venue pour nous et nous communiquions en silence. Il suffisait parfois d'un rien : un parfum de femme était capable de me faire rêver pendant des heures !

Le dernier repas du jour était l'entrée dans la période la plus déprimante de la journée, à cette heure, il ne se passait plus rien, plus rien de bon mais plus rien de mauvais non plus. Le personnel qui peut prendre des décisions est maintenant parti. Le soir, comme les week-ends, il ne faut rien oublier, ne rien avoir à demander, car il faudra attendre le lendemain ou le lundi. Maintenant, le vrai pouvoir est à l'extérieur, le personnel de garde a presque le même statut que nous, celui d'obéir aux ordres qui viennent d'en haut ou d'ailleurs ; plus d'initiatives, plus de permissions d'aucune sorte, nous sommes tous enfermés et « les clefs » ne sont plus ici.

Les conversations sont vagues, la télévision déverse sont lot d'images et de paroles qui ne nous atteignent presque plus, tellement les drogues sont parfois fortes. Le plus drôle, c'est quand il y a des débats de société où l'on apprend de soi-disant scandales, des injustices. Là, d'où nous sommes, tout apparaît alors comme dérisoire, ridicule et parfois on a l'impression que tout bascule, que le monde de la folie est à l'extérieur. Je vois des sourires s'esquisser sur les visages, même des visages qui ne répondent plus depuis longtemps, de ces sourires que l'on voit aux parents qui s'attendrissent aux caprices d'un enfant. Alors la nuit peut commencer, la nuit qui est, pour beaucoup d'entre nous, une nouvelle journée à affronter car il faut trouver le sommeil, à moins que les doses de drogues ne soient si fortes qu'il soit possible de sombrer tout de suite dans l'inconscience. La plupart du temps on se parle à soi-même, on se parle lentement et on imagine. Qu'est-ce que je peux imaginer ? J'imagine l'ailleurs, le lointain, rarement le passé ou l'avenir, surtout si on

n'en a plus « de l'à venir », enfin tout pour oublier le présent. Et on espère que lorsque le sommeil sera là, l'inconscient saura nous emmener loin, très loin...

\*

\*   \*   \*

Le port était calme à cette heure il n'y avait personne. Tout semblait abandonné, comme s'il ne devait plus y avoir de vie pour longtemps. Le jour commençait à poindre mais le soleil n'était pas visible, la brume limitait l'horizon. À quai, il y avait un immense bateau amarré qui transpirait la rouille de toutes ses tôles. Plus jeune... oui, plus jeune... comme j'aurais aimé prendre ce bateau, à peine flottant, pour aller ailleurs, dans un autre monde, à l'âge où l'on croit que là-bas c'est mieux, que là-bas les gens sont meilleurs, qu'ils n'ont pas la bassesse des gens d'ici et la mesquinerie des gens qui nous entourent. L'échelle de coupée était en place et je pensai qu'à cette heure je pourrais monter sans être aperçu, monter pour se cacher et peut-être partir. Je dépassai l'échelle de coupée et me dis que c'était possible de monter doucement pour visiter, pour voir la mer et le port d'en haut, ni vu, ni connu. Je me retrouvai piégé et mal à l'aise. Pourquoi faut-il toujours que je me donne des défis, que je crée des complications ? Parfois, j'ai la même impression en sortant d'un rêve, si j'avais su que c'était un rêve, j'aurais osé faire ceci ou cela. Là, n'étais-je pas dans un rêve ? En ce cas, je pouvais oser monter à bord pour voir comment c'était là-haut. Je fis demi-tour et me retrouvai au pied de l'échelle de coupée. Je posai un pied, puis



l'autre, et curieusement je me trouvais soulagé, l'irré-médiable était commis : j'étais là où je ne devais pas être, là où je n'avais rien à faire. Parvenu à la moitié de l'échelle, je regardai pour voir si malgré tout il n'y avait personne en haut, en train de m'observer ou de m'attendre. Personne, je ne vis personne. Je repris l'ascension en essayant de prévoir quelque chose à dire, mais finalement, le plus simple serait d'énoncer la vérité : j'avais eu envie de monter. En moi, je savais qu'en réalité je voulais ressentir quelle sensation ça faisait de monter à l'échelle de coupée, comme si... comme si c'était pour de vrai de partir vers l'inconnu. Mon Dieu, comme ça devrait faire du bien de tout quitter pour un autre monde. De quitter la maison des parents, en fermant doucement la porte, avec ce sentiment mêlé d'enthousiasme et de culpabilité...

Je parvins enfin en haut de l'échelle et je pris garde de ne pas faire de bruit, le moindre choc sur le sol métallique se propagerait très loin, y compris jusqu'aux couchettes des rares membres d'équipage qui devaient être à bord. Je ne bougeai plus et sentis l'air marin qui me soulait après l'effort que je venais de fournir. Je voyais la mer à l'infini de l'autre côté du pont. J'étais émerveillé du fatras de choses qui encombraient le pont et vis qu'au loin une lumière brillait dans le château arrière. Je traversai doucement le pont pour arriver au bord opposé et m'accoudai au bastingage. Je constatai que j'étais parvenu à ce que j'étais venu chercher. Peu importe que le bateau ne bouge pas, j'étais bien là, malgré l'inquiétude qu'on me découvre. Je voyais la mer depuis un bateau et c'est là tout ce qui m'importait. Je n'avais plus envie de voir autre chose sinon de goûter cette sensation : voir la

mer du haut d'un bateau. Je pouvais voir la mer tant que je voulais depuis la terre, mais là, sentir sous mes pieds le pont, c'était autre chose ; c'était un peu comme être dans un café pour observer ce qui se passe dans la rue. Quand on est dans la rue, on regarde ce qui se passe dans les cafés et lorsqu'on y est, on observe la rue. Tout était une question de point de vue. J'avais toujours un regard pour la lumière au bout du pont mais je ne vis rien bouger. Je ressentis pour signal de départ le froid qui me saisit brusquement. Je retournai à l'échelle de coupée pour partir, quand je constatai qu'il était là, à m'observer. Je souris d'un air gêné d'avoir été surpris comme un gamin à faire quelque chose de défendu, mais au fond je n'avais pas fait grand-chose de répréhensible.

Arrivé près de lui, il me fit un geste pour me demander une cigarette que je lui offris, je songeai même à lui laisser le paquet entier mais je me ravisai ; il ne voulait qu'un geste, pas une aumône. Probablement il était étranger et il devait monter la garde. Nous fumâmes sans rien dire et je me dis, que lui, devait rêver de son pays, de sa famille ou de sa petite amie, quand moi, grand benêt, je rêvais d'aventures au-delà des mers. Peut-être qu'il avait connu ces sensations autrefois... même sûrement ! C'est tout ce que je voulais lui faire passer en lui adressant un dernier sourire, avant de m'engager sur l'échelle de coupée pour redescendre...

\*

\*   \*

De ces sortes de rêves, je ressortais vivifié pour des jours, même pour des semaines, à moins qu'ils ne soient interrompus pas une porte qui claque, une crise de délire d'un voisin ou la visite inopinée de la garde de nuit, comme si nous pouvions nous échapper dans nos rêves ou mourir subitement.

Le sommeil se finissait, le plus souvent, à deux ou trois heures du matin et l'attente se faisait alors interminable. Je repensais à la nouvelle venue, et me demandais comment elle vivait sa première nuit au pavillon. Qu'a-t-elle pu faire pour en arriver là, quel acte, quelle folie ? Dans ses draps tirés sur les yeux pour ne rien voir, sur les oreilles pour ne plus entendre, elle devait se dire qu'elle n'a pas vécu, n'a pas grandi jusqu'à l'âge adulte pour en arriver là. Toutes ces années passées avec ses parents qui devaient l'aimer, toutes ces années à l'école pour apprendre des tas de choses, savoir faire des gâteaux, savoir réfléchir et arriver finalement ici, enfermée, privée de tout, coupée de tout. La première nuit était une catastrophe : l'échec complet, l'échec total. Une fois entré, il fallait tout de suite penser à repartir le plus vite possible, quitte à simuler la normalité, la guérison, uniquement pour partir et ne plus être là.

Six heures, sept heures, ça y est, la nuit est finie, une nouvelle journée peut commencer. Odeur écœurante du café des collectivités, liquide tiède et pain sans saveur. Le beurre qui ne s'étale pas et tombe tout de suite dans le café. Arrivée du personnel de jour et activité de ruche comme si tout avait brusquement une importance essentielle.

— Comment ça va, ce matin, Pierrot ?

Ça va mal, j'ai passé la nuit ici et je suis terriblement fatigué. Je n'ai pas vu une femme, un enfant, je n'ai pas vu une émission de télé au creux d'un canapé, je n'ai pas bouquiné dans un lit au côté de quelqu'un qui me supporte, qui m'estime un peu, qui m'aime bien. Je démarre une journée en pensant, qu'hier, il m'a été dit que je devais m'estimer heureux d'être là.

— Ça va !

— Ça pas l'air, vous avez une petite mine. Allez le beau temps arrive, bientôt vous allez pouvoir retourner dans le jardin. Vous l'aimez bien le jardin ?

— Oui, j'aime bien le jardin !

Si tu savais combien j'en ai marre, marre d'être là, de jouer la comédie. J'aimerais me rouler par terre, m'exploser la tête contre un mur, si seulement j'étais sûr d'y rester. Mais ce n'est pas permis de dire ça. De le dire non ! Mais de l'écrire, oui !

— Je vous laisse, je vais aller écrire !

— Bien, mais n'écrivez pas trop, ça vous fatigue !

— N'ayez pas peur, je ne me fatigue pas pour écrire ! Vous savez personne ne me lira !

— Je sais ! Vous êtes vraiment extraordinaire !

— C'est pour ça que je suis ici !

Sur ce, elle partit d'un immense rire comme je les aimais.

Retour à la chambre, choisir du papier, prendre le bon crayon... enfin tout le rituel.

*« ... Ici même, c'est le jour, un autre jour où si le conflit fait mal, il y a lieu de ne rien faire. Attention à*

*la pensée, à la fatigue et aux rites... donc nous en sommes là. Écran de la réalité, le calme, le lointain des bruits, le calme de ce qui ne se passe rien. Paroles de couloir de ce qui se passe ailleurs. Oubli du noir et pire. Mots posés sur de petites feuilles minuscules et perdues... donc il ne reste plus rien à faire ni à dire. Donc on ne dira plus rien. Alors on reste assis à attendre, toujours à attendre et ne rien dire... ne plus rien dire... »*

— Monsieur, il faut sortir, je dois faire la chambre !

— Un instant j'écris, je dois finir !

— Vous devez sortir !

— Un instant s'il vous plaît !

Lassée d'attendre, l'aide-soignante commence à balayer mais je la sens comme dans la cage aux fauves. Elle m'a constamment dans son angle de vision, prête à se sauver au premier signe de danger. Elle ne me tourne jamais le dos, et ne va pas au-delà d'une limite où je pourrais empêcher un repli vers la porte.

— Vous devez sortir !

— J'ai presque fini.

Je terminai de déchirer ma dernière feuille et me dirigeai vers le couloir où je m'assis sur un banc. Non loin de là, deux pensionnaires discutaient avec véhémence.

— C'est l'infirmière en chef qui me l'a dit, elle s'appelle Camille.

— Camille, c'est comme Claude ou Dominique, c'est un prénom pour les filles ou les garçons, un prénom unisexe.

— C'est comme les jeans c'est fait pour tout le monde !

— Oui, si tu veux, mais ce n'est pas bien de parler comme ça, ce sont des gens !

— Qu'est-ce qu'elle a donc fait, cette Camille ?

— C'est pas l'infirmière qui me l'a dit, c'est le Raymond, l'homme à tout faire. Il m'a dit qu'elle aurait des visions !

— C'est pas parce qu'on a des visions qu'on est ici, en hospitalisation d'office, elle a dû faire des choses graves, comme l'autre là-bas. Je ne peux pas le voir celui-là. Il est abject, je ne voudrais plus le voir ici !

On parlait de moi, encore et toujours. Chacun pouvait se comparer à moi et dire : au moins je ne suis pas comme lui, je ne suis pas aussi abject que ce sale individu.

## 2

— Camille ?

— Oui !

— Où es-tu ?

— Ici !

— Sous la table ? Enfin, Camille ils arrivent ! Tu es prête ?

— Je suis prête !

J'entendais beaucoup de bruits venir de la place. Pour un petit village, il était étonnant d'entendre autant de remue-ménage. Déjà la veille, on avait entendu les moteurs des gros camions de la télévision qui s'installaient sur la minuscule place.

C'était un succès, depuis tant d'années qu'avait débuté cette histoire. Cela me parut une éternité, mais voilà que l'on arrivait à l'apogée du succès. Le Pape ! Le Pape lui-même se déplaçait pour rencontrer la petite Voyante de Livri. Une consécration ! Cette visite était une véritable consécration, pour le village bien sûr, mais aussi pour moi et toute ma pauvre famille... mais à quel prix ?

C'était un soir d'hiver, de ces soirs où on a l'impression que s'en est fini du soleil, que jamais plus sa

lumière ne reviendra. Une lumière si pauvre, du reste, que tout paraissait triste, gris, sans vie.

Je n'étais pas vieille à l'époque, j'avais dix ans à peine et je traînais sous la table, à même le plancher avec Dimlou, le chien de la famille, un bon gros berger des Pyrénées. Au-dessus de moi j'entendais les conversations, enfin surtout mon père et mon oncle. Ce dernier m'amusait beaucoup car il rigolait de tout, un peu sourd, il parlait fort et un peu théâtralement.

— Tu sais ce qu'il faudrait à Livri ?

— Non ! répondit mon père.

— Une apparition !

— Une apparition ?

— Oui ! Une apparition comme à Lourdes ! Tu vois ça à Livri ? Livri lieu de pèlerinage ! Tous nos terrains, qu'on n'arrive pas à vendre, tous les commerces qui ferment, tous ces gens qui partent à la ville ! Fini tout ça : Livri, lieu de pèlerinage où le moindre mètre carré vaudrait une fortune...

Moi j'entendais ça de dessous la table et je me disais que le Tonton avait pris, une fois de plus, un coup sur la tête : ce maudit vin rosé qu'il consommait sans modération.

Bien sûr, il avait un peu raison, si on ne faisait rien, tout partirait à vau-l'eau. Aussi, les jours suivants je me renseignai. Comment c'était à Lourdes, qu'est-ce qui s'était vraiment passé là-bas. On me regardait bizarrement, comme si je faisais une crise de spiritualité, mais j'appris qu'à Lourdes la Vierge Marie était apparue à une petite bergère.



L'idée ne me quitta plus et j'y pensai pendant des semaines, des mois, des années.

Quelques jours avant mon douzième anniversaire, je me trouvais sur le plateau qui dominait le village. Il y faisait du vent, un vent méchant qui tournoyait. De retour d'une course au village voisin, je longeais la forêt qui m'avait toujours un peu effrayée. Je ne sais pas ce qui s'est vraiment passé... tout s'est si vite passé... je me souviens très bien des hautes branches tourmentées par le vent et de la peur qui m'a prise. Une peur panique qui me fit courir à toutes jambes, comme si ma vie était menacée. J'arrivai à la maison pâle et défaite.

Aussitôt tout le monde s'inquiéta et me demanda ce qui m'arrivait. Je ne compris pas pourquoi, mais sans réfléchir je répondis :

— J'ai vu la Vierge Marie !

Ma mère parut paniquée, elle voulut à tout prix appeler le docteur et elle me prit la température. Hélas, un tout petit « trente-huit », qui ne pouvait pas vraiment expliquer mon exaltation. De retour dans la grande salle à manger mon père et mon oncle étaient dubitatifs. Mon oncle me regarda avec perplexité et finit par dire.

— Ho ! Camille ? Tu rigoles ? C'est une blague ? Allez, va ! Arrête, tu ne vois pas que tu paniques ta mère !

Il était temps, il était encore temps de faire marche arrière, de saisir la perche tendue par le Tonton, et dans cinq minutes tout redeviendrait comme avant.

— Non ! Ce n'est pas une blague ! J'ai vraiment vu la Vierge Marie !

Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. C'était comme si une force énorme me poussait en avant, je n'avais même pas l'impression de mentir, j'avais à la fois peur et comme si je devais avancer, et que c'était la seule solution.

Je vis le Tonton se servir d'une double ration de whisky et ne plus rien dire. Je sentais qu'il me regardait furtivement et que son cerveau était en pleine ébullition. Mon père ne savait pas par quel bout prendre cette histoire et finit par dire :

— Enfin Camille, tu es sûre d'avoir vu la Vierge Marie ? Raconte un peu comment ça s'est passé ?

Voilà qu'il a fallu faire un premier récit de ma rencontre avec la Vierge Marie. Il ne fallait surtout pas s'égarer, et bien se souvenir de chaque détail afin de les ressortir pour les prochaines fois. Par la suite, je dus répéter cette histoire des dizaines de fois, si bien qu'à la longue, je n'avais plus du tout l'impression de mentir. Chaque fois, le récit prenait plus de force et de véracité. Bien sûr, j'étais au courant des tribulations qu'avait subi la bergère de Lourdes, mais je sentais en moi une immense énergie qui me soutenait. Je savais que les véritables difficultés viendraient des religieux, et j'attendais avec angoisse la première rencontre avec le curé de notre village. C'est lui-même qui se déplaça un soir, ameuté par les rumeurs qui circulaient dans tout le pays. Après avoir consenti un temps raisonnable aux civilités et aux breuvages alcoolisés du Tonton, il se tourna vers moi, et je le sentis gêné. Après tout, il était le premier expert dans cette affaire et il aurait à

rendre compte à ses supérieurs qui, comme à l'accoutumé, seraient embêtés par une histoire pareille. Une petite fille qui a des visions est toujours une source de problèmes. Les évêques et les cardinaux ont autres choses à faire que de passer du temps à comprendre des histoires d'apparition. Du reste, voilà bientôt un demi-siècle qu'ils ne portent plus d'intérêt à ces choses, et que les voyants sont pris en charge par des psychiatres, de bons professionnels ! « Cette pauvre gamine doit probablement souffrir d'hallucinations liées à une puberté contrariée. »

— Alors Camille, raconte-moi ? Comment ça s'est passé ?

Il entendit alors Camille raconter son histoire, avec une voix toute simple, comme si elle avait été le témoin d'un accident. Mais au fur et à mesure qu'elle parlait, il ressentit un grand trouble, au point de perdre le fil du récit de Camille. Il sentit en lui une sorte de calme, d'apaisement, comme si soudain, il se retrouvait cinquante ans en arrière, quand sa mère lui passait la main dans les cheveux, pour le consoler de s'être écorché en tombant. Il était encore plus troublé de se rendre compte qu'il rapprochait cette sensation à un souvenir d'enfance, plutôt qu'à une expérience spirituelle. Camille avait fini de parler, il s'en rendit compte en découvrant son regard, un regard si pur, comme celui que l'on voit aux personnages des anciens tableaux. Décidément, cette gamine dégageait quelque chose, c'était évident !

— Mais Camille, comment es-tu sûr que c'était bien la Vierge Marie ?

— Je le lui ai demandé.

— Donc tu lui as parlé et elle t'a répondu ?

Camille avait bien lu, dans les livres, ce qui s'était passé pour la bergère de Lourdes, pas question de se lancer dans des complications du genre : « Je m'appelle l'Immaculée Conception ! »

— Bien sûr !

— Lui as-tu demandé pourquoi elle apparaît maintenant, a-t-elle un message à transmettre ?

— Oui ! Elle a un message à transmettre au Pape, lui-même !

« Nous y voilà ! » se dit le curé. Voilà les vrais embêtements qui commencent. Lui aussi a lu ce qui était arrivé à la petite Bernadette et la manière avec laquelle son collègue d'autrefois avait réagi. Il ne pouvait pas faire autrement que d'être à sa hauteur. Mais au fond, ce qui l'embêtait le plus, car il connaissait la fin de l'histoire, c'était comment Bernadette finit malheureuse, au fond d'un couvent loin de chez elle. C'est ce qui allait arriver à la petite Camille, qui était là, en face de lui. Sans parler du destin d'une Jeanne d'Arc ; elles finissaient toutes mal !

— Tu sais Camille, tout ça...

Il n'eut pas le courage d'aller plus loin. Sa foi n'était pas bien forte, il avait déjà songé à abandonner son sacerdoce, plusieurs fois, ces dernières années. Le charisme de cette gamine l'ébranlait quelque part au fond de lui-même, il avait besoin d'y croire aussi, à cette histoire !

— Bon, Camille je vais en parler à l'évêque, de toute façon il m'a convoqué. Tu sais, il faudra aller le voir un jour ! Tu es prête à aller voir l'évêque ?

— Mais c'est le Pape que je dois rencontrer !

— Camille ! Le Pape est loin, il est très occupé, il ne peut pas recevoir tout le monde ! Il faut d'abord voir l'évêque, peut-être même un cardinal et les enquêteurs du Vatican !

Il s'en voulut d'avoir parlé des enquêteurs. Il fallait faire attention à tout ce qui pouvait rappeler l'inquisition, les temps avaient changé, maintenant le fidèle était un individu, un citoyen de l'église à part entière, même si... il n'avait fait qu'un voyage au Vatican, et à bien y réfléchir, le déclin de sa foi datait bien de ce voyage ! Toujours perdu dans ses pensées, il en avait presque oublié Camille.

— Ne t'inquiète pas Camille, si telle est la volonté de Dieu, tu rencontreras le Pape.

— Pour dans bientôt ?

— Tu es bien pressée !

— C'est parce que j'ai des choses importantes à lui dire !

— Patience, Camille !

Qu'est-ce qui me prend ! Pourquoi j'ai dit ça ! Personne n'ose me demander qu'elles sont ces choses importantes que j'ai à dire au Pape, heureusement, car je n'ai rien à lui dire, je n'ai rien à dire qu'un Pape ne sait déjà : l'injustice que l'on voit à sa porte, la misère qui ne passe pas loin et les ors et draperies du Vatican. Je remarquais que personne n'avait vraiment envie de me contredire et, qu'au fur et à mesure, ma personne devenait un peu sacrée. Heureusement qu'il y avait le Tonton, qui ne disait rien, mais qui surveillait tout ça de près. Il n'était plus possible pour moi de circuler

librement dans le village, et encore moins d'aller à l'école dans la commune voisine, aussi il m'emmenait de plus en plus souvent dans ses déplacements de brocanteurs. Les fins de semaine étaient consacrées aux nombreuses brocantes qui se développaient dans les petites villes de la région. J'attendais avec impatience le samedi pour pouvoir me replonger dans l'ambiance d'avant, où on ne savait pas qui j'étais.

Ce samedi, le ciel était blême. Comme d'habitude, on avait déballé tôt le matin, trop tôt du reste, car nous étions les premiers. Personne ne se bousculait et il y avait des emplacements pour tout le monde. Un café était ouvert au coin de la place. Il y a toujours un café d'ouvert les jours de brocante. Le Tonton était déjà au bar, et ce bon matin il était déjà remonté et de mauvaise humeur. Pourtant aujourd'hui, il n'y avait pas eu de bagarre pour l'emplacement, il n'y avait pas eu de raisons de s'énerver. Malgré ça, il en voulait au monde entier ! Dans ces moments-là il oubliait que j'existais. Petite, j'arrivais juste au niveau du comptoir mais en me dressant bien sur la pointe des pieds je pouvais voir le dessus du zinc, les tasses et les petits verres. Les tasses débordaient de café et les petits verres contenaient des liquides colorés. J'aimais bien lorsque la lumière venait s'accrocher là, pour faire étinceler les verres.

— Camille ?

— Oui, je suis là !

— Ah ! tu es là ! Tu veux quelque chose ?

— Un chocolat ?

— Un petit ? Un grand ?

— Un petit.

— Un petit chocolat pour la gamine ! commanda-t-il au garçon. T'as une petite mine ce matin !

— Ça ira !

— Tu sais pour cette histoire... enfin je veux dire cette apparition...

— C'est pas grave !

Je sentais le Tonton plein de culpabilité, il aurait aimé que tout soit effacé, que cette histoire d'apparition n'ait jamais eu lieu, mais lui non plus ne savait pas comment s'y prendre pour faire marche arrière. Pour le moment, il avait besoin de moi, ce n'est pas que je faisais grand-chose, mais j'étais utile : je gardais le stand quand il devait promener son chien, et surtout je lui portais chance. Quand j'étais là, ça marchait bien ! Sur ce point on n'avait jamais discuté, mais lui comme moi on savait que l'autre savait.

Tout doucement on arrivait au lever du jour et aux premiers clients qui étaient généralement les « professionnels ». Les fameux « professionnels » faisaient un peu le même métier que nous, mais généralement ils n'exerçaient pas en même temps que nous. Pour la plupart, ils étaient sédentaires, avaient pignon sur rue, d'autres étaient des courtiers, des entremetteurs voire des rabatteurs et enfin certains n'étaient même pas professionnels, mais opéraient à la marge. Ils faisaient des affaires ! Sur le coup des dix heures, le Tonton partit avec Dimlou pour une « promenade hygiénique », alors je gardais le stand. Si un client venait et qu'il s'agissait d'une petite chose, je pouvais vendre, mais s'il s'agissait d'une chose importante, j'avais consigne de retenir le client le plus longtemps possible en atten-

dant que le Tonton revienne. Je vis un vieil homme hésitant, à plus de cinquante mètres, et mon instinct me dit qu'il était pour moi. Il regardait les objets comme s'il ne voyait pas bien, il y avait comme un voile blanc sur ses yeux, finalement il me demanda le prix d'une petite boîte.

— Cette boîte-là, c'est cent francs !

— Et celle-ci ?

— Celle-ci, c'est cent francs aussi !

L'homme n'avait pas l'air de se décider, il paraissait hésitant, je lui demandai :

— Vous cherchez quoi ?

— Oh ! Une boîte... un peu comme celle-ci.

— Pour y mettre quelque chose ? Pour offrir ?

— Non ! Ces boîtes me rappellent quelque chose.

— Celles-ci sont très anciennes... vous avez peut-être vu des boîtes semblables chez un parent ?

L'homme paraissait interloqué, comme si j'étais entrée dans son intimité. Pourtant, je sentais que cela ne lui était pas vraiment désagréable. Du reste, il ne bougea pas.

— Non, ce n'est pas chez un parent...

Je savais qu'il ne me fallait plus parler maintenant, il avait quelque chose à dire. Il ne fallait plus parler, comme j'avais vu faire le Tonton, qui était pourtant un grand bavard, je devais rester attentive, rester branchée sur lui, malgré le bruit, malgré la foule, il me fallait vendre, et tout le temps que je passais avec lui était perdu pour m'occuper de quelqu'un d'autre. Au point



où j'en étais, il fallait qu'il reparte avec une boîte. N'importe laquelle, mais il le fallait !

— J'avais des boîtes comme celles-ci pour y mettre... enfin pour ranger... je ne les ai plus.

— Vous voilà sauvé, vous allez pouvoir les remplacer, nous pouvons même vous aider à en retrouver d'autres.

— Je sais, ce n'est pas le problème. Enfin, les boîtes ne sont pas le problème !

— Ah ! C'est ce qu'il y avait dedans !

— Oui c'est ça !

Je sentais que lui demander ce qu'il y avait dans ces fameuses boîtes était aussi risqué, alors j'attendis, puis j'eus une idée :

— Vous devriez prendre au moins ces deux boîtes, comme ça vous seriez prêt, au cas où...

Son visage s'éclaira et il eut même comme un sourire.

— Oui c'est ça, je les aurais au cas où... vous les vendez combien déjà ?

— Les deux, pour cent quatre vingt francs !

Je le sentis encore un peu hésitant.

— Qui plus est, ces boîtes peuvent vous porter bonheur, vous allez peut-être retrouver ce qu'il y avait dedans !

Il me regarda à nouveau interloqué, j'eus peur d'en avoir trop dit, mais je sentis que mon charme ne lui était pas indifférent et je me contentai de lui sourire. Il se mit aussi à sourire, presque à rayonner.

— Je les prends, toutes les deux !

Il me tendit un billet de deux cents francs, je lui rendis sa monnaie, j'emballai les deux boîtes dans du papier journal et les mis dans un sachet de papier. J'adorais les sachets de papier, je les aimais mieux que les sacs en plastique. Je les aimais mieux parce qu'ils étaient plus sonores, craquants et qu'en plus on ne s'en resserrait pas. Je sentis qu'il aimait aussi mon sac en papier craquant, craquant comme lui qui avait craqué pour mes petites boîtes.

Je le suivis du regard alors qu'il partait, je savais que j'avais fait la vente de ma journée. Même si je devais vendre encore quelque chose, plus rien ne me donnerait le même plaisir que la vente que je venais de faire. Au retour du Tonton je lui montrai le vide laissé par les deux boîtes parties et il me demanda « combien ? ». Je lui montrai l'argent que je n'avais pas encore mis dans la caisse, et d'un large sourire, il me gratifia d'un « sacré Camille ! »

J'aimais bien ces escapades de fin de semaine car la vie au village devenait de plus en plus lourde pour moi. Ce qui devait arriver, arriva un matin de printemps. Une femme vint frapper à la porte de notre petite maison. Ma mère lui ouvrit et la femme demanda si c'était bien là qu'habitait la petite Camille. Ma mère, qui n'était pas sur ses gardes, répondit qu'oui. J'étais assise à la grande table essayant de suivre, dans les livres, les cours que je ne pouvais plus suivre à l'école, et je vis cette femme entrer avec beaucoup de prévenance. Elle me vit, et paniquée, elle ne sut pas si elle devait encore parler à ma mère ou à moi. Tête basse, elle nous conta d'une voix faible comment elle avait appris qu'elle était atteinte d'un cancer qui évoluait mal, et combien elle était anxieuse pour ses

jeunes enfants. Elle savait qu'elle ne pourrait pas vivre assez longtemps pour les voir tous élevés. Dans un murmure, elle finit son monologue et elle se mit à mes pieds, sans même me regarder, sans oser me toucher. Je ressentis, avant même d'en avoir pris conscience, le mouvement de recul que je fis. J'eus ensuite un sentiment de calme et une certitude, celle de pouvoir faire quelque chose, et que seule moi pouvait faire cette chose. Je pensai à ce qui était arrivé au bord de la forêt et je ressentis en moi une énergie surnaturelle qui me porta. J'eus envie de poser mes mains sur la tête de cette femme. Je ressentis immédiatement des picotements et une grande chaleur dans les mains en même temps qu'une joie indicible m'envahissait, comme celle qui accompagne une réussite, un succès, un accomplissement.

Je savourai égoïstement cet état qui me rendait heureuse, indiciblement heureuse. Ma mère m'observait déconcertée, mais elle devait avoir une nette conscience de ce qui se passait. Nous restâmes ainsi plusieurs minutes quand je ressentis chez la femme un léger mouvement, comme si elle voulait se dégager. Je retirai doucement mes mains et l'observai avec attention. On pouvait voir un changement sur son visage ; elle était venue défaite, anxieuse, désespérée et je la sentais maintenant comme irriguée d'une paix immense.

Ce fut alors une période étrange, des gens arrivèrent dans notre maison, on ne savait d'où, ni comment ils avaient été informés. Ils demandèrent tous à me voir, à me toucher, comme si tous savaient ce qu'ils cherchaient, comme s'ils étaient intimement convaincus que seule cette rencontre pouvait les soulager de

leurs souffrances. Jamais ils ne cherchaient vraiment à se raconter, à engager une conversation, à se confier ; ils venaient tous comme s'ils cherchaient à faire un plein d'énergie. Parmi eux, il y avait une majorité de femmes, mais je vis aussi venir quelques hommes, timides, embarrassés. Tous voulaient laisser quelque chose, une offrande comme ils disaient, aussi ma mère mit dans un coin une corbeille où l'on vit surgir des pièces, des billets mais aussi de petits objets qui semblaient avoir une histoire. Pendant longtemps nous n'avons pas touché au contenu de la corbeille. Nous ne savions pas à qui appartenaient ces offrandes. Ma mère eut l'idée de mettre l'argent dans une urne de l'église, elle en parla même au curé qui parut embarrassé. Il émit l'idée que, dans un premier temps, ces visites devaient nous engager à des dépenses, mais qu'à l'avenir si ces sortes de dons devaient augmenter, il voulait bien trouver une solution avec l'évêque. Ah l'évêque ! C'était pour le curé la grande affaire, il avait dû l'informer de ce qui arrivait dans le village et un jour une convocation arriva pour que je me rende à l'évêché.

J'étais contente que cette convocation arrive seulement maintenant, il y avait encore quelques semaines j'aurais paniqué à la perspective de cette entrevue, mais les rencontres avec mes visiteurs m'avaient encore donné plus de force. Je ne savais toujours pas ce que j'allais lui raconter, mais je ne ressentais plus d'angoisses, j'avais même la conviction que l'évêque serait presque plus gêné que moi.

C'est le Tonton qui m'amena finalement à la grande ville. J'aimais bien voyager avec lui. En douce, il vaporisait la voiture pour que ça ne sente pas trop mauvais ; plus son chien vieillissait, plus le malheu-

reux sentait mauvais, on avait même de la peine pour lui. Les efforts du Tonton pour vaincre les odeurs de son chien étaient contrecarrés par l'odeur persistante du tabac froid et, à chaque fois, il attendait que je lui dise que l'odeur de cigarette ne me dérange pas pour en allumer une. La matinée était belle, une de ces matinées de printemps où il fait bon alors que les arbres sont encore dépourvus de feuillage. Finalement, nous sommes arrivés avec une bonne heure d'avance et le Tonton trouva une place juste en face de l'évêché. Il coupa le contact et je le sentis gêné.

— Tu sais Camille, il est encore temps de tout arrêter ! Ça va trop loin cette affaire !

— T'en fais pas Tonton, ça va bien se passer !

— Mais enfin Camille, tu n'as jamais vu la Vierge Marie ! Tu sais bien que c'est moi qui t'ai mis ça dans la tête ! Tu ne vas pas me dire que tu l'as vraiment vue, tout de même ?

— Oui et non.

— Comment ça, oui et non ? Tu l'as vue ou tu ne la pas vue ! Ça ne peut pas être oui et non ensemble !

— Si ! c'est l'un et l'autre ! Je n'ai pas vu son image mais je crois de plus en plus qu'elle est maintenant présente à mes côtés !

— T'as des hallucinations ?

— T'en fais pas Tonton, ça va bien se passer, je t'assure.

— Allez, on va faire un tour.

Près de la place de l'évêché il y avait beaucoup d'antiquaires et le Tonton se plongea dans la contemplation des gravures.

— Nom d'un chien ! regarde-moi ça, deux mille balles ! J'en ai vendu une plus belle à moins de trois cents balles ! Je suis vraiment à battre. Et celle-là, moche comme elle est, mille cinq cents balles ! Quelle pitié !

Passé la porte de l'évêché, ce qui frappa c'était l'accumulation de matériaux riches : le marbre, le bois ouvragé, les miroirs immenses et les tableaux où des personnages en pied semblaient plus grands que nous. Ce fut un secrétaire au regard soupçonneux et au grand nez qui nous guida jusqu'à une salle d'attente au premier étage. Ça sentait la cire et les vieux livres, tout craquait délicieusement, le parquet et le fauteuil de cuir où je m'assis avec amusement. J'aurais aimé rester là un petit moment, pour m'imprégner de tout ce qui m'entourait et qui me paraissait le summum du luxe ! J'avais déjà senti qu'il y avait des contradictions entre ce que racontait l'Évangile et le mode de vie des religieux, mais là, ça dépassait largement l'entendement. Une porte ornée de boiseries s'ouvrit et il apparut, infiniment ennuyé, vêtu de violet avec une petite coiffe sur la tête. Il nous invita à entrer et je sentis le Tonton gêné, lui qui ne se privait jamais de dire ce qu'il pensait, je le sentis terriblement intimidé. Moi, je sentais au contraire que c'était l'évêque qui était embêté, cette histoire de petite fille qui avait des visions, c'était la poisse. Il allait falloir faire un rapport et l'envoyer « plus haut » et là, les problèmes commenceraient. Il lut une dernière fois un papier posé sur son bureau et me regarda subrepticement.

— J'ai lu la lettre que m'a faite le Père Branchet et je dois dire que je suis troublé. Camille, je ne vais pas te demander de me raconter encore ce que tu as vu,

tout est là, mais j'ai une proposition à te faire et je voudrais ton opinion, et bien sûr celle de ton père, dit-il en jetant un coup d'œil à Tonton.

— C'est mon Tonton, dis-je.

— Ah ! bon ! Il me faudra donc l'accord des parents. Tout d'abord, je vais te dire que je suis prêt à croire ton histoire, je crois en Dieu, ça serait pour le moins puisque je suis religieux, mais je crois aussi à la Providence qui peut s'exprimer par l'intermédiaire d'un innocent, ça ne serait pas non plus la première fois.

Je n'en croyais rien, ça sonnait complètement faux. Je ne pouvais pas croire qu'il pensait vraiment tout ça, le décor témoignait que tout ici était matériel. Il poursuivit :

— Bon voilà, j'aimerais que tu te soumettes à un examen psychiatrique. Enfin tu n'es pas obligée, mais comme ça on aura balayé bien des arguments...

Le Tonton bondit :

— Mais Camille n'est pas folle, pour qui vous vous prenez ?

— Oui ! Oui ! Camille n'est pas folle, j'en suis sûr, c'est justement pour ça que je vous propose cette expertise. Comme ça on coupera l'herbe sous les pieds des gens qui objecteront...

— Ça ne sert strictement à rien ! Je refuse que Camille aille voir un psychologue.

— Non, un psychiatre ! Un psychiatre, c'est un médecin ! Vous savez, c'est aussi une demande de ma hiérarchie, nous sommes très prudents en ce qui concerne les manifestations du Divin. Nous n'homologuons les guérisons miraculeuses, par exemple,

qu'après une enquête et une expertise médicale avec des examens scientifiques. Après, plus personne ne peut contester la réalité du miracle.

— Il n'y a pas de problème, j'irai voir un psychiatre.

C'était une habitude maintenant, j'avais à peine réfléchi que la phrase sortait de ma bouche. Non, mon pauvre Tonton, mon pauvre évêque, vous n'en aurez pas fini avec moi, mais je le sentais, j'étais vraiment la plus à plaindre de tous.

— Dans ce cas !

C'était le Tonton qui, dans un grand geste théâtral, venait de clore la discussion. De son côté, l'évêque paraissait perplexe, mais il se saisit d'un papier et inscrivit l'adresse du psychiatre qu'il voulait que j'aie voir. De la façon dont il se saisit de son stylo et de la manière dont il écrivit, détaché de tout, je me crus déjà être dans le cabinet d'un médecin.



### 3

— Rentrez dans votre chambre !

— C'est simplement que je voudrais prendre le journal dans le salon.

— Rentrez dans votre chambre ! Sinon j'appelle les aides-soignants !

Il n'y avait rien à faire, c'était l'effervescence à l'étage mais aussi dans tout le bâtiment. Quelque chose était arrivé. Chaque fois c'était pareil. Quand nous étions conviés à regagner nos chambres c'est que quelque chose était arrivé que nous ne devions pas voir. « Conviés » c'était plutôt un ordre ferme qui ne supposait aucune réplique. Ces moments de panique entouraient souvent des transferts rapides, des tentatives de suicide, enfin bref tout événement où il fallait diminuer le nombre de témoins. Cela ne nous regardait pas, mais, malgré tout, je pensais qu'un jour je pourrais être le sujet d'une de ces opérations où il ne fallait pas de témoins. En réfléchissant, je ne trouvais pas d'indices parmi mes compagnons qui pouvaient laisser présager un passage à l'acte en ce moment. Nous étions pourtant chez les fous, mais même les fous ont une certaine logique. De tous les occupants du pavillon, je ne voyais que la nouvelle pensionnaire, que personne ne connaissait, qui pouvait être la cause

de tout ce remue-ménage. La nouvelle, isolée, stressée par l'arrivée dans ce monde hostile réunissait toutes les conditions pour un « craquage » soudain et inopiné.

Je m'assis à la table et contrarié de ne pouvoir lire le journal comme j'en avais l'habitude à cette heure, je ne fis rien et laissai mes pensées vaquer, le regard perdu dans le vague. Pourtant, je perçus qu'il faisait beau et que le feuillage de l'arbre qui faisait face à ma fenêtre, était resplendissant et c'est alors que je le vis : mon voisin de chambre à la tête bandée. Il était dehors, il avait franchi la fenêtre et s'était assis sur la large corniche. J'étais complètement déconcerté, je ne savais pas quoi faire... alors je ne fis rien. Il me tournait le dos, il était voûté, il paraissait réfléchir, réfléchir douloureusement comme s'il hésitait à se jeter dans le vide. Soudain il tourna la tête et il me vit, son regard me bouleversa, je fermai les yeux pour ne plus le voir puis je m'éloignai de la table et de la vision. J'entendis des appels dans le couloir, on devait le chercher, on avait sûrement constaté sa disparition, c'est pourquoi on nous avait consignés dans nos chambres. Au fond de moi je pensais, « Qu'il aille vite ! Qu'il fasse ça vite ! Qu'on en finisse ! » Je n'avais pas envie de le détourner de son projet, je pensais qu'il avait ses raisons que je n'avais pas à en juger, mais qu'il en finisse vite ! Je me sentais de plus en plus mal, et finalement n'y tenant plus, je retournai à la fenêtre. Je n'en crus pas mes yeux ! Il était encore là, mais on ne voyait plus que ses deux mains agrippées au rebord de la corniche, il cherchait vainement à remonter en tirant sur ses bras. J'étais pétrifié, je le voyais lutter désespérément pour échapper au vide.

Son combat était muet et désespéré. Il faillit, par deux fois, engager le haut du corps sur le rebord mais il retomba à bout de bras. La deuxième fois je ne vis plus que ses mains lutter. Je me pris à penser « Quelle horreur ! » Ça n'en finissait pas, puis brusquement il lâcha et je me mis à hurler... à hurler ! Je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien ! Mon voisin venait de se suicider sous mes yeux et je n'avais pas bougé, je n'avais rien fait, j'avais l'impression d'avoir fait un mauvais rêve. Il avait provoqué le danger, il avait cherché la mort, il avait tout fait pour y parvenir ! Oui ! Mais il avait fait ça doucement, tout doucement et je n'avais pas bougé, et ça il le savait, ça n'a pas pu lui échapper ! Je n'avais pas bougé ! La porte s'ouvrit à toute volée en frappant la cloison.

— C'est vous qui avez crié ?

— Non ! Ce n'est pas moi.

— Qui a crié alors ? J'ai entendu crier !

Je cherchais vainement quoi dire lorsqu'on appela depuis le bas de l'escalier.

— Marie Sophie ! Venez vite on l'a trouvé.

L'aide-soignante hésita, me regarda avec dureté et suspicion, et sortit sans omettre de refermer la porte à clef. Voilà, ça recommençait, même jusqu'ici. Je m'allongeai sur le lit, pourtant il était interdit de s'allonger tout habillé sur un lit fait, mais je sentis que les ennuis qui se préparaient étaient d'une nature plus inquiétante que les ennuis auxquels je m'exposais en m'allongeant sur un lit fait. J'entendais dans les couloirs du remue-ménage en même temps qu'au dehors des véhicules arrivaient en faisant crisser le gravier. Le téléphone sonnait sans cesse dans le hall du rez-de-chaussée, des

malades se parlaient aux fenêtres, bref c'était l'alerte générale. Cette fois-ci, on ne couperait plus à l'installation de barreaux à toutes les fenêtres comme dans tous les autres pavillons.

Plongé dans mes pensées, je revis le dernier regard de mon voisin de chambre, un regard d'animal traqué, mais un regard déterminé, et peut-être quelque part, une interrogation : « Es-tu de mon côté ? Ne dis rien, laisse-moi faire, il me suffit d'un peu de temps pour rassembler mon courage ! Ne dis rien, ne fais pas tout rater, s'il te plaît... »

Je n'avais rien dit, ni rien fait, je m'étais retiré, en somme j'avais répondu à sa demande. On ouvrit la porte, c'était encore l'aide-soignante qui revenait avec un plateau repas.

— On mange dans les chambres ce midi ?

— Non, tout le monde mange en bas. Il n'y a que vous, vous êtes consigné dans votre chambre.

— Et pourquoi ça ?

— Vous êtes convoqué chez le médecin-chef à deux heures !

Sur ce, elle sortit et referma la porte à clef.

C'est bien ce que je craignais, on va demander des comptes à « l'ignoble individu ». Je vais être probablement renvoyé dans les pavillons de sécurité, tout le monde sera rassuré, on aura trouvé un responsable à « l'accident », le malade dangereux sera renvoyé là d'où il n'aurait jamais dû partir.

En définitive, je ne mangeai même pas, je restai allongé à écouter, c'était pour moi une façon de m'évader que d'écouter avec attention tous les sons qui me

parvenaient, surtout les sons lointains, les sons de l'arrière-plan. J'avais une autre sorte d'évasion mais elle ne pouvait se produire qu'aux portes du sommeil. De jour c'était plus difficile. Pour le moment, j'entendais les bruits étouffés du repas, en bas, les chocs des assiettes, des fourchettes et des couteaux, mais aussi la rumeur des voix qui me paraissaient plus fortes qu'à l'habitude. On devait commenter longuement le suicide de ce matin et on ne pouvait pas ignorer mon absence et surtout les raisons supposées de mon absence qui confirmeraient que je n'étais pas à ma place dans ce pavillon. Ma situation était déjà difficile avant le suicide de mon voisin de chambre. Elle allait être intenable maintenant. Le suicide d'un malade était admissible. Au fond, nous y pensions tous et le personnel s'y attendait aussi. Non, on ne condamnait pas la personne qui met fin à ses jours, mais plutôt l'entourage qui l'y a incitée parce qu'il n'a pas su répondre à un appel. C'était précisément, pour ça que je serais condamné. La porte s'ouvrit et Marie-Sophie apparut avec un air encore plus renfrogné.

— C'est l'heure de votre rendez-vous !

Je m'attendais presque à voir l'équipe de choc spéciale « occasions difficiles », mais elle était seule. Par contre, elle avait dû déjà intercéder auprès des médecins pour réclamer mon transfert vers les quartiers spéciaux.

— Je viens !

Nous fîmes le même chemin que quelques jours auparavant pour l'évaluation annuelle, il ne fallait pas espérer un miracle pour une permission, mais plutôt se défendre contre un retour en arrière. Lorsque je péné-

traï dans le bureau du médecin, je mesurai l'ampleur du désastre : il n'était pas seul, il y avait là l'infirmière en chef, d'autres aides-soignants et un homme vêtu d'un costume gris qui devait représenter l'administration. Marie-Sophie referma la porte et alla s'asseoir à côté de ses collègues.

— Asseyez-vous !

C'était le médecin qui me demandait de m'asseoir. Que de contrariétés. A peine installé dans ses fonctions, le voilà avec un premier suicide et ce « cas », ce « cas contrariant » au possible. L'éternel dossier était là, bien en évidence.

— Racontez-nous ce qui s'est passé ce matin.

— La tentative de suicide de mon voisin ?

— Vous savez très bien qu'il ne s'agit pas d'une tentative. Il est mort sur le coup !

— Non, je ne le savais pas.

Marie-Sophie se trituroit les mains, elle bouillait, elle voulut précipiter l'entretien :

— Vous avez crié juste avant que l'on ne découvre le corps de votre voisin, pourquoi avez-vous crié ? Étiez-vous avec lui, lui avez-vous parlé ?

— Attendez, Marie-Sophie ! Une question à la fois !

C'était le médecin qui voulait reprendre les choses en main.

— Alors, étiez-vous avec Bruno avant qu'il ne passe la fenêtre ?

— Non, je n'étais pas avec lui, il était assis sur la corniche, je le voyais de ma fenêtre. Je pressentais ce qu'il allait faire mais je n'osais pas intervenir.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas venu nous chercher ?

— Je ne sais pas, j'ai eu peur.

— De venir nous chercher ?

— Non, de ce qui allait se passer ! J'ai eu peur de ce qui allait suivre !

— Vous avez essayé de lui parler, de le dissuader ?

— Non, je ne lui ai pas parlé... pourtant il me voyait.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Je me suis éloigné de la fenêtre, pour qu'il puisse faire ce qu'il avait à faire.

Ils étaient mal, je les sentais mal, et moi je me sentais curieusement bien. Je disais la vérité, ce que j'avais vécu, et malgré eux, ils devaient entrer dans ma logique, essayer de comprendre pourquoi je n'avais rien fait. C'était inadmissible... Je vis le médecin devenir perplexe, songeur. Dès mon entrée, j'avais senti que la cause était scellée, que mon retour dans les quartiers spéciaux n'était plus qu'une formalité... Le médecin poursuivit :

— Et alors ?

— Je suis retourné à la fenêtre, je n'ai plus vu que ses mains agrippées au rebord.

— Il appelait ?

— Non, il ne disait rien. Il cherchait à se rétablir vainement. Pour moi il était trop tard, j'aurais été incapable de le ramener.

— Sinon, vous auriez tenté ?

— Je ne sais pas. Il a finalement lâché et c'est là que j'ai crié.

— Bien ! Ce n'est pas vous qui l'avez conduit à se suicider, il était toujours enfermé et il cherchait constamment à se mutiler. On pourrait seulement vous reprocher de n'avoir pas porté assistance à une personne en danger...

Je sentis que le médecin avait changé de ton. L'hostilité qu'il m'avait manifestée depuis son arrivée s'était mystérieusement dissipée, il me concédait quelque chose. Je vis l'incompréhension dans le regard de Marie-Sophie, mais il ne lui était pas possible de contrer l'avis du médecin. Au contraire, elle aurait maintenant à cœur de se rattraper et d'épouser avec conviction sa pensée.

Brusquement, je me rendis compte que l'entretien était terminé. Je n'en revenais pas.

— Je peux partir ?

— Oui, vous pouvez partir. Enfin, ne quittez pas l'hôpital tout de même !

Il m'avait dit ça avec malice mêlée de connivence. Je sortis donc et regagnai immédiatement ma chambre. Il me fallait attendre encore un peu que la rumeur se dissipe avant de retourner dans les espaces communs, sinon je risquais un lynchage. Mes compagnons aimaient avoir une tête de turc à tous leurs malheurs, et pour le moment cette tête, c'était moi. Rendu dans ma



chambre, je m'allongeai et me demandai sur ce qui avait pu se passer. Déjà, je m'étais beaucoup interrogé sur la relation qui existait entre nous : les malades et les gens qui étaient censés nous soigner, voir de nous guérir. Ils partageaient nos délires et probablement ils n'étaient pas, eux-mêmes, exempts d'une certaine folie. Par la force des choses nous étions une matière première nécessaire à leur travail, ils avaient besoin de nous et de notre folie, et bien que celle-ci les protège de la leur ce n'était pas suffisant. Il y avait une relation subtile entre nous et nos soignants. Bien que la hiérarchie soit sans appel, nous constituions une sorte d'entité solidaire où des échanges s'opéraient à notre insu. Ainsi, l'entretien surnaturel que je venais d'avoir, ne pouvait pas avoir d'explications logiques en dehors d'une perspective... quasi magique !

Apaisé, je m'endormis et ne repris conscience qu'au moment où quelqu'un frappa à la porte.

— À la soupe ! C'est l'heure de la soupe !

— Merci, je ne mangerai pas ce soir ! Merci d'être venu !

Je n'avais pas reconnu la voix, une voix féminine, pour m'inviter à me rendre au réfectoire. Je n'avais toujours pas envie de retrouver mes compagnons, je me sentais dans un état bizarre. Le suicide de mon voisin de chambre m'avait ébranlé. Le jour diminuait et la chambre sombra dans la pénombre. Je n'avais plus envie de rien, je n'avais même pas envie de me déshabiller pour me mettre sous les draps, j'avais le sentiment de sombrer totalement dans la dépression.

\*

\*   \*   \*

Il faisait doux, ce soir-là, sur le quai. Il était un peu plus tard que la dernière fois, mais l'endroit me paraissait déjà un peu familier. Je vis au bout du quai le vieux cargo abandonné. Cette fois-ci, j'étais paisible, je ne me posais pas de questions, si j'allais monter ou pas, aussi la distance qui m'en séparait me procurait une sorte de plaisir que je savourais. Lorsque je posai le pied sur la première marche, j'eus cependant une pointe d'appréhension, avec ce sentiment de : « je n'en ai pas le droit », mais au fur et à mesure que je montais, je ressentais un nouveau plaisir, celui de transgresser un interdit sans prendre trop de risques. Je souriais en pensant à une phrase que j'avais lue dans un livre, où un personnage disait que « le meilleur moment, avec une fille de joie, c'était la montée dans l'escalier. » C'était presque ça, sauf qu'en arrivant en haut de l'échelle de coupée, je sentis l'air d'une douceur infinie passer sur mon visage. Un petit coup d'œil vers le château arrière ; des lumières tamisées étaient déjà allumées sur la passerelle. Je traversai le pont pour arriver sur le bord opposé, la vision de la mer me submergea en une vague qui m'électrisa pendant un long moment. Ce sentiment de ravissement me pénétra si profondément que je crus me dissoudre en lui. Je m'assis sur une longue caisse qui devait contenir des outils pour l'entretien du pont, et je me sentis complètement apaisé.

Je m'attendais à ce que le matelot vint me rejoindre pour partager une cigarette, mais je ne le vis pas. Je me relevai pour regagner le quai, et juste avant de m'engager sur l'échelle de coupée, je vis derrière la vitre le matelot avec à ses côtés le médecin de l'hôpital !

Ni l'un ni l'autre ne bougeaient, ils me regardaient avec bienveillance. Je me demandais si je devais les saluer, faire un signe, mais je pensai que mon hésitation était suffisante à signaler ma reconnaissance et je descendis rapidement les marches.

\*

\*     \*

— Monsieur ! Oh Monsieur !

C'était l'infirmière de nuit qui me criait dans les oreilles. J'ouvris doucement les yeux. Un rai de lumière venant du couloir fendait le plafond en deux.

— Monsieur, ça va ? Vous allez bien ?

— Ça va ! Ça va ! Il n'y a pas de problèmes !

— Alors il faut vous coucher ! Ne restez pas tout habillé comme ça !

— J'y vais, j'y vais ! J'étais fatigué, j'ai dû m'endormir tout de suite.

Le lendemain, je décidai de reprendre une vie normale, si l'on peut dire en un pareil endroit, en commençant par prendre le petit-déjeuner au réfectoire. Je m'assis au bout d'une table et piquai du nez immédiatement dans mon bol. La salle se déserta petit à petit, et en jetant un coup d'œil furtif, je découvris une pensionnaire qui était de retour dans le service après une longue période d'absence. C'était une brave fille, un peu simplette comme on dit, mais que j'aimais beaucoup. Elle avait une petite voix, comme un enfant, mais avec un discours d'une logique implacable. Je ne savais pas si elle était au courant de mes mésaventures,

mais comme nous nous entendions bien et qu'elle était aussi seule, je pris mon bol avec encore un fond de café et j'allai m'asseoir à côté d'elle.

— Salut Michelle !

— Salut Pierrot, je suis contente de te voir ! Enfin je ne suis pas contente d'être de retour ici, mais de te voir ça me fait du bien. Comment tu vas ?

— Comme tu vois, je suis toujours là. C'est un peu la perpétuité pour moi.

— Pauvre Pierrot ! Tu t'en sortiras un jour, tu verras !

— Merci, t'es gentille, mais toi-même qu'est-ce qui t'arrive ?

— Un malheur bien sûr... Tu sais, je n'ai pas supporté !

— Raconte voir.

— Tu sais, quand j'étais ici, j'aimais bien le François ! Tu te souviens du François ?

— Oui, vous étiez toujours ensemble !

— Ben voilà, le premier sorti a attendu l'autre et un beau jour on s'est installé en couple dans un appartement. On a été aidés, tu sais ? Les gens d'ici nous ont aidés, sans quoi on n'aurait jamais pu cautionner un appartement nous-mêmes. Enfin ça se passait bien tous les deux. François avait trouvé un travail dans un atelier protégé, on avait même des revenus avec en plus mes allocations.

J'écoutais Michelle parler et j'étais encore frappé par sa voix, une petite voix fluette et lancinante, mais avec une telle force contenue ! Elle reprit :

— Un beau jour, ou plutôt un sinistre jour, des proches, des parents proches, sont venus me voir pour me demander d'accepter de me faire stériliser pour que je n'aie pas d'enfants. Ils m'ont parlé pendant des heures, j'avais compris que vivant avec François, ils avaient peur que nous ayons des enfants que nous n'aurions pas su assumer. On m'a seulement donné six jours de réflexion pour que je prenne une décision. Je n'ai pas osé en parler à François. Ça m'a tourné dans la tête, j'en dormais plus, alors le sixième jour j'ai dit à mes parents qu'ils fassent comme ils voulaient. C'est comme ça que je suis entrée à l'hôpital et que dans l'après-midi, au retour du bloc opératoire, ils étaient tous là. « C'est bien ! Tu as été sage, très sage ! Ça s'est très bien passé ! »

Les mots s'étranglaient dans sa gorge

— J'ai seulement réalisé, après coup, ce qui s'était passé : je n'aurais jamais de bébé ! Je n'arrivais plus à réfléchir pendant tous ces jours, je n'arrivais pas vraiment à comprendre ce qu'ils voulaient. Depuis, on m'a expliqué que si nous avions voulu un bébé, des gens nous auraient aidés, nous auraient épaulés. Non, ce n'était pas là le problème, mes parents avaient peur que nous ayons un bébé anormal et qu'ils soient obligés de s'en occuper à notre place.

Michelle se mit à pleurer doucement, sans bruit, comme savent le faire les êtres habitués au malheur. C'est en cherchant son mouchoir que la manche gauche de sa blouse remonta légèrement sur son poignet, et que je vis la bande molletonnée épaisse. Je passai ma main sur son dos et lui caressai doucement les épaules.

— Vous voulez encore du café ?

D'habitude on ne servait pas les malades, ils devaient aller se servir eux-mêmes. Je regardai la femme de service qui venait de nous poser cette question et lui fit signe que oui. Quelque part, je sentis qu'elle nous rendait une parcelle d'humanité.

Je regagnai ma chambre peu de temps après et plongé dans une grande perplexité je songeai à reprendre la routine, à commencer par écrire comme je le faisais tous les matins. Après avoir déployé tous les instruments nécessaires à la séance, je commençai à noircir du papier. Curieusement je n'avais jamais de difficultés à démarrer, les mots jaillissaient sans discontinuer. Le seul problème, c'était la perspective de déchirer la page une fois remplie, pourtant la destruction de la feuille me procurait aussi une liberté infinie dans l'expression. Personne ne me relisait, donc inutile de corriger, de peaufiner, je pouvais aller à l'essentiel : au but ultime de l'écriture, celui d'extérioriser quelque chose. Par contre, j'avais parfois un sentiment de frustration de ne rien pouvoir garder. Ce matin-là pourtant, je sentis que cela ne se passerait pas comme d'habitude. J'écrivis comme dans un état second et parvenu à la fin de la page j'hésitai à déchirer la feuille tout de suite et je me mis à relire le texte que je venais d'écrire. Dès les premières lignes, je sentis un frisson me parcourir et je fus complètement stupéfait : à aucun moment je ne m'étais rendu compte du sens de ce que j'écrivais. Au moment d'écrire, je n'en percevais vraiment qu'une fraction, mais à la relecture c'est un autre sens qui apparaissait. J'étais à la fois curieux, mais aussi effrayé, j'avais l'impression de vivre une expérience hallucinatoire, c'était comme si une autre per-

sonne s'exprimait au travers de moi. J'écoutais les sons familiers du pavillon, amplifiés par la réverbération des couloirs. Je tenais la feuille entre mes mains et décidai de la garder afin de réfléchir. Je la pliai le plus possible, afin de réduire le volume du papier au maximum, et je mis le papier plié dans ma poche. J'entendais un remue-ménage dans la chambre voisine. On devait faire le grand ménage pour accueillir un nouveau pensionnaire. Quoi qu'il puisse arriver, une chambre ne restait pas longtemps vide.

Les jours passèrent et le papier plié restait toujours sur moi. Cette boulette de papier devenait une obsession. Je prenais garde de toujours l'avoir avec moi, au fond de la poche de mon pantalon, de ne pas la perdre, de ne pas l'oublier et lorsque je me mettais en pyjama, j'utilisais alors la poche du veston. Par moment je doutais de ce que j'avais lu, alors je m'isolais le plus possible pour déplier la boulette de papier et la relire. Chaque fois, je ressentais un frisson dans la colonne vertébrale et une poussée d'adrénaline. Au bout du quatrième jour, je ne tenais plus en place et je décidai de consulter un vieux malade qui était là depuis plus longtemps que moi. La difficulté était de choisir le bon moment car il n'était pas toujours très lucide, mais quand il l'était, ses conseils étaient toujours judicieux, et surtout ce que j'aimais, c'est qu'il comprenait à demi-mot.

Je retrouvai Pitoef dans le grand salon du rez-de-chaussée. Certains l'appelaient le Pitoyable et ce surnom lui convenait bien aujourd'hui. Tout le monde lui concédait l'usage d'un fauteuil particulier qui était dans un coin, le plus éloigné du poste de télévision qui déversait, pendant des heures, des flots d'images, par-

fois sans le son ou au contraire le son à tue-tête. Ce n'était pas un bon jour pour Pitoef, mais ce n'était pas un bon jour pour moi non plus. Je tirai donc une chaise vers son fauteuil et attendis. Il parlait d'une manière délirante à sa voisine qui n'en avait cure mais qui ne manifestait aucune irritation. C'est une disposition que nous développons avec le temps, celle de pouvoir entendre un pensionnaire délirer, sans s'énerver, sans partir, sans réagir, en restant tout simplement là. C'est ce que faisaient les thérapeutes, disons... un quart d'heure, tandis que nous, nous pouvions subir ces situations des heures durant.

— C'est à cause des « sapiterles » ! Oui à cause des « sapiterles » que nous courons à la catastrophe ! Ce sont eux qui provoquent l'enfantement, alors c'est pour ça qu'il y en a trop. La démographie galopante, la pollution, le prix des cigarettes ! Tout ça, c'est la faute des « sapiterles » ! Tiens, j'en ai écrasé encore trois ce matin dans ma chambre. La difficulté c'est qu'une fois qu'ils sont morts, ils ne laissent pas de traces ! C'est ça, la vraie difficulté. Le docteur, le gros malin, il me dit toujours : « Mais montrez-moi un peu vos sapiterles. » Et bien non ! Je ne peux pas...

Je profitai de ce qu'il tourne la tête et qu'il me découvre à ses côtés pour intervenir.

— Bonjour. C'est moi, Pierrot. J'aurais besoin de votre aide.

— Tu as trouvé des « sapiterles », toi aussi ?

— Oui, il y en avait plein mon placard, je les ai tous tués !

— Très bien ! Voilà ce qu'il faut faire avec ces sales bêtes ! De quoi as-tu besoin ?



Je dépliai avec difficulté ma boulette de papier que je lui tendis.

— C'est moi qui ai écrit ce texte, mais c'est comme s'il était de la main de quelqu'un d'autre, je ne comprends pas bien.

Il saisit la feuille mais j'eus l'impression qu'il ne la lisait pas.

— Tu as quelque chose pour écrire ?

— Oui, un stylo à bille.

— Bon, tu vois ce mot-là... ici ?

— Oui !

— Repasse-le !

— Comme ça ?

— Fais voir ! Mais non crétin pas celui-là... celui-là !

Ce faisant, il pointa de son doigt tremblant un mot, deux lignes plus bas. Je me mis à repasser le mot.

— Alors ?

— Je repasse le mot !

— C'est bien, continue.

Après l'avoir repassé une dizaine de fois j'allais lui demander si je devais continuer lorsqu'il me dit :

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Quel crétin ! C'est quoi ce mot ?

— « Vrai » !

— Épelle-moi ce mot !

— V.r.a.i.

— Bien, repasse que le « r » maintenant !

— Oui.

Je repassais consciencieusement la lettre « r » lorsque je sentis soudain à la base de ma nuque comme un chatouillement ou plutôt un grattage qui n'était pas très agréable mais qui semblait dégager quelque chose. Je m'interrompis de repasser le « r » et je découvris que le grattage s'interrompait aussi. Dès que je repris le repassage je ressentis le grattage. En fait, c'est moi-même qui opérerais le grattage par le repassage du « r ». Je cessai de repasser mécaniquement la lettre pour l'explorer plus finement et je constatai que j'arrivais à libérer davantage d'énergie.

— C'est curieux...

— Tais-toi !

— L'écriture pourrait ?

— Tais-toi donc !

Je devins soudain très excité, des centaines d'idées me traversaient la tête et je ne pus résister à lui poser une dernière question :

— Mais alors la poésie pourrait avoir le même mode d'action ?

— Tu vas la fermer oui ! Non seulement tu es fou, ce qui est bien normal ici, mais en plus tu es un parfait crétin ! Je me demande pourquoi ils te gardent !

La nuit était sombre et la lumière des stands brillait faiblement. Il avait été décidé que la brocante continuerait en nocturne, mais le vent s'était levé et la soirée s'annonçait difficile. Camille s'était recroquevillée au fond du stand, elle était habillée d'un vêtement tellement terne qu'on eût dit qu'elle était recouverte d'une bâche grise ou d'une vieille couverture.

Ses yeux sombres brillaient. En définitive, on ne voyait que ses pupilles et ses longs cheveux noirs serrés en une queue de cheval. Tout bougeait, les toiles gonflées par le vent et les lumières accrochées aux bords des parasols.

Elle était si petite dans son coin, mais elle dégageait en cet instant une telle énergie, qu'on avait l'impression qu'en un violent effort de volonté elle aurait pu maintenir le monde sous son contrôle.

Tout bougeait, grinçait, menaçait de s'envoler mais rien ne s'effondrait, parce qu'elle était là. De retour d'une pause au café, le Tonton revint inquiet, soucieux et brusquement, en découvrant Camille, il réalisa aussi que le monde tournait autour d'elle et il ne put se retenir de s'exclamer :

— C'en est trop Camille ! Tire-toi de là ! Va te réchauffer ! Mille bordels !

\*  
\*   \*   \*

— Camille ? Camille où-es tu ?

— Je suis là !

— Sous la table ! Camille, tu as quinze ans maintenant, tu ne dois plus jouer sous les tables ! Et en plus, que diraient nos visiteurs s'ils te voyaient dans cette position !

— Maman, il n'y a pas de visiteurs, je ne peux pas être tout le temps en représentation et Dimlou est malade, je suis avec elle.

— Ah ! Tu es avec la chienne. Tu sais, Dimlou est vieille maintenant et elle souffre. Ton père pense qu'il serait préférable de...

— Oui je sais ! Je sais que Dimlou n'est qu'une bête et qu'une bête on ne la laisse pas souffrir pour rien. Alors, pourquoi ce n'est pas pareil pour les humains ? J'en vois tous les jours qui viennent, ici, me voir et qui n'en peuvent plus de souffrir, ce n'est pas pour ça qu'on les tue. Pauvres bêtes, elles ne peuvent pas parler, sinon elles nous diraient qu'elles ont aussi peur de mourir. Il n'y a qu'à voir leurs yeux qui nous interrogent muettement. Dimlou, ma pauvre Dimlou, tu as suivi toutes mes aventures, nous avons presque le même âge, mais toi tu es déjà usée d'avoir vu tout ça. C'est toi que je suis venue voir au retour des épreuves, comme la visite à l'évêque et surtout ce maudit psychiatre. Celui-là, quand j'y pense :

— Alors, Mademoiselle, racontez-moi un peu !

— Que je vous raconte quoi ?

— Ce que vous avez envie de me raconter !

— Ma rencontre avec la Vierge Marie ?

— Pas forcément...

Il s'en était suivi une longue bataille, une bataille incroyable à coups de silences. Au début j'étais perplexe, je m'attendais à subir un nouvel interrogatoire et ici tout me déconcertait. D'abord, nous étions venus à la ville avec le Tonton, il y avait eu un superbe soleil. La matinée avait été magnifique et voilà qu'après le déjeuner, je me retrouvais enfermée, avec ce soi-disant expert, dans une pièce confinée, avec tous les rideaux tirés et une seule petite lampe sur le bureau. Le personnage me déplaisait car j'avais l'impression qu'il voulait se faire plus vieux qu'il ne l'était. Une longue barbe, comme en ont les vieillards, un costume sombre et des manières de vieux sage, alors qu'il devait avoir à peine trente ans ! Je sentis en moi sourdre la colère et se lever l'énergie de la bataille. Ayant laissé passer un bon moment, je jugeai que le silence qu'il avait laissé planer était un défi, alors je le fixai à mon tour sans sourciller et cela dura... dura...

La rencontre avec l'expert psychiatre avait été la dernière bataille. Après, on me laissa tranquille. Ni les prêtres, ni personne d'autre ne me posèrent de questions, mais le plus dur était encore à venir : les visites des malades, des malheureux qui venaient trouver un réconfort auprès de la « Petite Voyante ». Tout le problème était là, car je n'étais pas une sainte, loin de là, et je n'ai pu tenir le coup que grâce au Tonton. Je continuais à le suivre dans ses tournées de brocante, il

n'y avait que là que nous pouvions discuter franchement.

\*

\*   \*

— Camille ça ne peut plus durer comme ça !

Je l'écoutais et je pensais confusément qu'il avait raison, ça ne pouvait plus durer comme ça.

— Camille, tu perds tout dans cette histoire, ta scolarité est bâclée, ta jeunesse est gâchée, je voudrais te proposer quelque chose.

— De tout abandonner ?

— Pas de tout abandonner, tout de suite, plus tard peut-être. Non, samedi soir je te sors, on va aller s'amuser !

— S'amuser ? Aller à la foire, au cinéma ?

— Déjà ça, et aussi que tu rencontres d'autres jeunes, des copines... des copains, pourquoi pas.

Pauvre Tonton, comme il devait culpabiliser pour ce qui m'arrivait.

— J'aimerais aller au cinéma.

— Samedi, on ira au cinéma ! Mais il faut qu'on puisse y aller incognito, il ne faut pas que tout le monde te reconnaisse là-bas.

Le samedi suivant, le Tonton devait passer me prendre avec sa moto dans la ruelle qui passait derrière la maison. C'était une première, il ne fallait pas rater cette sortie sinon les autres seraient compromises. Je m'étais habillée d'un jean, d'un blouson et un casque

finissait de me rendre méconnaissable. J'attendais donc derrière la porte à guetter tous les bruits. Ça commençait mal, il avait déjà dix minutes de retard. Lasse, je m'étais assise sur un tabouret quand j'entendis enfin la moto arriver tout doucement. Il ne fallait pas donner l'alerte. Arrivée au niveau de la porte, je sortis et montai en croupe, sans même qu'il n'eut à poser un pied à terre. Sans changer de régime, il continua sur sa lancée et nous partîmes sur le chemin qui menait aux champs. La pénombre était maintenant grande et en bordure des bois, il n'était plus possible de distinguer combien de personnes étaient sur la moto. On connaissait dans tout le village le bruit de cette machine, les heures et les itinéraires fantaisistes du Tonton. Malgré tout, il fallait rejoindre la route un peu plus loin, ce qui obligeait à traverser quelques champs en terre un peu meuble. Une fois la route rejointe, il fallait ensuite filer afin de ne pas se faire remarquer d'un éventuel passant. Vingt minutes plus tard, nous étions rendus à la maison du Tonton où je devais me changer. Je n'étais pas très rassurée, car les vêtements avaient été tous achetés et je m'inquiétais beaucoup pour leur taille.

Pour cette première sortie, nous avons passé beaucoup de temps en essayages mais finalement, je n'étais pas déçue car avec ce nouveau look et un peu de maquillage je pourrais aller moi-même dans les magasins. Ce qui me fit rire, c'était d'imaginer le pauvre Tonton dans les rayons pour femme en train de me choisir des vêtements. Je ne me lassais pas d'arpenter le petit appartement quand il décida qu'il était l'heure d'aller au cinéma. Je me félicitais d'avoir demandé d'aller au cinéma car il m'avait habillée en un peu trop « chic » pour aller n'importe où, et qu'au cinéma je ne

serais exposée qu'un minimum de temps. Mon visage était connu, ma photo était apparue plusieurs fois dans les journaux et même à la télévision. J'étais contente de n'être pas vraiment déguisée, mon nouveau look, presque ostentatoire, me préservait plus sûrement d'être reconnue car il me vieillissait de quelques années.

La salle était dans la pénombre et j'étais tout excitée, car il y avait là une copine du village, accompagnée de son petit ami et ils ne me reconnurent pas. J'avais la sensation de vivre dans la clandestinité et cela me donnait un goût d'aventure.

Le Tonton était calé dans son fauteuil, on sentait qu'il était comme chez lui. Il observait tout, les gens qui arrivaient, les conversations qui se déroulaient dans notre dos. Moi aussi, j'aimais écouter ce que disaient les gens, j'étais curieuse de connaître les préoccupations des « gens normaux », pas toutes ces listes de malheurs qu'ils venaient me déverser à longueur de semaines. L'odeur, l'odeur aussi me plaisait beaucoup, elle me paraissait sensuelle, un mélange de parfums, d'eaux de toilette et de transpirations saines. Je voyais les images des publicités défiler, mais c'est tout ce qui m'entourait qui me traversait, avec quoi j'étais en résonance.

Par la suite, le Tonton m'emmena souvent au cinéma, et à chaque fois j'étais sensible à ce climat d'avant la séance, à cette ambiance feutrée de fête. Le film lui-même me donnait des impressions variables, j'étais très sensible aux genres mélodramatiques. Je redoutais un peu ces films tristes où je pleurais fréquemment, j'avais surtout peur de me faire remarquer



lorsque la lumière se rallumait. J'aurais aimé rester dans mon coin jusqu'à ce que tout le monde parte, mais le Tonton feignait de ne rien remarquer et se levait, je ne pouvais que le suivre.

C'est ainsi qu'une habitude se créa et que nous continuâmes les samedis suivants de partir pour la ville, en douce, dans la pénombre du jour finissant. Un samedi, alors que nous sortions d'une nouvelle séance de cinéma et que nous buvions un demi de bière au fond d'un café, le Tonton m'annonça :

— La semaine prochaine, on sort en boîte !

Je le regardai avec étonnement pour voir s'il plaisantait.

— Tu rigoles ?

— Pas du tout ! Ça ne te plairait pas ?

Bien sûr que si que ça me plairait. Un univers que je ne connaissais pas, et en plus j'étais sûre que j'aimerais danser.

Je n'ai pas vraiment ce qu'il faut pour aller en boîte.

— Justement il faut s'en occuper maintenant, finis ton verre on va regarder les vitrines, je ferai les achats mardi et le lendemain on sera à Lermier, c'est un peu plus loin qu'ici et comme ça, on diminuera les risques que tu sois reconnue.

C'était la première fois que l'on tentait une sortie en dehors du week-end, mais ce mercredi ça tombait bien car il y avait une brocante aux environs.

Cet après-midi-là avait été interminable. Il avait fait chaud et personne n'était encore sorti à cette heure. Nous étions coincés dans une rue étroite du village.

Pour la plupart, nous avions des parasols mais tout autour de nous, les murs de pierre, les trottoirs étaient chauffés à blanc. Nous guettions l'avancée des ombres, et nous calculions combien de temps il fallait à l'astre de lumière pour disparaître derrière les toitures. L'air était épais et dense, on avait du mal à respirer. Des mouches venaient nous envahir par moments. Nous étions dans une petite vallée industrielle, un pays de labeur. Ce n'était pas ici que nous allions vendre du superflu, des fanfreluches. À moins... à moins que... c'était bien connu : les familles pauvres ne refusaient rien, dans la mesure de leurs moyens, à leurs enfants. Dans ce cas nous allions gagner notre journée et être récompensés de tant d'attentes. Au-dessus des toits on voyait les pentes de la montagne et les forêts partir à l'assaut des sommets. En observant bien on pouvait distinguer, très haut et très loin, les cascades. Mais pour l'heure, nous étions dans la fournaise à nous dessécher, à attendre. Combien notre marchandise nous paraissait dérisoire ainsi étalée sur un tissu. Qui pourrait bien acheter nos objets, passés de mode et certains en si mauvais état, qu'à force de les contempler, de les emballer et déballer nous connaissions tous les défauts, tous les manques ?

Le soir venu, je me retrouvai chez le Tonton. Sur le canapé je trouvai les achats qu'il avait faits la veille pour moi. Je l'imaginais dans les magasins pour femmes à se débrouiller pour donner ma taille. Excitée, je déballai les paquets et reconnus les vêtements que nous avions choisis. La jupe me plaisait beaucoup mais les collants me parurent magiques. À la fin il ne restait plus qu'une boîte. Les chaussures ! Bien sûr les chaussures, nous avions oublié de nous en occuper

l'autre jour. J'ouvris la boîte avec un peu d'appréhension et finis par dévoiler la paire en retirant un papier fin. J'eus comme un coup au cœur en découvrant ce que le Tonton m'avait choisies : des escarpins avec des aiguilles aussi fines que des crayons. Je jetai un coup d'œil vers lui pour voir s'il ne s'était pas moqué de moi. Je voyais bien qu'il tournait en rond mais je n'observais pas d'espièglerie sur son visage, mais plutôt comme de l'inquiétude. Je décidai de ne rien dire et refermai la boîte.

— Tu devrais essayer tout ça.

— Je peux prendre ta chambre ?

— Bien sûr, mais ne traîne pas trop, je suis fatigué et si je m'assieds maintenant dans le fauteuil je ne m'en relèverai plus.

— Je fais vite.

Par chance, dans la chambre du Tonton il y avait une armoire à glace où je pouvais me voir. Par contre l'odeur de tabac froid était insupportable. Je me changeai et au fur et à mesure que je me glissai dans ces nouveaux vêtements, je me sentis devenir autre. J'avais rarement les jambes si exposées et je frémis en sortant les fameuses chaussures. Je n'avais jamais eu la sensation d'une telle cambrure du pied. La lanière bouclée sur le coup de pied, je me redressai assise sur le lit, et me regardai longuement dans le miroir, comme si je découvrais une étrangère.

— Alors Camille ? Tout est à la bonne taille ?

— Je suis presque prête, Tonton !

Je fermai les yeux et me relevai. Je dus tout de suite rouvrir les yeux, car je chancelais perchée sur mes

aiguilles. J'avais brusquement grandi de dix centimètres et cela me donnait un peu le vertige. Pour la première fois de ma vie je me sentis belle. Je perçus une chaleur dans mon corps, j'étais si fière.

Je sortis de la chambre, le Tonton ne me regardait pas, il furetait pour trouver je ne sais quoi. Je savais qu'il m'avait entendue sortir. Je lui trouvais l'air anxieux, contrarié. Finalement il leva son regard vers moi et son visage s'illumina.

— Camille, tu es superbe !

Il resta bouche bée et ne sut plus que dire. Il avait sa veste du dimanche, il était prêt, il me dit :

— Camille, tu es trop belle, ça serait dommage de gâcher notre sortie dans une boîte minable, on va aller carrément au casino !

— Va pour le casino !

Dans mon for intérieur je savais à l'avance que c'était là que nous irions. Le Tonton avait un faible pour les casinos, pas pour les salles de bal, mais surtout pour les tables de jeux. Nous partîmes donc. Je me fis du souci de devoir marcher si longtemps avec ces nouvelles chaussures, mais pour rien au monde, je ne les aurais échangées pour des chaussures à semelles plates.

J'aimais tout dans la ville de Lermier, les grandes avenues, les parcs mais aussi les quartiers aux petites rues pleines de boutiques. Le Tonton connaissait bien la ville, j'en eus la confirmation car après un itinéraire compliqué, nous débouchâmes sur une place avec au milieu un monument aux multiples colonnes. Quelques pas encore, et au détour d'une rue, nous nous enga-

geâmes dans un immense passage surmonté d'une verrière. Le passage faisait déjà partie du casino que nous n'avions pas abordé par l'entrée principale qui donnait, elle, sur un parc. Il y avait déjà beaucoup de monde en cet endroit et j'entendis avec plaisir, et un peu de crainte, le bruit de mes hauts talons. Je me sentais légère et comme électrisée. Je voyais des regards se tourner vers moi et des sourires s'esquisser sur le visage des hommes, mais aussi, ce qui me surprit, sur le visage de quelques femmes. Il faut dire qu'avec le Tonton nous formions un bien étrange couple, à cause de notre différence d'âge, mais personne ne pouvait deviner notre filiation. Je dois dire aussi, que le Tonton avait une certaine prestance avec sa veste qui lui donnait une allure fringante. Nous arrivâmes à un carrefour avec un nouveau passage encore plus vaste qui comportait des galeries à mi-hauteur des façades. Là, il y avait plus de monde et nous avions du mal à progresser, j'entendis les premiers accords d'une valse qui disparurent pour réapparaître quelques instants après, au gré des battements d'une porte de la salle de bal. Nous finîmes par arriver dans un grand hall où le Tonton, en connaisseur, se procura des billets pour l'entrée du bal. Les surveillants, à notre arrivée, firent mine de s'approcher, j'étais mineure, mais le Tonton les rassura d'un geste de la main. Je le vis lorgner plusieurs fois dans la direction de la salle des jeux, hésiter devant les machines à sous, mais c'est vers les vestiaires que nous nous dirigeâmes finalement. Cette halte me fit presque rire. Des vestiaires comme si on allait à la piscine, à un match de volley, il fallait se mettre en tenue pour être à l'aise et fournir un gros effort. J'étais bien en tenue, pour fournir une sorte d'effort, celui de dan-

ser, mais que je n'assimilais pas à un sport. Finalement, je me souvins des multiples recommandations entendues à la maison lorsque j'étais sous les tables, et demandai un moment pour aller aux toilettes. Les toilettes des « dames » étaient mon dernier refuge avant de m'engager sur « la scène ». Un rapide coup d'œil me permit de constater que tout était en place. Si j'avais pu reprendre un peu la coupe de mes cheveux, je l'aurais fait mais il fallait, maintenant, faire avec. Je me remis un peu de parfum, chipé à ma mère, et me sentis prête. Les lourdes portes de la salle de bal s'ouvrirent devant nous et je fus éblouie par les miroirs, la lumière et une sorte de pulsation que je sentais venir de la piste de danse. Le Tonton demanda une table sur une petite mezzanine où nous pouvions voir toute la salle. Il me commanda une sorte d'alcool, sans rien me demander, mais je compris qu'il voulait me gratifier d'un de ses « remontants » dont il avait le secret. Là-bas, sur la piste, on dansait une valse et j'essayais d'esquisser mentalement les pas que j'avais appris.

— Ça ira, Camille ?

— Je crois que oui ! On y va ?

— On est là pour ça, tu sais. Mais t'en fais pas dans une demi-heure tu seras débordée par les invitations à danser, tu ne sauras plus où donner de la tête. À ce propos, moi, je ne vais pas faire tapisserie toute la soirée, si tu ne me vois plus, rejoins-moi à la salle des jeux, je serai à une table.

— Mais, tu vas rester un peu au départ ?

— Bien sûr, ne t'en fais pas. Alors on y va ?

— On y va !

Alors nous y sommes allés, moi j'étais un peu chancelante, mais nous sommes parvenus à la piste et j'ai entamé ma première valse sur une vraie piste de danse. Comme j'ai aimé ça. Le contact du parquet en bois, les mouvements et tout là-haut notre image inversée dans les miroirs du plafond. J'étais bien, vraiment bien, je me sentais si grande, si ce n'était l'âge nous formions avec le Tonton un beau couple ; j'étais grâce à mes fameux talons presque aussi grande que lui. Sitôt la première danse finie, le Tonton voulu regagner notre table, mais moi j'étais partante pour continuer pendant des heures. Il vit bien ma déception mais sourit amusé.

— Attends un peu, tu vas y retourner bientôt.

Je ne compris pas pourquoi nous étions partis si tôt, mais je finis par comprendre ce qu'attendait le Tonton. Un jeune homme, habillé à l'ancienne, s'approcha de notre table. Il était étrange, on eut dit qu'il s'était échappé d'un film, qui plus est, d'un film en noir et blanc, car sans un mot, il m'invita par un geste ample à venir danser. Prise au dépourvu, je me tournai vers le Tonton, mais je le vis hausser les épaules et d'un air agacé il me fit comprendre que je devrais être déjà partie. C'est ainsi que je commençai ma première danse avec l'inconnu. Le Tonton n'avait pas été un mauvais danseur, mais mon premier cavalier était d'une autre classe ! Avec lui, j'avais l'impression d'être une danseuse professionnelle, tellement il me mettait en confiance, tellement il assurait la danse. Je n'avais pas l'impression d'être draguée, mais d'accomplir un rite mystérieux, presque sacré, quelque chose qui venait de la nuit des temps. Il était un peu plus grand que moi, brun avec des cheveux coupés courts qui avaient ten-

dance à friser un peu. Je sentais que danser était pour lui un plaisir immense qu'il me faisait partager.

De toute la soirée, il ne m'adressa pas une fois la parole, mais je ne ressentis aucune frustration, tellement sa présence était forte. Je vis que ma table était vide, le Tonton était parti vers ses jeux. Je repris mes affaires et libérai la table pour aller avec mon danseur me désaltérer au bar. J'étais juchée sur un haut tabouret, lorsque je le vis. Je m'attendais, depuis le début de mes escapades avec le Tonton, à un incident de ce genre : celui de la rencontre avec une personne du monde de là-bas, de mon autre vie. Il était un peu plus loin au bar, seul, l'air un peu égaré, perdu. Il était venu me voir, enfin il était venu voir « la petite voyante qui avait vu la Vierge Marie » et il lui avait raconté l'inacceptable : la disparition de toute sa famille dans un accident de voiture dont il avait été le seul rescapé. Il a vu sa femme, son enfant, au moment de la mise en bière. Il a suivi, seul, avec son chagrin, le cortège qui menait au cimetière. Il a entendu, seul, perdu au milieu de tant de monde, des paroles et des prières. Il a vu, seul, les cercueils glisser, à moitié penchés, dans la fosse fraîchement ouverte. Il a enfin serré, seul, une multitude de mains et il s'est retrouvé, seul, devant l'inacceptable. Voilà ce que la petite voyante, « qui a vu la Vierge Marie », entendait à longueur d'années, le récit de choses qui n'avaient pas de justifications, de solutions, d'issues. La mort, la maladie, l'abandon, l'injustice, toutes les choses que les humains ne pouvaient plus prendre en charge, ni les médecins, ni les policiers, ni les juges, alors on venait me voir. Pas pour avoir une explication, pas pour avoir l'espoir que ça s'arrange, mais pour trouver une sorte de paix, une



sorte de courage pour continuer, malgré tout, pour soi-même et les autres.

Moi, je ne suis rien, pas grand-chose, victime d'un malentendu, peut-être d'une gaminerie, mais malgré tout et par-dessus tout, je découvrais que j'avais ce don incompréhensible d'apaiser, de secourir d'une certaine manière la détresse devant l'inacceptable, sans que moi-même je ne sache vraiment comment ça marchait. Je les aimais mes visiteurs, quel qu'ils fussent et je ne pouvais que constater qu'ils repartaient rassérénés.

Mon danseur muet était toujours là, à mes côtés. J'étais contente d'avoir passé cette soirée avec lui et je ne lui en voulais même pas d'être si secret, je n'aurais pas pu partager le mien avec lui. Nous bûmes nos verres paisiblement, je regardais les couples sur la piste et je trouvai, ce soir-là, tout le monde beau. Je descendis de mon haut tabouret et en guise d'au revoir je lui posai un baiser affectueux sur la joue. Il me fit un large sourire et s'inclina légèrement. Je le revis pendant les mois qui suivirent, mais pas une fois nous ne nous adressâmes la parole, je ne sus jamais qui il était, mais nous n'étions pas gênés, nous nous sentions bien ensemble. Je retrouvai le Tonton à une table de jeux, il transpirait beaucoup et lorsqu'il me vit, il fit juste « Ah ! ». Nous fîmes le retour par les passages couverts et nous débouchâmes dans la rue comme dans un autre monde. Je voulus marcher un peu, aussi nous fîmes un détour pour passer sur le grand pont au-dessus de la Mure. Le fleuve, en cet endroit, était large et les rives aménagées avec des quais où plusieurs bateaux étaient amarrés. Le Tonton s'immobilisa à la vue d'un bateau dont la coque était toute rouillée, et j'eus soudainement comme une vision ; c'était la pre-

mière fois que je ressentais quelque chose d'aussi surnaturel avec lui. Je vis, un court instant, le Tonton aux commandes de ce bateau en train de naviguer en mer.

— Camille ?

— Oui.

— Tu n'oublies pas qu'après-demain nous devons être à Rîves ?

— Non, je n'ai pas oublié, nous devrions rentrer.

La nuit était encore là, le froid aussi. Le matin ne venait toujours pas. C'était comme une erreur. Nous nous étions levés tôt, très tôt, en pleine nuit et maintenant rendus à notre place, à notre emplacement il faisait toujours noir. C'était toujours la même histoire, pour avoir une bonne place il fallait arriver tôt sinon on était mal placés : en bout de foire ou dans une rue adjacente cachée, mais surtout en dehors du flot des visiteurs et des acheteurs potentiels. Toute cette histoire pour toi, cher client, personnage anonyme mais si convoité. Pas toujours si anonyme, car des fois tu te dévoiles, tu te racontes. Celle-ci, elle est confiante, un large sourire, un gamin tenu avec un harnais devant elle, elle est là, comme la nature à elle toute seule. Elle me parle comme à une copine. Ce vase que tu tiens dans les mains, n'est pas grand-chose. J'ai eu le temps de le contempler pendant des heures, de l'emballer et de le remballer une centaine de fois. Ce vase a tant voyagé, que mes mains l'ont presque usé. Il est dans les tiennes maintenant, je t'en demande deux cents francs, parce qu'il m'a coûté à peine cinquante francs. Nous sommes de grandes copines, bien sûr, mais moi j'ai besoin de vendre, de vendre ce vase à ce prix, ce prix qu'il ne vaut pas et je vais te tromper, je ne te for-

cerai pas, mais tu vas te faire avoir. Ici, sur la foire, beaucoup de gens le savent, les vendeurs comme moi, mais pas uniquement. Tout le monde se tait, tout le monde consent à ce jeu. J'interpellai la jeune femme :

— Belle journée ?

— Belle journée !

— Il s'appelle comment ?

— Blandine, c'est une fille !

— Comme elle est belle !

— Merci.

— Vous le prenez ?

— Deux cents francs, c'est un peu cher, non ?

Chère cliente, on t'a dit qu'il fallait marchander, mais moi je ne peux pas ! Tu as raison, c'est trop cher, beaucoup trop cher.

— Ce n'est pas possible, ce vase m'a coûté trop cher, en dessous je perds de l'argent ! Vous savez, c'est une affaire !

Elle tourne et retourne le vase dans ses mains, il ferait bien, près du bureau où elle passe des heures à travailler, à traduire des textes à l'infini pour se payer une indépendance et élever sa fille comme elle le désire. Oui, ça lui coûte beaucoup, mais elle a besoin de se faire plaisir, à elle toute seule. Quelque part elle se dit qu'elle le mérite.

— D'accord, je le prends.

— Vous avez fait un bon choix ! Vous savez mon stand va paraître vide maintenant ! Je l'aimais bien aussi ce vase. Bonne journée, madame !

## 5

Séance matinale d'écriture. Les mots s'enchaînent sur le papier. C'est comme un flot ininterrompu. Derrière la cloison j'entends du bruit et brusquement une explosion de musique. Incroyable, ils auraient déjà mis quelqu'un dans la chambre du suicidé ! Me voilà bien, on m'a installé à sa place un abruti au transistor, le genre qui commence à six heures du matin et s'endort le soir, la radio toujours allumée. Vu le volume, il doit être complètement sourd, une personne qui n'entend pas et qui ne comprend rien non plus. Respirer calmement, ne pas agir sous le coup de la colère, mais ne pas trop tarder non plus pour éviter d'exploser et d'arriver à la crise qui pourrait me conduire à une nouvelle disgrâce. J'attendis un peu et constatai que la musique était toujours du même genre, donc il devait s'agir d'une cassette, attendons la fin de la bande, peut-être que cela se terminera là. J'essayai de reprendre mon écriture mais le fil était cassé, les mots ne venaient plus, comme si l'énervement avait bloqué le flux mystérieux. N'y tenant plus, je saisis la feuille aux deux tiers remplie et commençai à la détruire lentement.

Je formais des petits paquets de papier réduits à la même taille et les reprenais pour les hacher encore en deux. J'essayais d'aller lentement, la séance de déchi-

rage avait aussi la vertu de me calmer, autant que la séance d'écriture mais il fallait reconnaître que la découverte d'un nouveau voisin bruyant me contrariait souverainement. J'envisageai de m'allonger sur le lit mais mon cerveau était complètement hanté par la nouvelle présence encombrante.

Je décidai d'aller en repérage pour voir à qui j'avais à faire. Je refermai doucement ma porte et marchai dans le couloir jusqu'à la porte voisine. Par chance elle était à moitié ouverte et la musique se déversait dans le couloir. Je vis quelqu'un assis sur le lit qui me tournait le dos, on eut dit une femme ! Je continuai de marcher mais j'étais intrigué, je décidai de faire un nouveau passage devant la chambre. Parvenu devant la porte la musique venait juste de s'interrompre.

— Vous écoutez de la belle musique !

Elle se retourna, c'était bien une jeune femme mais je remarquai aussitôt son regard « ensuqué », signe qu'elle avait subi un lourd traitement.

— Oui, ce sont des valse de Strauss ! J'aime beaucoup cette musique !

J'allais lui faire remarquer que ce n'était pas une raison de mettre le volume si fort, lorsque je réalisai qu'elle devait être la nouvelle venue qui avait dû subir trois jours d'isolement.

— Je suis votre voisin, enfin le voisin de l'autre côté de cette cloison-ci.

— Bonjour, je m'appelle Camille.

— Moi, c'est Pierre mais on m'appelle le plus souvent Pierrot.

— Bonjour Pierrot alors.

Curieusement elle ne paraissait pas intimidée mais pas effrontée non plus, je ressentis un courant de sympathie.

— Vous venez d'arriver ?

— Je crois que ça fait plusieurs jours que je suis ici, mais j'étais en dessous.

— C'est pas trop dur ?

— Non, c'est pas trop dur.

Elle paraissait douce et j'aimais beaucoup son parfum aux tonalités d'Orient. Je me sentis en confiance, comme je ne l'avais plus été depuis longtemps. J'étais content de l'avoir pour voisine.

— Je peux vous demander pourquoi vous êtes là ?

Sitôt que j'eus posé cette question, je le regrettai. On ne doit pas demander ce genre de chose, mais il était trop tard.

— C'est à cause du Pape !

— Ah !

Zut ! J'étais servi. Je l'avais bien cherché, maintenant il fallait battre en retraite.

— Vous êtes allée à Rome alors ? J'aurais bien aimé y aller, ça doit être une jolie ville !

— Moi non plus, je ne suis jamais allée à Rome.

Il y a quelque chose que je ne comprenais pas. Elle répondait avec tant de naturel, de franchise.

— Mais, si vous avez eu des ennuis avec le Pape, où l'avez-vous donc rencontré ?

— Mais il est venu me voir !

— Ah !

— Dans mon village.

Bon, après tout, si elle est ici, elle a bien droit à son délire. Elle, c'est le Pape, d'autres Napoléon. Ce ne sont pas les malades les plus dangereux. Ça ne fait rien, je l'aime bien cette Camille.

Elle reprit :

— Vous ne me croyez pas ?

— J'ai du mal à imaginer le Pape se déranger pour vous rendre visite dans votre village !

— C'est pourtant vrai !

— Bien, bien. Je vais vous laisser vous reposer. Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à venir me voir à côté.

— Je vous remercie.

— Ah ! Juste une chose, pour la musique, il n'y a pas de problème, mais si vous pouviez juste décoller votre lecteur de la cloison, comme ça, ça résonnera moins dans ma chambre.

— Oh ! Excusez-moi...

— Ce n'est pas grave, au revoir.

Malgré ses yeux fatigués par les médicaments, elle me fit un sourire dans lequel je reconnus un immense courage, une force et une énergie peu commune.

Je retournai dans ma chambre et me sentis heureux. Je vivais à côté d'une chic fille qui ne me faisait pas la gueule, enfin pas pour le moment. Lorsque les autres allaient lui dire toutes les horreurs sur moi, ça risquerait de changer. Après tout, tant pis... La musique avait repris, mais ça ne me dérangeait plus, au contraire,

puisque c'était la musique de Camille. Par moment je l'entendais remuer et je ressentais de l'affection, de celle que l'on porte envers un petit animal familier qui bouge dans la vie quotidienne et qui nous rassure tant sur notre environnement. La présence de Camille me rassurait.

Les jours s'écoulèrent et au fil du temps j'en apprenais un peu plus sur Camille, tantôt en écoutant les autres pensionnaires, tantôt en posant quelques questions au personnel. J'appris qu'elle n'affabulait pas entièrement. Son histoire avait même défrayé les chroniques des journaux. Ce dont j'avais peur, c'est qu'elle n'apprenne autant de choses sur mon compte et qu'elle ne prenne peur aux récits des histoires qui se racontaient. Le lendemain et les jours suivants, elle ne détourna pas le regard lorsque nous nous croisions et elle avait même un gentil sourire qui me stabilisait le moral. Autant dire que les séances d'écriture tournaient toutes autour de Camille et que j'en tirais un plaisir infini. Les moments de « déchirage » devenaient de plus en plus pénibles mais je ne voulais toujours pas risquer que mes feuillets puissent tomber dans les mains d'autrui. Au bout de quelques jours, je ne faisais plus que penser à elle. La nuit, je guettais les petits bruits venant de sa chambre indiquant qu'elle allait se coucher. Je ne pouvais plus m'endormir avant de capter des signes de son coucher et lorsque c'était le cas, je m'imaginai m'endormir en même temps qu'elle. Lorsque je ne pouvais pas m'endormir, je pensais que c'était parce qu'elle-même ne pouvait pas trouver le sommeil, alors j'essayais de reconstituer son histoire, l'histoire qui avait pu la conduire jusqu'ici. Par moment, je regrettais de ne pouvoir me lever et frapper



à sa porte, mais nos chambres étaient bouclées avec le dernier passage de la garde de nuit. C'était la contrepartie de la mixité dans notre pavillon.

Certaines nuits pouvaient être longues, si longues. On eut dit que la vie était à l'image de ces nuits qui n'en finissaient pas. On attend le petit jour pour que cesse la nuit comme on pourrait attendre la mort pour mettre fin à l'attente, à la souffrance sans que rien ne nous distraie d'une obsession lancinante. Les bruits sont là, toujours là. Ceux que l'on connaît et ceux qui éveillent d'avantage l'attention. Le son des cloches, au loin, qui rythme le jour et surtout les nuits en sonnant les heures. Dans nos chambres, ainsi seuls, toute notre attention se tourne vers nous-même et nos sensations. Nous sommes tranquilles, nous faisons ce que nous voulons, nous pensons ce que nous voulons mais toujours nous sommes face à nous-même. Rien ne vient nous distraire de notre solitude, de nos angoisses, de nos peurs. Je repense à Camille. Dort-elle ? Est-elle aussi en train de faire le tour de sa cage mentale ? Pense-t-elle parfois à moi comme je pense à elle ? Depuis son arrivée tout a changé pour moi, elle a été la seule personne à sembler m'accepter, comme si elle avait découvert, au premier coup d'œil, qu'elle n'avait rien à craindre de moi. J'entendis, à un clocher lointain, sonner trois heures du matin, avec un peu de chance je pourrais m'endormir et avoir encore quatre heures de sommeil. Je me mis à compter, l'expérience montrait que j'arrivais rarement à compter au-delà de cinq cents. Parfois j'oubliais de compter, repris par mes pensées, mais de reprise en reprise, j'arrivais finalement à l'effet voulu...

Le soleil était bien là dans ce petit jardinet qui avait un air d'abandon. Un jardin clos, où l'on parvenait en demandant une autorisation afin que la porte du pavillon soit ouverte. Il y avait là quelques tables de jardin en plastique avec encore, comme une relique, une ou deux tables en fer dont l'émail s'écaillait. Il était là, assis en face de moi, il devait y être depuis une bonne heure. Tout était organisé, le papier, les crayons, il avait déployé tout le matériel d'un secrétariat autour de lui. Assis droit au milieu de tout ça, on aurait dit qu'il était dans un bureau d'importance et qu'il organisait une véritable entreprise. Il me salua presque distraitement, tant il semblait occupé, j'avais l'impression de l'importuner. Il me fit part du désir d'avoir un verre d'eau. Je soupesai la décision à prendre, le remettre sur terre ou accéder à un caprice dont il ne se rendait pas tout à fait compte. Le soleil, l'humeur de disponibilité me firent prendre la décision d'aller chercher son verre d'eau. Lorsque je revins, il but le verre que je lui tendis, me regarda puis il se mit à parler longuement. Il débuta sur un ton normal, puis il poursuivit en élevant la voix, en agitant trente-six idées à la fois. Plus je me montrais intéressé, plus il continuait à parler. Quelque part, je me dis que ce flot de paroles devait lui être nécessaire, mais je commençai à laisser aller mon attention ailleurs, notamment à observer en douce les autres pensionnaires qui occupaient maintenant le jardin.

Par moments, je sentais que le monde basculait : nous étions ici dans le vrai monde et tous les gens extérieurs vivaient bizarrement. Dans ce jardinet fermé, existait une réalité que les gens de l'extérieur n'appréhendaient pas ou ne pouvaient pas percevoir.

Ici, nous avons le temps de réfléchir sur nous-mêmes, mais aussi sur tout ce qui nous entourait. À l'extérieur, ils ne se posaient plus ces sortes de questions parce qu'ils n'en avaient plus le temps. D'aucuns pensaient qu'au fond, par une grande quantité d'activités ils supprimaient la possibilité du doute, de l'inquiétude. « Le Marius », « la Vivette », eux, ils savaient passer le temps qu'il fallait pour méditer. Par contre ce qui était frappant, c'était le personnel qui arrivait déjà fatigué et qui passait son temps à courir, à rattraper tout ce qu'il pouvait.

Les infirmières, les aides-soignantes s'occupaient de nous, mais il fallait aussi qu'elles participent à des réunions et trouver cinq minutes pour appeler l'école de leur gamin ou un médecin pour un rendez-vous personnel raté. J'aimais ces moments de méditation lente, mon voisin était retourné dans ses papiers dont il ne trouvait plus l'ordre. Il pestait comme s'il entretenait une armée d'employés qui n'en faisaient qu'à leur tête. Soudain, j'entendis un grand bruit dans le parc, puis un long silence, suivi de cris et d'appels. Nous nous levâmes pour nous rapprocher de la clôture mais nous ne vîmes rien et il ne nous était pas possible de sortir.

— C'était une explosion ?

— Non, plutôt un accident !

— Ils roulent si vite dans l'hôpital !

Nous nous retournâmes tous vers Vivette, nous n'aimions pas que l'on nous rappelle que nous étions dans un « hôpital ». Nous en avions tous conscience, que nous étions dans un établissement spécialisé mais, entre nous, nous préférons utiliser le mot « établissement » et pour le moment il semblait y avoir beaucoup

d'agitation dans... l'établissement ! La porte vitrée du pavillon s'ouvrit brusquement sur la « Grande Loupe » au regard effaré :

— Vite tout le monde à l'intérieur ! Allez, vite !

Si le personnel était énervé, il fallait se « ranger » rapidement, c'était dans ces situations que les plus gros conflits éclataient. Nous, nous avions plein de produits qui circulaient dans nos veines afin de parer à tous les stress, toutes les inquiétudes mais le personnel lui était « à jeun ». Si par extraordinaire le personnel pouvait se voir lui-même en situation de stress, il prendrait peur et appellerait les assistants musclés pour un petit séjour en « chambre forte ». Parvenus dans le salon, nous vîmes que les pensionnaires avaient été regroupés, une évacuation de notre pavillon semblait imminente. Dans le fond de la pièce, je vis Camille l'air égaré, ses yeux gardaient encore les traces de l'ensuquage, elle avait dû mal dormir la nuit précédente.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ça ressemble à un incendie.

— Il y a le feu dans notre bâtiment ?

— Non, je ne crois pas qu'il s'agisse du nôtre mais comme les pavillons sont proches...

On entendit les sirènes des pompiers.

— Tu crois qu'on va pouvoir sortir ?

J'étais surpris qu'elle m'ait tutoyé mais cela me rendit heureux.

— Non, je ne crois pas, enfin je ne crois pas qu'on quittera le pavillon... qu'on ira à l'extérieur. Peut-être qu'ils vont nous regrouper dans le parc.

— C'est dommage, j'aimerais bien sortir.

J'allais lui répliquer que ça faisait à peine une semaine qu'elle était ici et que c'était un peu prématuré d'espérer sortir. C'était un peu impensable, surtout pour quelqu'un comme moi qui était enfermé depuis plusieurs années, mais je réalisais que le manque de liberté, c'était surtout au début qu'on en souffrait le plus. Le personnel semblait de plus en plus tendu, la surveillante principale était pendue au téléphone à essayer d'obtenir des ordres clairs. Plusieurs pensionnaires étaient enfermés dans des chambres fortes et les évacuer réclamait du personnel en renfort. Déjà quelques malades, dans le salon, commençaient à présenter des signes de grande agitation, ils posaient des questions auxquelles personne ne voulait répondre. Quelques pensionnaires avaient pris le temps de prendre leurs effets personnels. J'en vis même un, déménager un bac en plastique rempli de papiers. Je n'étais donc pas le seul à m'adonner à l'écriture, je me félicitais de n'avoir rien à déménager. Camille ne me quittait plus d'une semelle.

— Quel bazar !

— Oui, c'est un beau désordre ! Le problème, c'est que nous sommes déjà le désordre de la société, alors si le désordre se déclare chez les désordonnés, les gens d'ordre ne savent plus quoi faire !

Je vis Camille me regarder d'un air étonné. Je lui souris, non je n'étais pas plus fou que je ne le paraisais, il ne fallait pas exagérer !

Le temps passait et il semblait que nous étions là condamnés à attendre, à attendre un ordre ou la fin de l'alerte. Cela me fit penser à une autre époque, en d'autres lieux où il fallait attendre ainsi, au fond d'une

cave, qu'une alerte prenne fin. La difficulté résidait dans la population que nous formions, une attente interminable était difficilement soutenable pour certains d'entre nous. J'étais toujours aux côtés de Camille que je sentais s'impatienter.

— Alors, c'est quand que l'on sort ?

— Ils ne nous feront sortir que si le danger est proche, ils ne veulent pas prendre le risque de nous lâcher dans la nature. Nous sommes, pour la plupart, des cas difficiles.

Je regrettai aussitôt ce que je venais de dire, mais il était trop tard. Soudain j'eus une idée et j'attirai Camille vers l'escalier. Je lui dis doucement :

— Viens, on va voir ce qui se passe.

Elle me regarda surprise mais elle me suivit. Nous montâmes les escaliers jusqu'au dernier étage.

— Mais on va où comme ça ?

— Tu voulais tellement sortir, alors on va sortir un peu.

— Mais tu es fou !

— Oui !

Elle éclata de rire, ce genre d'humour était encore nouveau pour elle. Nous longeâmes un long couloir qui déboucha sur une sorte de remise, au fond de laquelle, avec un peu d'habileté, on arrivait à pousser une porte qui permettait d'arriver sur le toit du pavillon.

Vu du toit, l'hôpital avait une autre allure. On avait une vision, bien sûr plus grande, on voyait plus loin mais surtout on avait l'impression que les choses n'avaient plus la même importance. L'irréparable avait

été commis, nous avons transgressé une règle, celle de la normalité. Il était inconcevable de monter sur un toit, surtout en ayant le statut de malade mental. C'était aussi le signe de la révolte dans un établissement pénitentiaire ; dans un hôpital c'était le signe de la déraison et de l'inconcevable. Si on nous découvrait, il fallait s'attendre à une répression, à des convocations, à être marqué dans la mémoire du personnel : ils ont été capables de commettre une folie, il faudra toujours s'en méfier. Il fallait être prêt à payer, on ne pouvait plus reculer maintenant, mais que c'était bon ! D'un geste de la main, je montrai à Camille un rebord où nous pouvions nous asseoir en toute sécurité, mais surtout où nous ne serions pas vu d'en bas. Ce que je ressentais en premier, lorsque je venais ici, c'était l'air sur mon visage. À force d'être enfermé on perdait l'habitude du vent sur la peau. Même les sorties dans le jardin ne permettaient pas d'avoir cette sensation, car il était abrité du vent. C'était la première fois que je venais ici avec quelqu'un. Je sentis Camille captivée par le paysage.

— C'est beau.

— Oui, c'est beau. Nous sommes dans un hôpital mais d'ici on peut vraiment voir l'extérieur, les collines et la forêt jusqu'à l'orée de la ville et si tu regardes bien, là-bas, on peut même voir un bout de rue. On voit des gens... on dirait même qu'il y a un marché ou une foire.

— Ça ressemble à une brocante. J'en ai fait des brocantes !

— Tu aimes acheter de vieilles choses ?

— Oui, et aussi les vendre. J'aidais mon Tonton qui était brocanteur.

— Ah !

— Nous n'avons pas le droit d'être là ?

— Non, nous n'avons pas le droit.

— Qu'est-ce qui va nous arriver si on nous trouve là ?

— Être enfermés.

— Je n'aime pas être enfermée.

— Personne n'aime ça, mais jamais ils ne prennent le risque de nous laisser sortir.

— Ça fait longtemps que tu es ici ?

— Oui des années... mais pas toujours ici... j'étais avant dans un pavillon plus répressif.

— Ça doit être terrible toutes ces années !

— Oui et non. Tu sais, des fois je sors quand même et personne ne me voit.

— Comment fais-tu ?

— Tu vas encore me prendre pour un fou, mais des fois je sors en rêve, enfin comme dans un rêve. Mais c'est plus qu'un rêve !

Je sentis que j'en avais trop dit, je m'en étais rendu compte avant même de parler, mais j'avais laissé ma langue marcher toute seule. Quelque part, j'avais confiance en Camille, je sentais que je pouvais me confier à elle. Elle me regarda longuement, puis elle dit :

— Je ne sais pas ce que cela signifie de rêver, enfin... un rêve qui serait plus qu'un rêve, mais j'ai



aussi vécu des choses bizarres, que je n'ai pas toutes comprises.

Elle s'interrompit et sembla réfléchir. Elle ne regardait plus le paysage mais fixait la gouttière en contrebas. Elle reprit :

— Tu crois que les gens, ici, peuvent comprendre ce que nous avons vécu ?

Curieusement j'attendais cette question, peut-être pas précisément maintenant, mais c'était la question essentielle que nous devions nous poser. Fallait-il faire confiance aux gens qui nous soignaient ? Je répondis :

— Je crois que nous avons le même médecin ?

— Pour moi c'est le docteur Lévy.

— Oui, c'est le même, il est nouveau ici.

— Alors ?

— Alors, ce n'est jamais simple. D'abord, il faut voir qu'il est parmi nous, personne ne l'a obligé à faire ce métier, il l'a choisi et a passé de nombreuses années pour se préparer et finir par être ici. Sans nous, il ne serait pas là, les médecins ont besoin de nous, non pas seulement parce que nous sommes leur gagne-pain, mais aussi pour ce que nous sommes.

— Ce que sommes-nous ?

— Tu le sais bien ! Des marginaux, des décalés, des frontaliers. Voilà, des frontaliers du monde de la folie. Et le long d'une frontière il y a des douaniers, des policiers, eux non plus n'ont pas choisi ces métiers par hasard. Il y a les frontaliers et puis les autres. Les autres sont les gens qui ont quitté le monde de la raison, les délirants. Ça les intéresse moins les délirants, à

moins qu'ils ne puissent les faire revenir de temps en temps.

— On dit qu'ils se protègent de leur propre folie ?

— Oui, je le pense aussi. Mais revenons à notre première question : devons-nous leur faire confiance ? Tout est là ! Soit nous leur ouvrons notre esprit, soit nous simulons la normalité afin qu'ils nous déclarent guéris et que nous puissions sortir d'ici le plus vite possible.

— Alors tu réponds quoi ?

— Je pense qu'on peut avoir confiance dans Lévy, il est de notre côté. Quelque part il nous protège, j'ai senti ça l'autre jour.

Je m'interrompis pour trouver une formulation à une pensée que je sentais encore confuse, quand Camille reprit la parole et me glaça :

— Qu'est-ce que tu sais des Vierges Noires ?

— Pardon ?

— Tu n'as jamais entendu parler des Vierges Noires ? On en rencontre dans cette région, parfois dans des lieux isolés, dans de petites chapelles. Ce sont des petites statues peintes en noir, on leur accorde des pouvoirs comme de favoriser la maternité. Mais personne ne sait d'où elles viennent vraiment.

— Pourquoi sont-elles noires ?

— Curieusement, on peut voir, lorsqu'elles présentent des éclats de peinture, qu'elles étaient multicolores avant.

— Donc, elles ont été recouvertes ?

— Oui, souvent.

— Et... on ne sait pas pourquoi elles ont été recouvertes ?

— Non, pas précisément.

Je ne savais pas pourquoi Camille me parlait brusquement des Vierges Noires, mais je ressentais comme une chose importante qui nous concernait. Je pris soudain conscience de l'odeur d'un parfum.

— J'aime beaucoup la senteur de ton parfum !

— Mais, je ne me parfume jamais !

— Oh ! Tu sais, je n'y connais pas grand-chose, c'est peut-être une eau de toilette ?

— Non, ce n'est pas moi, du reste je ne sens rien moi.

— Allons bon, cet incendie nous a plongés dans plein d'étrangetés.

J'allais reprendre notre conversation quand je vis Camille fixer un bâtiment abandonné le long de la clôture.

— C'est quoi là-bas ?

— C'est le Lazaret, il est fermé depuis longtemps. Moi-même je ne l'ai pas connu en activité.

— C'est quoi un Lazaret ?

— C'était un passage obligé, autrefois, lorsqu'on arrivait. On restait au Lazaret un certain temps, pour voir si on n'était pas porteur d'une maladie contagieuse. C'était surtout du temps de la tuberculose...

— Et pourquoi on n'a pas transformé ce bâtiment pour en faire autre chose ?

— Je ne sais pas.

Il est vrai que ce bâtiment dénotait du reste. Il était sale, les volets de fer étaient rouillés et les façades étaient maculées de fientes de pigeons.

Même les abords étaient laissés à l'abandon, de l'herbe folle poussait et les ronces envahissaient la clôture qui était déchirée en plusieurs endroits. Je n'avais pas oublié « cette histoire de Vierge noire », quelque chose me tracassait :

— En principe l'image de la Vierge est positive, lumineuse, alors pourquoi lui associer la noirceur des ténèbres ?

— C'est un grand mystère... Un peu comme faire des rêves qui n'en sont pas !

Là-dessus, elle me regarda avec un sourire espiègle. Je ressentis dans mon ventre une vibration, comme lorsqu'on ressent une grande joie. Cette connivence qu'elle installait me remplissait d'une énergie que je ne soupçonnais pas.

— Je ne veux pas me moquer de toi, mais c'est vrai que je fais des voyages étranges dans mes rêves. Mais je ne peux pas les expliquer.

— Je sais.

Elle reprit son sourire amusé et j'éprouvai encore plus fortement cette sensation au fond de mon ventre. Je ne savais comment le dire, mais je perçus une force incroyable m'envahir.

— Cette Vierge Noire, ça a rapport avec ce que tu as vécu, l'apparition... Enfin je veux dire, ce que tu as...

— Oui.

— Ha !

— Tu dis souvent « ha ! »

En bas les choses semblaient se calmer, il fallait redescendre.

— Il faut y aller.

— Oui, si on ne veut pas finir dans ta chambre forte.

De retour dans le hall au rez-de-chaussée nous fûmes accueillis par l'infirmière en chef.

— Où étiez-vous tous les deux ? On vous a cherché partout !

« Laissez-les ! Laissez-les, c'est bon ! » Ces quelques mots résonnent encore à mes oreilles. Que se passe-t-il donc ? Nous avons été surpris, Camille et moi, à revenir des étages supérieurs alors que l'alerte nous consignait tous dans le salon. Nous étions bons pour des représailles, le ton de l'infirmière en chef ne laissait pas de doute à ce sujet, lorsque le médecin, surgit d'on ne sait où, prit notre défense. Allongé sur mon lit, j'attendais le passage de l'infirmière de nuit, car je redoutais d'être réveillé dans mon premier sommeil, et une fois énervé je ne pouvais plus me rendormir. Le sommeil et les rêves étaient importants dans un pareil endroit, il fallait préserver les rêves par-dessus tout. Ils étaient pour moi les seules occasions d'évasion. Ce soir, j'étais vraiment troublé de la journée, pas tellement par l'attente durant l'alerte, mais plutôt par la conversation que j'avais eue avec Camille.

Ce n'était pas les quelques paroles que nous avons échangées, je ne me souvenais plus d'ailleurs de grand-chose ; ni de son ton, mais de l'évocation de la Vierge Noire. J'avais déjà entendu parler des Vierges Noires et quelque part en moi cela faisait comme un écho, mais je ne savais pas si cela était dû à la couleur ou au symbolisme de la Vierge. La Vierge, personnage

lumineux de la chrétienté et la couleur noire, cette mise dans les ténèbres... qu'avait donc dit au juste Camille ? Je n'arrivais plus à recomposer le fil de notre conversation.

La rumeur disait que Camille avait eu une vision de la Vierge Marie. Oui, il fallait lui reparler de ça la prochaine fois, et aussi lui demander pourquoi elle était arrivée dans cet hôpital : elle était ici depuis suffisamment longtemps, maintenant. L'infirmière de nuit passa enfin, elle me regarda un court instant comme si elle avait perçu mon état d'excitation. Elle hésita à me questionner pour savoir si j'avais besoin d'un complément de somnifère, mais elle repartit sans rien dire.

Passé minuit, je devins de plus en plus agité, je somnais par moment dans des rêves désordonnés. Je vis une salle où je n'avais pas à être, je le sentais, mais je n'osais pas bouger. La salle était claire et toutes les personnes réunies étaient motivées dans leurs démarches. Moi je n'avais aucune raison d'être là, je m'étais trompé de salle, de jour ou d'heure ? Pourtant, je ne bougeais pas, j'écoutais...

\*

\*     \*

...La bourrasque faillit me faire tomber sur le quai. Jamais le temps n'avait été aussi mauvais, je doutais même de retrouver le cargo. Il était pourtant toujours à quai, l'échelle de coupé à sa place. Je m'étais mal habillé, j'étais trempé et énervé d'être venu par un temps pareil. Manifestement, je voulais une nouvelle

fois répéter une expérience qui avait été agréable. J'étais venu compulsivement revivre une même expérience, mais cette fois-ci, ça tournait au désastre. Parvenu au pied de l'échelle, j'hésitai une dernière fois à monter à bord. La pluie semblait encore plus forte et le vent cinglait au travers de mon blouson. Finalement, je n'avais pas le choix, il fallait me mettre à l'abri et il n'y avait pas d'autres endroits. Parvenu sur le pont, je me sentis vraiment en danger tant les rafales étaient violentes. Je me précipitai vers l'autre bord et j'eus peur du spectacle. La mer était déchaînée, on ne voyait qu'un bouillonnement. J'envisageai de me réfugier vers le château arrière, quand soudain je repérai une bâche goudronnée qui avait glissé et qui pouvait constituer un abri. Accroupi, je me reculai le plus possible pour me protéger. L'endroit était presque sec, mais une flaque se formait sous moi tant j'étais imbibé d'eau. Je pensai un moment à refermer complètement la bâche pour essayer de me déshabiller quand je fus saisi par un parfum, celle de... ce n'était pas possible ! J'étais victime d'une hallucination olfactive ! Camille ne pouvait pas être ici ! Habitué au manque de lumière je regardai autour de moi mais mon corps perçut sa présence avant moi.

— Bonsoir Pierrot !

Je me mis à trembler, je ne savais pas si c'était de froid ou de peur.

— Camille ? C'est toi ?

— Qui veux-tu que ce soit d'autre ?

— Mais Camille...

— Oui je sais, tu es dans ton rêve qui n'en est pas un... Eh bien moi, je suis venue te rejoindre !



Il n'y avait pas de doute c'était bien Camille, ses cheveux et ce sourire espiègle comme l'autre jour sur le toit.

— Tu as ce pouvoir aussi ? Camille tu me fais peur ! Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu as vu ? La Vierge Marie ? Qu'est-ce que tu disais aux gens qui venaient te voir ? Qu'est-ce qui s'est passé avec le Pape ? Pourquoi tu m'as parlé de la Vierge Noire ?

— C'est tout ? Tu n'as pas d'autres questions ? Tu dis que je te fais peur ? Mais tu sais ce qu'on raconte sur toi ?

Bien sûr, on a dû lui raconter plein de choses sur mon compte, c'était inévitable. Je me sentis humilié, là, accroupi au milieu de ma flaque. Je n'étais plus rien, je n'avais plus envie de parler, de bouger, j'avais envie de disparaître. Camille passa un bras autour de mes épaules et dit :

— Pierrot, j'ai besoin de toi. Il faut que tu m'aides.

— Qu'est-ce que je peux faire ? Je ne peux pas faire grand-chose là-bas, tu le sais bien, je ne suis rien.

— Si ! Tu peux m'aider, je t'expliquerai mais avant il faut qu'on se prépare.

— C'est-à-dire ?

Je t'ai fait peur avec la Vierge Noire, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est idiot, je ne sais pas pourquoi. Peut-être à cause de la couleur.

— Je le pense aussi, et c'est justement par-là qu'il faut qu'on commence.

— Par le noir ?

— Oui, et pas seulement. L'inconnu aussi.

— L'inconnu ?

— Il ne pleut plus, viens on sort.

Me relever fut difficile tant j'étais engourdi. Il faisait maintenant nuit et l'on voyait de la lumière derrière une vitre du château arrière. J'aidais Camille à franchir tous les obstacles sur le chemin de l'échelle de coupé. Le marin n'était pas là ce soir. Je jetai un dernier coup d'œil vers la lumière, et je vis qu'il nous regardait, mais il n'était pas seul, à ses côtés je crus reconnaître... mais ce n'est pas possible ! Pourtant c'était bien le docteur Lévy qui nous observait. Camille le reconnut aussi et elle s'arrêta.

— Pierrot, embrasse-moi !

Elle se mit sur la pointe des pieds et m'embrassa pour la première fois. Mon corps fut complètement électrisé et je ressentis comme une vague d'amour. Je voulus lui dire que je l'aimais aussi beaucoup, mais je n'y parvins pas tant l'étreinte de Camille était forte. Je me sentais si bien ! Mon Dieu, que je me sentais bien !

\*

\* \*

Le réveil fut difficile, d'habitude les retours étaient plus paisibles. Cette fois-ci, je ressentais une immense fatigue et me sentais fiévreux. Si cela avait été possible, je me serais précipité dans la chambre de Camille pour savoir si elle avait eu le même rêve, mais une partie de moi savait déjà que cela n'avait pas été un rêve comme les autres : j'avais été avec Camille,

cette nuit ! Elle avait bien un pied dans l'autre monde, mais ce qui me surprenait, c'était que le docteur Lévy semblait aussi connaître ce monde et qu'il était de connivence avec nous. Quel était son jeu dans cette histoire, se servait-il de nous ou bien cherchait-il à nous aider ? À propos d'aide, Camille m'avait demandé de l'aider, mais de quelle sorte de secours avait-elle besoin ? Tant d'interrogations me mettaient dans un état d'excitation et d'inquiétude. Il ne fallait pas avoir une crise de nerfs maintenant, ça me couperait de Camille. Je levai les bras en l'air pendant plusieurs minutes. Le résultat ne se fit pas attendre, je ressentis des picotements sur la peau comme si de l'énergie en trop s'écoulait le long des bras et s'évacuait par les doigts. Je me remis sur le côté en position du fœtus et ressentis un bien-être m'envahir qui me permit de m'endormir.

Je ne vis pas Camille le lendemain matin. Je n'osai pas aller la voir et le hasard ne nous fit pas nous rencontrer, ni au petit déjeuner, ni au repas de midi. Comme il faisait beau, je demandai à sortir dans le jardin. De plus en plus de monde profitait des rayons du soleil. Il y avait André qui dévidait une nouvelle cassette. Sa passion était de sortir la bande magnétique d'une cassette audio ou vidéo et de répandre des centaines de mètres de ruban sur le sol. Il était difficile de laisser traîner une cassette sans la voir quelques minutes plus tard vidée de ses boyaux au coin d'un couloir ou au pied d'une chaise. Parfois, il était possible de suivre son fil d'Ariane à travers tout le pavillon.

Dans l'après-midi, je passai devant la porte entrouverte de Camille. Je m'approchai pour entrer mais à la dernière seconde je m'aperçus qu'elle n'était pas seule.

— Entre Pierrot ! Que je te présente mon Tonton. Tu sais, je t'en ai souvent parlé ?

Oui, c'est vrai, le Tonton brocanteur, mais je ne l'imaginai pas aussi âgé. Il était habillé à la négligée avec les cheveux trop longs pour une personne de cet âge.

— Bonjour Camille ! Bonjour Monsieur !

— Ah ! Bonjour ! Et comment ça va ? Ma nièce ne cesse de me parler de vous... Vous avez l'air d'être son grand copain ici... c'est important de s'entraider, surtout dans un lieu comme ici... enfin je veux dire, ici, comme je dirais aussi d'autres endroits... enfin des endroits pas faciles à vivre...

Un moulin à parole, c'était un véritable moulin à paroles, une fois lancé il paraissait intarissable, mais ses yeux trahissaient quelque chose. Il réfléchissait en même temps. Ses paroles étaient un brouillard et on pouvait entendre comme un deuxième discours : « Voici donc la cloche que ma nièce a trouvé comme compagnon. Il a l'air complètement barge, mais au fond, il ne faut s'étonner de rien, ils sont tous barges ici, j'ai toujours eu en horreur les fous. Ils me dégoûtent, ils me font peur. Oui c'est ça, les deux à la fois, ils me dégoûtent et me font peur.

Putain de Camille, comment elle a fait pour atterrir ici ! Pourvu qu'elle ne soit pas contaminée, moi en l'espace de quelques minutes je sens déjà que je me sens partir. Il a l'air vraiment d'un pauvre type ce Pierrot, en plus il a dans le regard quelque chose de pas

net, il se pourrait bien qu'il soit dangereux. Ils mélangent tout le monde maintenant, les femmes, les hommes, les jeunes, les dépressifs et les dangereux. »

— Vous prendrez bien un Pepito, j'en ai amené plusieurs paquets.

— Merci.

— Ça fait longtemps que vous êtes ici.

— Oui, ça fait un bout de temps.

— Mais vous allez sortir, vous paraissez bien maintenant ?

— Oui, je pense.

— Tu vois Camille, on ne reste pas longtemps ici, peut-être que dans quelques jours je viendrai te chercher. On pourra aller au bal, tu sais ? Tu n'as pas oublié ?

— Oh non ! Je n'ai pas oublié !

— Voilà, voilà. Il fait bien chaud ici, c'est toujours pareil, ils chauffent trop dans les hôpitaux !

Ce pauvre Tonton, il s'en donnait bien du mal chez les fous pour paraître décontracté, pour paraître naturel, pour soi-disant mettre à l'aise tout le monde. Les efforts que déploient les visiteurs m'ont toujours touché et désolé à la fois, car ils sont toujours un peu désaccordés, un peu comme lorsqu'ils vont voir un vieux parent qui va mourir et que ce vieux parent sait très bien qu'il va mourir. Tout sonne faux, on leur parle comme s'ils allaient s'en sortir, on parle de la pluie et du beau temps, alors que tout le monde sait que le temps est compté. Ici, c'est pareil, nous sommes chez les fous, tout le monde le sait, mais on fait comme si on ne le savait pas, « on va bientôt sortir », « tout va

s'arranger », ce qui est faux... peu de choses s'arrangent en réalité, enfin surtout pour les gens qui sont dans un service comme celui-là. Nous ne sommes pas tant là pour « guérir », que pour être isolés de la population « saine ». Je sens Camille à la fois en connivence avec son Tonton mais aussi comme ailleurs. En si peu de temps elle a déjà tissé un lien avec les gens du « dedans », fondamentalement différents des gens du « dehors », si bien que la véritable famille se réplique parfois chez les gens du dedans. Là, face à son Tonton, je sens très fort le lien qui me relie à Camille, je sais qu'elle ressent aussi cette chose et que le Tonton ressent cela comme une sorte d'exclusion qui ne fait qu'accroître sa gêne. Peut-être que comme certains, il s'arrangera un jour en pensant que, finalement, sa nièce est bien à sa place dans l'institution.

— Je vais vous laisser, j'ai encore des courses à faire.

Voilà, il a craqué, il a trouvé une excuse, une raison pour partir.

— Mais je reviendrai samedi ! Hé !

Ça veut dire : « Camille dis-moi que je peux partir, ne me laisse pas avec un sentiment de culpabilité. »

— Merci d'être venu, donne le bonjour à tout le monde.

— Bien sûr, je n'y manquerai pas, je donnerai de bonnes nouvelles à tes parents. Allez les enfants, courage à vous, portez-vous bien !

Courage à toi le Tonton, dans cinq minutes tu pourras griller une cigarette au volant de ta voiture et

chaque seconde qui passera, verra l'image de l'hôpital diminuer dans le rétroviseur de ta voiture.

— Au revoir Tonton.

Camille accuse le coup, elle est déjà une habituée des lâchetés des visiteurs et de la bonne mine qu'il faut leur afficher, si on ne veut pas passer pour une ingrate. Je ne sais pas ce que je dois faire, la laisser se récupérer ou rester pour l'occuper un moment. Ce fut elle qui rompit le silence.

— Bon, reprenons... envisageons ce que nous pouvons faire.

Sa voix était basse, sombre, comme si la visite n'avait été qu'un intermède, comme si... ce n'était pas vrai, je ressentais comme une ivresse... Comme si elle voulait continuer la conversation de cette nuit. Comment cela pouvait-il être possible ? Elle poursuivit comme si elle voulait construire un plan d'action. Je ne posai pas de questions.

— Il faut que nous puissions entrer dans le Lazaret !

— Mais Camille, ce n'est pas possible, nous sommes consignés dans notre pavillon, nous ne pouvons pas sortir d'ici, et puis le Lazaret est fermé...

— Tu m'as promis de m'aider !

Plus de doute possible, elle faisait allusion là, à notre rêve commun.

— Camille, ça fait longtemps que je suis là, mais avant j'étais dans un pavillon aux conditions de vie bien plus dures. Si je me fais prendre on me renverra là-bas !

— Je le sais, Pierrot, je ne te demande pas l'impossible, mais souviens-toi que tu as le pouvoir de faire des rêves qui n'en sont pas.

Il n'y avait plus de doute, je n'avais pas rêvé seul cette nuit.

— Camille je ne maîtrise pas mes rêves, je les subis ou plutôt ils m'aident à vivre mais je n'ai pas de pouvoir sur eux.

— Je sais ça aussi, mais je suis là. Bon, il y a une chapelle dans l'hôpital ?

— Oui je crois, j'en ai entendu parler.

— Il y a la messe le dimanche ?

— Oui, je crois.

— Bon, nous allons demander à assister à la messe de dimanche prochain.

— Mais je n'ai jamais demandé à assister à une messe jusqu'à maintenant, ça va paraître suspect.

— Non, car tu m'accompagneras et moi j'ai vu la Vierge Marie !

— Non tu ne l'as jamais vue, je ne te crois pas !

— Pardon ? C'est dans mon dossier ! On ne me refusera pas cette sortie !

— Oui, mais moi, si !

— Toi, tu es mon ami ! C'est visible, tout le monde le sait maintenant et nous avons la bénédiction du docteur Lévy !

Je ressentis comme un vertige, Camille avait réponse à tout, ça me faisait peur.



— Ce n'est pas parce que nous irons à la messe, que nous serons libres d'aller du côté du Lazaret. Une aide-soignante nous accompagnera.

— Je sais.

Bon, alors je n'avais plus qu'à me taire.

Je commençais à croire que Camille était véritablement machiavélique.

Le dimanche suivant, nous étions en route pour la messe à la chapelle qui se trouvait dans la partie ancienne de l'établissement. Le peu de fois où j'avais été dans cet endroit, j'en avais gardé un souvenir enchanté. La chapelle était petite, mais son architecture romane me plaisait beaucoup. L'inconvénient, c'est qu'elle était flanquée d'une morgue qui avait été construite à côté, sans soucis d'une harmonie avec l'ensemble de la chapelle. La morgue était en fait une chapelle ardente qui avait été pendant longtemps libre d'accès, jusqu'au jour, où suite à un « incident », un digicode avait été installé. Pour cette première sortie avec Camille, nous étions escortés par l'aide-soignante que je n'aimais pas ; il était difficile de savoir si elle était contente ou agacée par cette nouvelle corvée. Camille semblait ravie, elle avait eu prise sur le pouvoir de l'institution mais je me demandais s'il n'y avait pas encore eu la complicité du docteur Lévy. Tranquillement, nous arrivâmes à la chapelle qui pouvait contenir une cinquantaine de personnes. Elle était sombre et une petite dizaine de patients étaient déjà présents. Notre garde prit place au fond de la chapelle, lorsque brusquement une femme de l'assistance se précipita au pied de Camille comme pour l'implorer. J'étais paralysé par la soudaineté de la scène, il me

semblait vivre quelque chose comme un hold-up au guichet d'une banque. D'autres malades se précipitèrent aux pieds de Camille en criant, en hurlant. Les quelques accompagnateurs se mirent à paniquer et ne trouvèrent comme solution que de sortir, refermer les portes et donner l'alerte.

Camille était toujours calme, elle n'avait pas dit un mot ni bougé. À ses pieds, il y avait maintenant cinq personnes qui commencèrent à se calmer, on eut dit des petits chats heureux de retrouver leur mère. Camille se mit à poser ses mains sur leurs têtes et je fus témoin d'une scène étrange, tous ces visages qui trahissaient l'angoisse, la furie, la folie, se détendirent. Nous entendîmes des gens courir dehors. Camille se tourna vers nous et dit :

— Prenez vite vos places la messe va commencer.

Chacun regagna calmement sa place et au moment même où les portes s'ouvrirent le prêtre fit son entrée. D'un même mouvement l'assistance se leva et le personnel hospitalier s'arrêta net. Debout à côté de Camille je sentis en moi monter un fou rire que j'eus du mal à réprimer. Je jetai un regard sur Camille, elle avait les lèvres pincées, prête aussi à exploser de rire. La cérémonie se déroula sans autre incident et au moment de sortir, nous vîmes une vingtaine de blouses blanches à l'extérieur. Au dernier rang, il y avait même le directeur de l'établissement en jeans et chemisette. Le dimanche il ne travaillait pas, mais il résidait dans une villa aux abords de l'hôpital. C'est encadrés de trois infirmiers musclés que nous fîmes le retour à notre pavillon. Le dimanche suivant nous eûmes la même escorte, mais au fil des semaines les choses se

calmèrent. Nous eûmes progressivement deux puis finalement plus qu'une personne pour nous accompagner. Je compris ce que Camille attendait : que nous puissions nous rendre, enfin seuls, à la messe du dimanche. Je n'y croyais pas trop, tous les deux nous représentions un trop grand risque, le docteur Lévy n'était pas si fou que ça, il n'allait pas compromettre sa carrière pour deux loustics comme nous. Malgré tout, au cours de l'été, le grand jour arriva.

— Bon, on manque de personnel, je vais vous laisser aller à votre messe ! Mais ne vous y fiez pas, j'ai prévenu le garde à l'entrée, n'allez pas croire que vous allez pouvoir vous échapper, on vous a à l'œil !

— N'ayez pas peur, nous serons sages !

— Moi, je n'ai aucune confiance en vous, si ce n'était l'avis de votre médecin je mettrais un terme à ces sorties, je sens bien que vous couvez quelque chose !

Au fond, elle était lucide notre garde-chiourme, elle avait raison mais je ne savais pas moi-même ce que « couvait » vraiment Camille. Bien sûr, le dimanche suivant nous nous rendîmes à la messe et fûmes de retour aussitôt après et il en fut ainsi pendant plusieurs semaines. La confiance était maintenant relativement bien installée, mais une nouvelle menace apparut : les autres pensionnaires devenaient jaloux de ce privilège et réclamaient la pareille pour d'autres occasions, comme d'aller seul à la cafétéria pour acheter des cigarettes. Il nous fallait agir vite, très vite.

— Pas de problème, Pierrot, ça sera pour dimanche prochain.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Approcher du Lazaret.

— Pourquoi le Lazaret ? Encore une fois il est fermé et probablement vide.

— Peut-être pas complètement fermé, mais vide c'est probable.

— Il faut prévoir quelque chose, comme un outil ?

— Non, on ne va pas faire un casse !

Le dimanche suivant nous étions prêts avant l'heure, enfin un peu plus à l'heure que d'habitude.

— Bon, bien, je suis seule de permanence mais pas d'histoires ! Vous avez compris ? Pas d'histoires !

Comme d'habitude l'aide-soignante avait saisi avec « ses antennes » quelque chose d'insolite mais elle ne pouvait pas dire quoi. Camille se mit à marcher vite.

— C'est maintenant qu'il faut y aller !

— Attends, cours pas ! On a presque dix minutes d'avance !

— Je sais !

Parvenu aux abords du Lazaret, Camille hésita, puis se dirigea à l'arrière du bâtiment où nous serions plus à l'abri des regards. Malheureusement le Lazaret était trop proche du mur d'enceinte de l'hôpital et la végétation avait tout envahi.

Camille se mit à longer le mur et se faufila derrière un piquet de clôture plié. J'eus plus de mal à passer et faillis déchirer ma veste.

— Attends Camille ! Si je passe devant, je peux écraser les ronces !

Quel bazar ! À force d'efforts nous parvînmes au pied du bâtiment. Camille me regarda :

— Voilà, il n'y a plus qu'à entrer !

J'étais énervé car il était évident que nous n'allions pas pouvoir entrer aussi facilement.

— Un peu comme une huître, Pierrot ! Il faut qu'on trouve un point d'appui, une faille, quelque chose où faire levier !

— Tu en as de bonnes ! Regarde si des fois un volet ne serait pas bien fermé !

Nous avions du mal à progresser, et qui plus est, les volets étaient situés trop haut, nous pouvions juste en atteindre la partie basse. Un à un, nous vérifiâmes les volets, mais ils étaient tous solidement fermés. Pas de soupirail assez large pour espérer pouvoir pénétrer par les sous-sols. La porte d'entrée était bardée de planches de bois clouées à même l'huissierie.

— Camille, il faut partir !

— On peut y aller !

À mon avis, nous avons dépassé les dix minutes que nous avions d'avance, nous allions même être en retard. Le passage du piquet tordu fut encore pour moi problématique, je faillis rester bloqué et finalement je pus me libérer en sacrifiant un bouton de ma veste.

— Camille j'ai perdu un bouton !

— Laisse, on n'a plus le temps !

— Attends une minute !

J'étais énormément contrarié, déjà jeune j'avais horreur de perdre quelque chose, et plus l'objet était insignifiant, plus j'étais contrarié. La perte d'un stylo, même sans valeur, m'affectait énormément. La disparition d'une montre mécanique, il y a plus d'une ving-

taine d'années, reste encore pour moi une perte incommensurable.

— Pierrot ! Je te laisse maintenant !

— Je viens !

Je suivis Camille mais rien n'était plus désastreux que la perte de ce bouton.

Nous arrivâmes à la chapelle et par chance le prêtre était aussi en retard. Nous essayâmes les regards suspicieux des autres malades et surtout de leurs accompagnateurs. Il n'y avait plus de doutes, nous étions la source de trop de jalousies, cette situation ne pouvait plus durer. La messe débuta enfin. Je comptais au fur et à mesure le temps qu'il restait pour arriver au terme de l'office, je m'ennuyais de plus en plus.

Arriva le moment du sermon et là je sentis que quelque chose clochait. D'habitude le prêtre donnait quelques commentaires en rapport avec l'évangile du jour, mais il paraissait un peu ailleurs, on ne le sentait guère investi dans son homélie. Aujourd'hui on le sentait bouleversé, complètement déstabilisé.

— Mes amis, voilà des années que je viens dire la messe parmi vous, voici des années...

Il ne put continuer à parler, tant la vague d'émotion l'avait submergé.

— Je ne comprends pas bien ce qui m'arrive... je voudrais que... pour une fois... que vous priiez pour moi...

Il s'arrêta une nouvelle fois, prit son visage entre les mains et resta un long moment ainsi.

Je vis Camille faire de même, puis trembler légèrement, elle semblait prise de convulsions. On avait

l'impression qu'elle communiquait avec le prêtre, que quelque chose de subtil les reliait. J'avais peur de cette situation, j'avais peur que cela ne soit encore mis au compte de notre présence et qu'on nous le reproche.

— Camille ! Qu'est-ce qui se passe ? Il faut arrêter, ça va mal tourner pour nous.

— Ne t'inquiète pas !

Elle avait dit ces paroles sur un ton un peu trop élevé pour le lieu. Le prêtre se redressa, se tourna vers l'auditoire et reprit la messe. Ayant écourté la messe nous fûmes de retour à l'heure normale au pavillon, évitant toutes questions embarrassantes. J'allai me reposer, complètement vidé de toute énergie.

Le dimanche suivant il n'y eut pas de messe, ni les dimanches suivants. Le prêtre ne pouvait plus assurer les offices et l'hôpital ne semblait pas pressé de lui trouver un remplaçant. Camille ne me parla plus du Lazaret, mais je ne pus m'empêcher de repenser à notre expédition. Je revis plusieurs fois en détails notre visite, quelque chose m'intriguait, quelque chose dont je n'avais pas eu pleinement conscience sur le moment. Je me vis en train de progresser le long de la façade du Lazaret, je me remémorai l'état des volets en fer, rouillés, l'entrée principale, les trois marches, le gratte-pieds à gauche et enfin les planches clouées qui condamnaient l'accès. Je me vis en train de tester toutes les entrées possibles, de poser mes mains ici ou là, pour sentir si quelque chose allait céder et pendant tout ce temps, alors que j'étais absorbé, que faisait Camille ? A priori, elle devait suivre mes efforts, mais à y repenser maintenant, j'ai le sentiment qu'elle n'était pas vraiment préoccupée par la réussite de notre expédition. Non, j'avais maintenant l'impression qu'elle m'observait et qu'au fond ce qui l'intéressait vraiment, c'était mon propre comportement, comme si... comme si, le résultat n'avait pas d'importance...



comme si, elle savait déjà ce qu'il y avait à l'intérieur du bâtiment !

Depuis, nous nous revîmes plusieurs fois et j'évoquai avec elle le fait que nous ne pouvions plus nous rendre à l'extérieur, mais cela ne semblait plus la préoccuper. Ce qui trottait dans la tête des pensionnaires de notre pavillon, c'était maintenant les préparatifs de la fête. Comme dans beaucoup de services, l'approche des vacances d'été annonçait des changements, des malades partaient, du personnel était muté et la tradition voulait qu'il y eut une fête à la fin juin. Il y avait trois groupes : ceux qui aimaient ça, d'autres qui détestaient ça et enfin ceux qui étaient indifférents.

C'était pour moi une journée maudite. Il fallait la faire sinon on était mal. Ne pas y aller était un effort de volonté, il était plus facile d'y aller que de ne pas y aller. On évitait ainsi les questions du genre : « Pourquoi tu ne viens pas ? Allez ! Il faut venir ! » Quoi répondre ? Qu'on n'a pas envie d'y aller sans raisons particulières ? Qu'on n'a pas envie de faire la fête, tout au moins cette fête-là, en ce lieu-là. On en parlait de nombreux jours à l'avance. Parmi les gens qui voulaient faire la fête il y avait aussi ceux qui voulaient danser et les autres. Pour moi, cette année n'était pourtant pas comme les autres : il y avait Camille, qui je croyais me souvenir, aimait danser.

— Quel genre de musique il y aura ?

— Un peu de tout, mais surtout du rétro je crois.

— Pas de valse ?

— Comme à Vienne non ! Mais des valses moins guindées sûrement !

— La valse n'est jamais guindée !

Au moins elle savait ce qu'elle voulait, je n'allais pas la contrarier avec cette histoire de valse. Elle reprit :

— Et toi, tu dances ?

— Un peu comme ça, oui.

— Un peu la valse aussi ?

— Un peu la valse aussi !

— Attends, je vais chercher une cassette on va voir.

— Mais ce n'est pas une compétition tout de même !

Elle ne m'entendit pas, elle avait déjà disparu dans le couloir. J'étais gêné, on n'allait pas se mettre à danser dans le salon devant tout le monde !

Elle revint quelques minutes après, avec son lecteur de cassettes.

— Excuse-moi Camille mais je ne me sens pas de danser ici.

— Oui, ce n'est pas le meilleur endroit, allons dans un coin plus tranquille.

— Le problème, c'est que je ne connais pas d'autre endroit où aller.

— Et au sous-sol il n'y a rien ?

— Nous n'avons pas accès aux locaux.

— Allons voir.

— Camille on va avoir des ennuis.

— On va juste voir.

Je connaissais suffisamment Camille pour savoir que rien ne l'arrêterait. Nous descendîmes donc au

sous-sol pour explorer les locaux disponibles. Je n'aimais pas être là.

— Et ça c'est quoi ?

— C'est une chambre forte. C'est là où on enferme les malades agités en attendant qu'ils se calment. C'est aussi là où on nous enferme pour nous punir.

— Elle est libre, on peut y aller !

— M'enfin Camille, on ne va pas danser dans un endroit pareil !

— Tu l'as dit, il n'y a pas d'autre endroit, celui-là est assez grand, ce n'est pas le mobilier qui va nous gêner.

En effet, les chambres fortes étaient dépourvues de mobilier, le sommier était fixé à même le sol. On ne pouvait rien déplacer, rien utiliser comme projectile.

Camille avait déjà installé le lecteur sur le lit et cherchait son morceau favori. Je connaissais sa cassette, je l'entendais tous les jours à travers la cloison qui séparait nos chambres. Bientôt on entendit les premières mesures de son morceau préféré. Je restais les yeux rivés sur le hublot de la porte capitonnée.

— Allez Pierrot, on y va ?

Je ne pouvais pas quitter la vision de la porte et de ce hublot, vitre ronde... comme celle... d'un bateau, comme ce cargo que je visitais si souvent en rêve... Je revis les visages du docteur Lévy et du marin derrière le hublot.

— Camille, c'est curieux mais...

— Allez Pierrot, on y va maintenant !

Nous nous mêmes à danser la valse mais surtout à tourner, tourner. Je ne sais plus si vraiment nous dansions ou si nous ne faisons que tourner en rond. Je n'arrivais plus à réfléchir, et par moment j'avais l'impression que je ne bougeais plus, que c'était la pièce qui se mettait à tourner. Je sentais Camille dans mes bras, je sentais la vision de la pièce tourner, mais je ne sentais presque plus mon corps, j'avais comme perdu la perception de mon corps. Curieusement j'avais l'impression que la musique durait plus que d'habitude. Je perdais aussi la sensation du temps. Un bref instant, je crus voir quelqu'un dans l'encadrement de la porte, j'essayai de me concentrer d'avantage et je vis l'aide-soignante qui ne m'aimait guère. Je continuais à tourner mais plus doucement. Je recouvrai l'audition et j'entendis qu'on nous parlait. J'essayai d'articuler quelques mots, mais je n'arrivai pas à dire une phrase. Brusquement quelque chose éclata près de mon oreille et je perçus de nouveau les sons.

— Je vous dis d'arrêter ! Vous entendez ! Arrêtez-vous !

Je sentis que je perdais l'équilibre et je m'effondrais au pied du lit. Camille s'était écartée et me regardait médusée.

— Ça va bientôt être terminé vous deux, vous serez bientôt séparés ! Pour le moment, vous quittez cet endroit et vous remontez dans vos chambres.

— Mais nous n'avons rien fait de mal ! Pourquoi veut-on nous séparer ?

J'étais à moitié abasourdi par la danse mais j'avais bien saisi la menace de l'aide-soignante.

— J'ai entendu les médecins discuter de votre cas et je suis complètement d'accord !

— Et le docteur Lévy ? Il est aussi d'accord ?

— Je vous demande de remonter dans vos chambres !

— Viens Pierrot, ce n'est pas grave, rien n'est encore décidé.

Je suivis Camille dans les escaliers, j'étais complètement assommé.

— Mais Camille, tu étais au courant de cette séparation ?

— Oui, je suis au courant, mais je te dis que rien n'est décidé.

— Mais pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

Nous arrivâmes à notre étage et Camille me fit signe d'entrer dans sa chambre.

— Écoute Camille, si nous devons être séparés, ça signifie que l'un d'entre nous doit quitter le pavillon !

— Oui !

— Et tu sais qui ?

— Non !

Je me sentais bizarre depuis l'arrivée de Camille, l'enfermement me paraissait plus supportable. D'un autre côté si nous devons être séparés, il ne pouvait s'agir que du départ de Camille, moi je ne pouvais plus aller ailleurs, ni encore moins être libéré. Je ne pouvais tout de même pas être mécontent de la libération de Camille !

— Camille, cette menace n'est pas sans fondement, peut-être que demain nous ne pourrons plus nous voir, je voudrais te demander juste une chose ?

Camille avait remis sa cassette, c'était encore son morceau préféré, elle ne me répondit pas.

— Camille, raconte-moi l'apparition.

Elle me dévisagea, puis elle se mit à regarder le vide, la musique remplissait la chambre. Je sentais son parfum, j'étais malheureux de penser à notre séparation.

— Pierrot, pour beaucoup de personnes je n'ai rien vu, mais toi, tu as toujours pensé que j'avais vu quelque chose ?

— Oui !

— C'est comme je l'ai toujours raconté. Je revenais d'une course au village voisin. Le vent s'était levé, j'ai alors vu les branches des arbres s'agiter comme de grands bras qui cherchaient à m'attraper et j'ai pris peur, je me suis mise à courir et avec mon air paniqué j'ai dit que j'avais vu la Vierge Marie.

— Et ce n'est pas vrai ?

— Oui et non !

— Comment ça ?

— Il faut dire qu'en bordure de cette forêt, se trouvait un grand puits d'une trentaine de mètres de diamètre. C'était autrefois une carrière, on y cherchait une pierre spéciale pour construire les églises...

— Et alors ?

— Pour dire vrai, je ne l'ai pas vu sur le moment, c'est après... comme si je ne pouvais pas la voir,

comme si je ne voulais pas la voir... ce puits était très profond, rempli de végétation. Il se comble peu à peu car les paysans y déversent à chaque labour les pierres qui remontent dans les champs. J'ai toujours eu peur de cet endroit, comme s'il s'en dégageait quelque chose de terrible, et ce matin-là, j'ai vu quelque chose de terrible...

Camille s'interrompit soudainement et ne parla plus. Elle était comme dans une transe, mais pas une transe heureuse, non, comme si elle se remémorait quelque chose de démesuré à laquelle elle ne pouvait pas donner de nom. Je la laissais chercher ses mots et elle reprit :

— C'était comme une image fugace... j'ai vu le mal.

— Le mal ?

— Oui ! Tu peux imaginer le pire de ce qui existe.

— Pour moi, c'est la vision des camps de la mort par exemple.

— C'est exactement ça... le bout, l'extrême du mal... l'horreur du monde et elle était là !

— Qui ça ?

— La Vierge Marie ! Elle était au bord du puits, au bord de ce gouffre, elle rayonnait là, au bord de l'abîme, de l'innommable.

— Tu as vu tout ça !

— Non, je ne l'ai pas vu vraiment, mais j'y suis retournée les jours suivants.

Camille était maintenant blanche.

— On dirait que tu veux parler de ce qu'on nomme l'enfer ?

— C'est ça ! La Vierge Marie m'a montré l'enfer !

Je n'en sus pas plus ce soir-là, je sentis Camille plongée dans ses pensées. Je lui proposai de quitter la chambre pour aller au réfectoire, c'était bientôt l'heure. Il ne fallait plus se faire remarquer pendant un certain temps.

Au dîner il était question des préparatifs de la fête. Cette année le degré de motivation semblait bien supérieur aux autres années, pourtant le renouvellement n'avait pas été plus grand mais les quelques personnes nouvelles avaient réussi à changer l'ambiance. Assis près de Camille je restais silencieux, je ne pouvais pas m'empêcher de repenser à la scène de l'apparition, au « puits d'horreur » et à cette Dame au bord, qui semblait si familière de cette frontière... comme une gardienne. Tiens ! Il faudrait soumettre cette idée à Camille, mais je sentais qu'elle avait déjà été sur ce chemin et que son intérêt pour la Vierge Noire et le Lazaret était suffisant pour penser qu'elle avait dû aller beaucoup plus loin encore. La « Souris Verte », assise à ma gauche, s'adressa à Camille par-dessus mon épaule :

— Et pour la danse on pourra compter sur vous Camille ? Vous avez l'air d'aimer ça et de vous y connaître ?

La Souris Verte était la femme la plus âgée de notre pavillon, elle avait un don pour répartir les tâches. Chacun lui reconnaissait cette autorité et les rares fois où on avait essayé d'organiser quelque chose sans elle, tout avait sombré dans l'anarchie.



— Je veux bien essayer mais je n'ai pas beaucoup de cassettes.

— Pour les plus jeunes, Christophe amènera de quoi faire, je compte sur vous, notamment pour les valse, vous êtes une spécialiste, non ?

— Non, mais j'aime ça.

— Et on vous aime aussi pour ça !

Être choisi par la Souris Verte pour faire quelque chose était en soi un privilège. Je voyais Camille fondre à son charme.

— Et toi Pierrot, tu nous fais quoi cette année ?

Les autres années, j'avais essayé d'apprendre quelques tours de magie ou bien de raconter des histoires drôles, mais je n'avais pas réussi à intéresser l'auditoire.

— Cette année, je veux bien aider au service.

— Bien je t'inscris, on manque de volontaires.

Le samedi de la fête arriva enfin, après de nombreuses palabres, de disputes, tout était finalement au point. J'étais donc au service. Les gens trouvaient ça sympathique d'être servis, ça donnait du cachet à la fête. Bien sûr, nous étions un certain nombre à devoir se sacrifier chaque année. Pour moi, comme pour certains, c'était un moyen d'échapper à la fête en étant un peu dans les coulisses, à la marge. Depuis les débuts de ce système il y en avait même qui s'inscrivaient systématiquement pour ce travail et qui ne mangeaient pratiquement rien du repas.

La salle avait été décorée avec originalité ; l'arrivée d'une nouvelle ergothérapeute y était pour quelque chose. Le personnel participait aussi à la fête, il avait

une table réservée et elle se trouvait dans ma zone d'action. Cette année ils étaient une dizaine, des infirmières, des aides-soignants et quelques médecins. Le docteur Lévy était là et j'étais content de pouvoir le servir. p

Le repas avait commencé à treize heures après un apéritif très léger. L'alcool était un problème à cause des médicaments que nous consommions. La plupart des malades se limitaient d'eux-mêmes car cela les incommodait. D'autres se débrouillaient pour en avoir plus que les autres et régulièrement nous avions des dérapages, parfois importants. La sono déroulait de la musique douce. J'avais repéré la place de Camille et je m'assurais discrètement qu'elle ne manquait de rien, quand soudain, j'entendis un premier rire « décalé » annonciateur de problèmes. À ma grande surprise le rire avait surgi à la table du personnel où, bien sûr, il n'y avait pas eu de restriction d'alcool. J'avais bien remarqué que les bouteilles que je portais se vidaient rapidement et je m'étonnais de l'air particulièrement congestionné de quelques personnes alors que nous n'étions qu'au début du repas. C'était une infirmière qui avait éclaté d'un rire strident, elle était encore nouvelle et semblait particulièrement courtisée par les médecins. Même le docteur Lévy me paraissait bien parti. Je pris sur moi de ralentir le remplacement des bouteilles. Le niveau sonore dans la salle se mit à s'élever, et les éclats de voix se firent de plus en plus nombreux. Je sentis, au fur et à mesure que le repas se déroulait, que nous allions vers de gros ennuis.

La conversation à la table du personnel devenait très animée. Chaque fois que j'approchais de la table le ton diminuait un peu pour reprendre aussitôt après

mon départ. En cuisine on jasait déjà et on me demandait ce qui se passait dans mon secteur. J'étais perplexe et suggérai de diminuer encore l'arrivée des bouteilles sur les tables.

Une fois les plats de résistance distribués, je restai un peu plus longtemps en cuisine, je n'avais pas faim, la nourriture préparée m'écœurerait. J'en étais resté à des goûts rustiques, rien ne me faisait plus plaisir qu'un œuf avec de la mayonnaise ou une pomme de terre en robe des champs servie avec une noix de beurre et un peu de sel. Soudain, j'entendis venir de la salle la valse de Camille qui ouvrait le bal. Par l'oculus de la porte de la cuisine, je la vis avec ses camarades de table se diriger vers un coin aménagé en piste de danse. À partir de ce moment, le service allait devenir plus difficile, il fallait slalomer entre les gens debout, dont certains avaient maintenant l'équilibre un peu précaire. Il fallait déposer les plats à des places assises sans trop savoir si cela convenait ou pas.

Mes convives sombraient de plus en plus dans la beuverie. J'étais très inquiet. Le docteur Lévy était de plus en plus méconnaissable, il s'en prenait à une infirmière et son langage était devenu outrancier. Cette dernière se mit à crier et à le qualifier d'adjectifs orduriers. L'altercation n'échappa pas aux malades et cela déclencha des cris hystériques à une table un peu plus loin. Je me précipitai dans la cuisine où l'animation était à son comble.

— Il faut faire quelque chose ! On va à la catastrophe !

C'était le cuistot qui avait parlé, pensionnaire comme nous, il était affecté aux cuisines. Il avait un peu la double casquette « malade » et « employé ».

— Que faut-il faire ?

— C'est mauvais pour nous, si la situation dégénère ça va nous retomber dessus et il y en a plusieurs qui doivent sortir demain !

Je pensais aussi aux gens qui devaient partir, mais également à ma situation et à celle de Camille. Je pris la parole :

— Le personnel est complètement défoncé et commence à se disputer, il faudrait demander de l'aide à l'extérieur.

— Je peux appeler l'administration, mais c'est grave !

J'entendis dans la salle des cris de plus en plus aigus. La dispute s'envenimait à la table du personnel, des malades entraient en crise et une aide-soignante complètement débordée hurlait au calme. La musique augmenta de volume. Je me tournai vers le cuistot.

— Appelle ! On va droit au mur !

Il se dirigea vers un poste téléphonique et parla une bonne minute puis il revint vers nous.

— Ils arrivent ! Il faut distribuer les desserts, ça va peut-être les calmer, mais plus d'alcool !

Je revins dans la salle avec un plateau de gâteaux au chocolat. Une infirmière était prise d'un immense fou rire tandis que le docteur Lévy proférait des propos de plus en plus outranciers à sa voisine. Il y avait bien quelques tentatives des aides-soignantes pour tenter de reprendre le dessus mais toute l'équipe du service était

imbibé d'alcool. Je servais le dernier gâteau quand j'entendis la sonnerie de la porte principale. J'arrivai près du docteur Lévy, me penchai vers et lui dis sans le regarder :

— Docteur, je vous en prie, Camille et moi nous avons besoin de votre aide, restez avec nous...

En me redressant, je constatai qu'il m'avait entendu et je vis ses yeux injectés de sang qui brillaient. Je perçus son regard un peu désespéré.

— Pierrot ?

— Oui.

— C'est pas la sonnerie de la porte qu'on entend ?

— Si, c'est bien la sonnerie !

— Va me chercher une carafe d'eau ! Vite !

Je me précipitai vers la cuisine et remplis une carafe. Je pris alors conscience que le docteur Lévy m'avait tutoyé. J'en ressentis presque du bonheur, mais je savais que cela ne devait être dû qu'à ces circonstances particulières. Il me semblait que l'eau ne coulait presque pas, tant j'avais hâte de retourner dans la salle.

Je vis les « serveurs » revenir plongés dans le désarroi. Je me rendis vers la salle avec tellement de précipitation, qu'en poussant la porte de l'office, je ne pris pas garde que quelqu'un arrivait en sens opposé et je le renversai sans ménagement. Parvenu à la table, le docteur m'attendait :

— Vite Pierrot ! Balance-moi la carafe sur la tête !

Il hurla quand le liquide froid s'engouffra dans le col de sa chemise mais son cri se noya dans les cris de deux ou trois malades qui étaient en crise. La sonnerie

se faisait entendre sans discontinuer et un groupe de malades était parti à la rencontre de l'équipe d'urgence qu'avait dépêché l'administration.

— Bordel ! Qui a les clefs de la porte ? hurla le docteur Lévy.

Deux des infirmières et un interne partirent dans un immense fou rire.

— Putain de Dieu ! Qui a les clefs ?

— C'est peut-être moi, dit une infirmière en lançant un trousseau en l'air.

Une aide-soignante réussit à l'attraper avant qu'il n'atteigne le sol. Elle eut du mal à assurer son équilibre mais se mit à marcher vers la porte.

Dans son coin, les camarades de Camille continuaient à danser la valse. Au fur et à mesure que le dénouement de la crise approchait chacun entendait avec un éclat particulier les notes de la musique. La sonnerie cessa et l'on entendit des pas précipités. En tête marchait le directeur de l'établissement, il s'était déplacé lui-même.

Les jours qui suivirent nous vîmes de nouveaux soignants, le docteur Lévy s'enfermait dans son bureau du rez-de-chaussée. La rumeur faisait état de sanctions pour l'ensemble du personnel mais ne faisait aucune allusion quant au devenir du service. Je revis Camille le soir même de la fête, elle ne parut pas choquée par ce que nous venions de vivre. Elle avait attiré, à elle seule, une bonne dizaine de malades et je revis le regard consterné du chef d'établissement : du contraste qu'offrait le groupe de Camille face à l'incurie du personnel.

— Camille, je crois que l'avenir nous réserve de mauvaises surprises.

— Pourquoi ça ?

Camille me déconcertait de plus en plus.

— Mais tu te souviens des menaces de l'aide-soignante : ils veulent nous séparer !

— Pourquoi tu t'inquiètes de ça, Pierrot ?

— Mais c'est que... enfin je m'entends bien avec toi, ça me fait de la peine que l'on ne se voit plus !

— Mon pauvre Pierrot !

— Toi, ça ne te fait rien ?

— Si !

— Alors ?

— Alors, il faudra continuer mon Pierrot !

— Continuer, mais vers quoi ? Ça fait tant d'années que je suis là, ils ne me relâcheront pas. Ma vie va finir ici, c'est important les gens avec qui je vis !

— Oui, je sais ça. Mais j'ai essayé de t'aider, enfin pas moi...

— Camille soit claire, comment pas toi ?

— Pierrot, tu admetts bien de vivre sans tout comprendre, je veux parler de tes rêves qui n'en sont pas, par exemple, tu ne sais pas ce qui t'arrive vraiment dans ces moments-là ?

Camille mettait le doigt sur ce qui me gênait le plus. Cette part un peu obscure avec qui je composais, mais que je ne voulais pas vraiment comprendre.

— Camille, réponds-moi ! Tu étais vraiment avec moi l'autre soir sur le cargo ?

— Oui.

Je sentis un frisson me parcourir. Je sentais que quelque chose d'essentiel était atteint. Je n'étais pas seul à vivre ma folie, quelqu'un y était entré et ce n'était pas un médecin, « un psy-quelque chose », c'était Camille !

— Tu as ce pouvoir-là ?

— Oui.

— Mais tu as aussi d'autres pouvoirs ?

— Si tu veux.

— Non, dis-moi, s'il te plaît ?

— Pierrot, je n'ai qu'un vrai pouvoir, c'est celui d'entrer en communication directe avec la personne avec qui je suis. Pour toi, c'est ton rêve un peu spécial, pour quelqu'un d'autre c'est de revêtir les aspects d'une personne qui lui est proche.

— Par exemple ?

— Si tu penses à quelqu'un que tu aimes très fort, mais que cette personne n'existe plus, je vais prendre sa place et te parler.

Je commençais à avoir un peu peur.

— Camille, s'il te plaît ? Qui es-tu pour moi ?

Camille me regarda et je fus pris d'un vertige. Elle ne me répondit pas. Je sentis qu'elle ne me répondrait plus, je ne pouvais plus soutenir cette tension. Je rompis le silence et comme dans une supplique je lui demandai :

— Camille, tu es ma copine ?

— Oui Pierrot, je suis ta copine !



Non, Camille n'était pas ma copine ! Cela résonnait en moi comme une évidence. Elle avait clairement expliqué qu'elle avait le don de représenter, pour chacun, un être que l'on désirait inconsciemment. Pour moi, elle apparaissait comme une copine car quelque part je souhaitais qu'elle fût ma copine, mais elle ne l'était pas vraiment. Je n'en finissais pas d'écrire, je noircissais des dizaines de pages et je sentais que cela me faisait du bien. S'agissant de Camille, j'appréciais de devoir déchirer toutes ces feuilles, je ne souhaitais pas du tout que l'on tombât sur ce que j'écrivais sur elle. Je pressentais malgré tout qu'elle devait m'aimer un peu, car elle n'était pas obligée de prendre l'apparence d'une amie.

Les jours qui suivirent je l'évitais, j'étais un peu vexé, mais j'avais aussi envie de réfléchir, d'autant que l'ambiance du pavillon était devenue bizarre. Le personnel avait été partiellement renouvelé et les nouveaux aides-soignants étaient particulièrement méfiants. On vit arriver aussi un nouvel interne qui, manifestement, ne voulait pas sympathiser avec les patients. Ce qui m'inquiétait surtout, c'était de savoir si le docteur Lévy allait rester, car il était toujours mon médecin référent.

Dans la chambre d'à côté, j'entendais Camille vivre comme un petit écureuil dans son logis. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser tout le temps à elle et à la façon de renouer une communication amicale. Elle avait bien ressenti que je cherchais à l'éviter et elle manifestait de l'étonnement. Plus le temps passait et plus j'avais du mal à franchir le pas. Au réfectoire, dans les couloirs, je sentais son regard qui était lourd. Ce regard me perturbait car je ne le lui connaissais pas et il me troublait beaucoup.

Un matin, en me réveillant, je réalisai brusquement que mon attitude était complètement ridicule et je décidai de saisir la première occasion pour lui adresser à nouveau la parole. Bien entendu je ne la vis pas de la matinée et, encore plus fort, je ne la vis pas au déjeuner. Ni tenant plus, j'allai en plein après-midi frapper à sa porte mais personne ne me répondit. Complètement paniqué j'allai frapper à la porte des infirmières. Une nouvelle aide-soignante me fusilla du regard et vérifia que je n'avais pas franchi le pas de la porte.

— Que voulez-vous ?

— Savoir où est Camille, je ne la trouve pas !

— Mademoiselle Camille est malade elle a été transférée à l'infirmerie.

— Camille est malade ? Je peux la voir ?

— Non ! C'est interdit !

Là-dessus, elle me claqua la porte au nez. Encore une qui avait dû fouiner dans mon dossier ou écouter les ragots.

J'étais mal, très mal, je culpabilisais complètement. Camille était malade et pendant tout ce temps je faisais

la gueule. Quel imbécile ! Je revoyais son regard si lourd qui m'avait troublé. Un regard d'interrogation et d'incompréhension. Maintenant qu'elle avait besoin d'aide, elle était isolée et je ne pouvais plus l'atteindre. Je m'enfermai dans ma chambre et n'en bougeai plus. Je sautais la plupart des repas mais je n'allais pas jusqu'à la grève de la faim, je ne voulais pas compromettre des retrouvailles avec Camille, sa chambre avait été conservée et elle serait encore ma voisine à son retour. Je guettais les moindres bruits qui pourraient parvenir de sa chambre. Comme dans une hallucination j'entendais parfois sa musique ou je croyais sentir son parfum...

Le week-end suivant, je vécus dans l'isolement le plus total. J'attendais toujours le retour de Camille, mais je ne me faisais pas d'illusion, il n'y aurait plus de médecin pour prendre de décision avant lundi. L'après-midi était bien engagé quand j'entendis frapper à ma porte.

— Entrez !

Je m'attendais à la visite d'un éternel raseur à la quête d'une cigarette, d'allumettes, d'un gobelet ou d'un couteau. Ce dernier objet étant formellement interdit mais chacun savait que les anciens s'étaient débrouillés. Ce n'était pas un pensionnaire qui entra mais l'oncle de Camille.

— Je peux entrer, je ne vous dérange pas ?

Je me relevai précipitamment, j'allais peut-être avoir des nouvelles de Camille, peut-être même un message.

— Entrez ! Entrez ! Je vous en prie.

Comme un vieux réflexe venu d'un passé lointain, je réfléchis rapidement à ce que l'on doit faire lorsqu'on reçoit un invité. Le débarrasser d'un vêtement, lui proposer un siège, lui offrir quelque chose à boire... afin qu'il se sente bien.

— Asseyez-vous ! lui dis-je, en lui présentant l'unique chaise au coin de la fenêtre.

— Merci.

Je l'avais vu déjà plusieurs fois et chaque fois je le sentais mal à l'aise. Il faisait partie de ces gens qui n'aimaient pas du tout l'hôpital et encore moins l'hôpital psychiatrique. Peut-être faisait-il partie de ceux qui avaient la phobie qu'on les prenne pour des malades et qu'on ne les laisse plus repartir. Il s'assit et regarda immédiatement dehors.

— Je suis venu voir Camille mais on m'a dit qu'elle n'était pas visitable. Elle est malade à l'infirmierie et là-bas les visites sont interdites.

— Tiens ?

Cette situation me parut étrange. L'isolement vis-à-vis des membres de la famille ne se faisait qu'au début du séjour, jamais après. Je ne voulus pas l'alarmer.

— J'ai demandé ce qu'elle avait, on m'a répondu qu'elle avait développé une allergie au traitement...

— Un nouveau traitement ?

— Je ne sais pas. On m'a répondu « au traitement ».

— Mais une allergie n'apparaît pas soudainement comme ça. Il doit s'agir d'un changement dans son traitement ?

— Vous croyez ?

Mon Dieu ce n'est pas vrai ! Il y a bien longtemps, j'avais développé une allergie avec un syndrome de Parkinson. J'étais saisi de tremblements dans la nuque. Par la suite, j'avais su que j'avais subi un traitement expérimental qui avait été brutalement interrompu.

— Il faut que vous voyiez Camille !

— Mais ils m'ont interdit de la visiter ! C'est pour ça que je suis venu vous voir. Vous vous entendez bien avec Camille. Elle me parle souvent de vous !

— Oui, on s'entendait bien jusqu'il y a quelques jours.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne comprends pas toujours bien Camille. Je crois que je me suis trompé. Oui c'est ça, je me suis sûrement trompé. Dites-moi ! Camille, qu'a-t-elle vraiment vu ?

— Vous voulez dire l'apparition et tout ça ?

— Oui.

— Au départ, je crains que ce soit de ma faute. J'en parlais comme d'une blague, mais la petite elle entendait tout, et puis un jour elle est revenue complètement bouleversée. Elle avait vu la fameuse Vierge Marie !

— Mais l'a-t-elle vraiment vue ?

— Elle a vu quelque chose ! C'est sûr, mais moi je ne dirais pas qu'elle a vu la Vierge Marie « Catholique ».

— Ça veut dire quoi, une Vierge Marie pas « Catholique » ?

— Ça veut dire que sa vision ne correspond pas à ce qu'on attend d'une petite fille lorsqu'elle voit la Vierge Marie !

Je me remémorai les quelques conversations que j'avais eues avec Camille et cela confirmait les dires du Tonton. La Vierge Noire, la vision de l'enfer... Je repris :

— Alors l'entrevue avec le Pape s'est mal passée à cause de ça ?

— Je pense. Mais ce que je ne comprends pas c'est comment nous en sommes arrivés là. Car avant le Pape, elle a eu de multiples entretiens avec des psychologues, des prêtres et même des représentants du Pape !

— C'est donc qu'elle n'a pas raconté la même chose au Pape. Elle a donné une version inconnue jusqu'à ce jour-là ?

— C'est probable. Mais pourquoi donc le Pape a lâché Camille avec tant de démonstrations. Pourquoi n'a-t-il pas cherché à la comprendre un peu plus ?

— Parce qu'il a pris peur !

— Vous croyez ?

— Comment ça se passe dans son village maintenant ?

— C'est drôle, les choses sont devenues étranges. Il est resté des fidèles à Camille, on dit même que des guérisons s'y font alors qu'elle n'y vit plus.

— C'est fréquent !

— Pardon ?

— Je veux dire ce lâchage des autorités et les phénomènes qui suivent semblent fréquents.

— Vous connaissez ces choses ?

— Non, mais avec Camille j'ai développé comme une sorte d'intuition.

Il resta silencieux pendant quelques instants, mais ce grand bavard ne pouvait pas rester longtemps silencieux, il reprit :

— Vous pensez que c'est étrange cette subite allergie ?

Inconsciemment j'avais dû lui transmettre quelque chose.

— Bon, à votre place je demanderais à voir son médecin traitant.

— Vous croyez qu'il me recevra ?

— Dans un premier temps peut-être pas, mais si vous insistez sûrement !

— Il s'appelle comment ?

— Je pense qu'il s'agit du docteur Lévy.

Bien sûr que non. Si Camille avait toujours été suivie par le docteur Lévy, il ne lui aurait pas donné un traitement expérimental.

— Bon, si je ne peux pas la voir la semaine prochaine j'irai voir ce docteur.

— Non ! Maintenant !

— Pardon ?

— J'ai dit maintenant !

— Et pourquoi ?

Il fallait le mettre en colère, la situation n'allait pas se débloquer si je ne le mettais pas en colère.

— Parce que Camille est en danger !

— Comment ça ?

— Je peux me tromper, mais il se pourrait qu'ils essayent un nouveau médicament sur Camille.

— Nom de Dieu ! Qu'est-ce que cette histoire ?

— Quand on met au point un nouveau médicament il y a tout un processus pour le valider. D'abord sur les animaux pour la toxicité et ensuite sur des humains, en principe volontaires, consentants.

— Mais Camille est au courant ?

— Peut-être pas, car dans le domaine des produits utilisés en psychiatrie il n'est pas toujours possible d'avoir le consentement éclairé de la personne. Alors on s'en passe et on teste sans rien dire.

Le Tonton attrapa sa veste qu'il avait mise sur le dossier d'une chaise et sortit. Quelques instants après, j'entendis des éclats de voix monter du côté du bureau des aides-soignantes. Au bout de cinq minutes le Tonton se mit à hurler et l'agitation gagna tout le pavillon.

Finalement il dut partir, car j'entendis un carreau de la porte d'entrée se briser et le personnel se mettre à rabrouer les malades qui voulaient trop en savoir.

Il n'y avait plus qu'à attendre, devant une pareille attitude les médecins prendront peur et Camille reviendra dans quelques jours... enfin, si tout se passe bien.

Je devenais moi-même de plus en plus agité car la cause de la maladie de Camille et de son isolement ne me laissait plus de doutes. Je me remémorais ce que j'avais vécu lorsque j'étais devenu, moi-même, cobaye



involontaire. D'abord cela avait été l'apparition de ces comprimés et de ces gélules blanches. Cela me faisait penser à ces camions blancs, que l'on voit parfois sur les routes, sans aucuns signes apparents, pas de nom, pas de publicité et qui transportent des choses que nous devons ignorer. Ensuite apparurent les nausées, la difficulté de se souvenir puis des images colorées et hallucinatoires. C'est au bout d'un mois que je ressentis des frissons dans la nuque pour se prolonger, au fur et à mesure du temps, par des tremblements que je ne pouvais plus contenir. C'est devant la montée de tous ces symptômes que je mis en doute le traitement que je subissais. J'en parlai à l'interne qui parut songeur. Un beau matin, les médicaments sans couleurs disparurent, et quelques semaines plus tard le syndrome de Parkinson, dont j'étais victime, commença à s'atténuer. Savoir Camille aux prises avec ces expérimentations me rendait malade. La nuit suivante, je délirai dans mon sommeil.

\*

\*      \*

La pièce était sombre mais je pouvais la voir dans la pénombre. Elle me paraissait immensément désirable, complètement dévêtue, avec ses longs cheveux bruns qui l'habillaient presque complètement. Ce qui me troublait c'étaient son visage et son regard. Ces yeux brillaient mais ils étaient tellement silencieux, un peu comme ces portraits de la renaissance. Portrait, visage, ombres volées, elle occupait le lieu de son immense présence. Je pouvais sentir son épaisseur, son

poids, sa force et sa grande énergie. Là, assis à la contempler, je subissais une sorte d'hypnose infiniment agréable, sans envie d'autre chose. Son visage m'absorbait de plus en plus et troublait profondément mes sens. Je crus voir quelque chose briller sur son front et fus fasciné par ses arcades sourcilières qui me firent frémir. Je ressentais encore plus fortement sa force que je n'avais pas soupçonnée si grande. Une force qui commençait à me tenailler au ventre. Plus je contemplais ses arcades, plus je sentais cette énergie se déployer en moi, une énergie qui me submergeait et que je souhaitais encore plus violente. Je me sentais entièrement dominé par cette énergie qui me consumait d'autant plus que je l'acceptais et que j'en voulais encore et toujours. Mon Dieu comme c'était bon ! Comme c'était doux et fort à la fois ! Mon Dieu, comme je l'aimais ! Partir ici et maintenant avec elle !

\*

\* \*

Au lendemain de cette nuit, je me sentis régénéré et je ressentais comme une sorte de confiance m'envahir. Je n'avais pas connu cette sensation depuis longtemps. J'avais l'impression que plus rien n'avait vraiment d'importance et que tout allait s'arranger pour le mieux, qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, qu'il suffisait de laisser les événements se dérouler. Je savais que cet état n'allait pas continuer, mais pour le peu que cela pouvait durer, j'avais l'impression d'accéder à une sorte de sérénité. Dans la matinée, j'en étais encore à ces sortes de réflexions quand soudain la porte de ma

chambre s'ouvrit. C'était le docteur Lévy. Il avait toujours cet air égaré que je lui connaissais depuis l'affaire de la fête. Il s'interrompit dans son élan et sembla désespéré.

— Bonjour ! Vous n'êtes pas en train d'écrire ?

— Non, j'écris moins en ce moment.

— Comment ça va ?

— Pas trop mal.

J'allais dire : « et vous-même ? » mais je me retins, il reprit de plus en plus nerveux.

— Pour Camille c'est complètement incompréhensible !

— Oui !

— Cela n'aurait pas dû arriver, j'ai fait le nécessaire pour qu'elle revienne le plus tôt possible. C'est du reste la dernière chose que je ferai, je quitte ce service.

Il me parlait comme si j'étais au courant, comme si une connivence nous liait.

— Docteur Lévy, je voulais vous dire...

— Rien du tout, vous n'allez rien dire, du reste vous ne pourriez dire que des conneries. Bon, restez proche de Camille, c'est le dernier conseil que je vous donne. S'il y a de gros problèmes, cherchez à me joindre, je ne quitte pas l'hôpital pour autant.

— Juste une question Docteur, une seule !

— Quoi ?

— Pourquoi cherchez-vous à nous protéger, Camille et moi ? Je suis « ignoble » et Camille une « hallucinée » ! Alors ?

Il me regarda presque durement et son regard se tourna comme en lui-même, je sentis comme une immense douleur le submerger. Sans un mot, il quitta la chambre et je ne le revis plus jamais à l'hôpital.

Je passai une nouvelle nuit difficile, je n'étais pas allé sur le cargo et cette sortie commençait à me manquer. Le lendemain j'allais de plus en plus en mal. J'étais descendu prendre le petit déjeuner dans la salle commune et je ne vis toujours pas Camille. Je remontai pour me recoucher et sombrai dans un état entre rêve et réalité. C'était bizarre, car dans cet état j'avais presque la sensation de pouvoir diriger mes rêves que j'orientais tous vers Camille. Je la voyais, mais toujours dans un flou, je n'arrivais jamais à la voir vraiment. J'entendais par moment la musique de sa danse préférée et j'aurais bien aimé reprendre la scène lorsqu'elle m'initiait à la valse dans une chambre de sécurité du sous-sol, mais je n'arrivais pas vraiment à fixer la scène. Pourtant la musique était toujours là, en sourdine, entêtante. Je m'énervai et finis par me réveiller complètement... la musique était toujours là ! Je ne comprenais plus rien, j'étais sorti de mon rêve et pourtant la musique continuait encore ! Soudain mon cœur s'accéléra : je venais de réaliser que la musique ne parvenait plus de mon rêve mais de la chambre d'à côté ! Camille était revenue ! Je me mis à pleurer doucement, Camille était de retour, je n'avais pas connu autant de bonheur depuis que j'étais enfermé dans cet hôpital. Je n'osais plus bouger mais par moment je décollais mon oreille de l'oreiller pour être sûr que la musique était encore là. C'était comme si, de l'autre côté, était revenu le petit animal doux et affectueux dont seule la compagnie était capable de m'apaiser vraiment.

Je me rendis compte combien « les petits bruits » de Camille m'avaient manqué. Sa façon de fermer la porte, de faire grincer le lit quand elle s'allongeait, de l'entendre bouger en pleine nuit quand elle ne pouvait pas dormir. Tous ces bruits, qui d'habitude me contraignaient dans cette vie de captivité, je les guettais avec bonheur quand cela venait de Camille. Remis de mes émotions, je me levai et allai frapper à sa porte. Elle ne répondit pas, je poussai quand même doucement la porte, elle était assise sur son lit, plongée dans l'écoute de sa musique. Elle leva un regard surpris en me voyant. Elle avait changé, son regard était devenu encore plus sombre, plus lourd. On avait l'impression qu'elle devait faire un effort pour regarder, comme s'il lui fallait regarder par-dessous pour voir le vrai visage des gens et que cela lui coûtait. J'étais bouleversé par la nouvelle expression de son visage et je l'aimais davantage, je savais que son aspect était aussi dû à l'ensuquage consécutif au traitement qu'elle avait subi. Je cherchai les mots pour m'excuser de l'attitude que j'avais eue à son égard avant sa disparition, mais c'est elle qui fut la première à parler pour dire ces simples mots :

— Mon pauvre Pierrot !

Là, tout avait été dit, je me sentis penaud, presque exempt de donner une explication à ma conduite et je ne pus me retenir de passer la main dans ses cheveux. Ce n'était pas la première fois que je touchais Camille mais je me sentis profondément ému. Elle ne marqua pas d'étonnement et ma main finit dans la sienne qu'elle serra fermement. C'est encore elle qui reprit la parole :

— Je suis allée plusieurs fois sur le cargo, je pensais t'y retrouver ?

— Camille, je n'ai pas le pouvoir de me rendre là-bas selon ma volonté. Chaque fois, je m'y trouve par hasard. Jusqu'à ce que nous nous y retrouvions, je pensais même que c'était irréel, enfin irréel pour les autres.

— Oui, j'avais oublié. J'ai visité le cargo, es-tu allé voir dans les cales, voir ce que contenait le cargo ?

— Non, je n'y suis jamais allé, je suis toujours resté sur le pont.

— J'ai visité, c'est surprenant !

— Tu as vu quoi ?

— Je te montrerai une prochaine fois, si tu veux.

— Mais je t'ai dit que je n'ai pas le pouvoir d'aller là-bas volontairement.

— Je viendrai te chercher.

La porte s'ouvrit sans que l'on eut frappé. C'était maintenant devenu une habitude avec le nouveau personnel. J'avais encore ma main dans celle de Camille. L'infirmière qui entra eut un geste de recul, comme si elle venait de pénétrer dans l'intimité d'un couple, mais elle se ressaisit aussitôt, elle était dans sa fonction et nous n'étions que des malades.

— Je vois que je vous dérange, mais j'ai à faire avec la petite demoiselle, aussi...

Je sortis à la fois contrarié mais aussi plein de bonheur. Camille était revenue et on ne nous avait pas encore séparés.

Je n'eus pas à attendre longtemps, la nuit suivante je me trouvais en bas de l'échelle de coupé...

\*

\* \*

Être là, ne me posait plus de problèmes, le lieu m'était maintenant familier. Je ressentis un peu d'excitation et comme un chatouillement dans le ventre en montant les marches. Je m'attendais à découvrir Camille en haut de l'échelle mais je ne la vis pas tout de suite. Je me dirigeai vers l'autre bord pour voir la mer quand j'entendis la voix de Camille derrière moi.

— C'est quoi au juste ce que tu viens chercher ici ?

Je ne me retournai pas et réfléchis sérieusement à sa question.

— La mer, la hauteur, l'immensité, la plénitude, une sorte de paix.

— Tu montes à bord et tu te diriges directement vers ce qui te semble beau ?

— Oui, c'est beau ! Tu ne trouves pas ce spectacle merveilleux ?

Le ciel était un peu sombre et les nuages avaient un relief étrange, éclairés en contre-jour par les derniers rayons du soleil.

— Tu viens souvent ici, mais je voudrais te montrer quelque chose, suis-moi.

Son ton était presque celui d'un ordre, je la suivis, intrigué. Elle se dirigea vers l'arrière du cargo où je n'étais jamais allé et où je découvris la plage arrière

qui me parut démesurée, comme si mon regard avait changé d'objectif : mon champ de vision s'était considérablement élargi. Tout à mon étonnement je perdis de vue Camille qui s'était déjà engagée vers les ponts inférieurs. J'eus du mal à la rejoindre comme si elle accélérât son pas de plus en plus. Nous étions maintenant dessous le dernier pont, nous descendions vers les cales. Camille avançait de plus en plus vite, je n'imaginai pas ce cargo si grand.

— Camille ! Attends-moi !

Elle ne me répondit pas, je commençais à m'affoler, on eut dit que nous étions engagés dans une course urgente et qu'il fallait faire vite à tout prix. Finalement, à bout de souffle elle s'immobilisa devant une porte en bois, ce qui me parut étrange car toutes les autres portes étaient métalliques. Elle l'ouvrit et m'intima l'ordre d'entrer :

— Va !

Je levai le pied pour franchir le pas de la porte qui était relevé, et passai de l'autre côté. J'entendis la porte se refermer derrière moi. Je me retournai pour constater que Camille n'était plus avec moi.

L'endroit me parut immense, mais j'eus du mal à y voir tant la lumière était faible. Ce qui me frappa tout de suite, ce fut l'odeur, une odeur indéfinissable, une odeur de renfermé, de pourrissement, de fermentation mêlée à un parfum oriental. Il y avait comme une senteur repoussante et une autre plus subtile. Cette odeur ne m'était pas véritablement inconnue mais je ne pouvais pas me rappeler où je l'avais déjà sentie. De l'endroit où je me tenais je voyais, à perte de vue, des sortes de grandes étagères qui contenaient des sacs



jetés en vrac. Je m'engageai dans l'allée qui était en face de moi et vis, par endroits, quelques ampoules qui brillaient faiblement en créant une ambiance glauque. Le plafond était bas et contribuait à une oppression qui grandissait de plus en plus au fur et à mesure que je progressais parmi les rayonnages. Par moment je crus entendre comme un murmure ou une sorte de gémissément lointain. Curieux de savoir ce que contenaient les sacs, je m'approchai, à la faveur d'une ampoule, de l'un d'eux, et mon cœur se glaça soudainement : je vis une tête humaine au visage émacié et aux yeux ravagés qui me regardaient. Tous ces sacs que je voyais étaient des corps humains ! Remis de ma méprise je m'approchai de la première personne que j'avais vue et lui demandai qui elle était. Ces yeux fouillaient les miens mais de la bouche, dont on discernait presque les dents, ne sortit aucun son.

Je me remis à marcher complètement affolé et ne vis que ces mêmes corps à perte de vue. Ce que j'avais pris pour des étagères étaient des échalis, ceux-là même que l'on voyait sur les photos des camps de concentration. Les personnes que je voyais étaient dans le même état de misère physique, mais je ne reconnus pas les vêtements faits de draps rayés. Ici, ils étaient vêtus de vêtements dont la consistance ressemblait à des sacs de jute, semblables aux bandelettes dont sont enrobées les momies. Cette odeur, l'odeur qui m'avait intrigué devait être celle du camphre. J'essayai de progresser pour trouver une issue, je n'avais pas envie de faire demi-tour. Au cœur même de l'angoisse, je me pris à découvrir des zones de calme dans mon esprit, comme si tout ce qui m'entourait ne m'était pas complètement inconnu. Je vis une porte un

peu plus loin quand une main agrippa mon bras. Je m'arrêtai net et regardai la personne qui m'avait interpellé, celle-ci articula d'une voix cassée :

— Docteur ! Je n'en peux plus. Pourquoi, vous qui êtes médecin, vous êtes vous adonné à tout ça ? Comment est-ce possible, vous, dont le métier est de guérir ?

J'étais éberlué par cette phrase lorsque je pris conscience de mon propre habillement. Je portais une sorte d'uniforme foncé, avec des bandes dorées au bas des manches. Alors une immense fureur m'envahit et saisissant un échalis, je réussis à en détacher un barreau et je me mis à frapper la tête de la personne qui m'avait parlé. Je frappais sans m'arrêter, ivre de colère et avec une telle violence... j'avais envie de tuer... de tuer... de le tuer ! Je ressentais au fond de moi que j'avais le droit de le faire !

— Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu fait vivre ça ?

Camille était allongée sur son lit, elle n'allait pas bien, ça se voyait sur son visage, son regard était encore plus sombre que d'habitude. Elle ne me répondit pas, je ne savais plus où j'en étais. La dernière visite au cargo m'avait complètement perturbé. D'abord la vision de tous ces corps et surtout la réaction que j'avais eue face à l'un de ces « passagers ».

— Camille, j'ai vécu ça ? Tu m'as montré une de mes vies antérieures ou c'est un mauvais rêve ?

— Ce n'est pas ça qui est important Pierrot !

— C'est quoi, alors, qui est important ?

— Tu te souviens quand je t'ai raconté ma prétendue apparition ?

— Oui, je m'en souviens !

— Alors tu te souviens que je t'ai décrit la Vierge Marie au bord d'un puits...

— Et qu'elle t'a montré l'enfer ! Oui... mais cela je ne l'ai pas vraiment compris.

— Pierrot, sur le cargo tu as vu une partie de ton enfer, le tien, celui qui t'est personnel !

— Pourquoi dois-je voir cet enfer ?

— Pierrot, le bien n'existe pas sans le mal, voilà pourquoi. Beaucoup parlent de spiritualité, ils pensent aux belles choses, aux belles pensées, mais ils ignorent le mal qui est en eux et veulent ignorer celui qui est dans le monde. Le mal du monde est la projection du mal qui est en nous !

Plus Camille parlait, plus je découvrais quelque chose que j'avais vaguement pressenti. Ce qu'elle me disait ne m'était pas complètement inconnu. Petit à petit, je commençais à voir où Camille voulait me conduire et je comprenais mieux pourquoi elle avait dû provoquer des réactions violentes lors de la visite du Pape. Le Lazaret et son intérêt pour la Vierge Noire me semblaient liés maintenant à cette vision du monde.

— Camille, faut-il vraiment en passer par-là ?

Elle ne me répondit pas, comme si je savais déjà la réponse. Je la sentais fatiguée aussi je la quittais un peu inquiet pour elle.

Les jours qui suivirent me parurent ternes, comme si tout avait perdu du relief. Camille ne se remettait pas de son traitement et des ombres ternissaient notre relation. J'avais toujours plaisir à la sentir près de moi, à écouter sa musique au travers de la cloison, mais l'expérience qu'elle m'avait fait vivre sur le cargo me parut cruelle et inutile.

Un après-midi qu'il faisait beau, je l'invitai à descendre au jardin. Nous y vîmes une aide-soignante qui s'y reposait en fumant une cigarette. Courte pause dans sa journée de travail, elle profitait des rayons du soleil pour se détendre et cette image me frappa beaucoup. Bien sûr notre présence la déranga un peu, mais elle resta quand même.

— Camille, j'aimerais faire le point.

— Pierrot détends-toi, tu vis sur les nerfs.

— Je sais, mais j'aimerais comprendre...

— Que veux-tu comprendre ? Qu'y a-t-il à comprendre. Regarde autour de toi, beaucoup de choses sont incompréhensibles, tu ne peux pas tout comprendre ! Pourquoi sommes-nous là, enfin je veux dire que faisons-nous sur terre, tu le sais ?

Bien sûr je savais tout ça, l'absurdité de notre existence que l'on oublie vite par de nombreuses occupations ou des plaisirs à répétition.

L'aide-soignante se leva brusquement et quitta le jardin, manifestement de mauvaise humeur, nous avions gâché sa pause par notre présence. On sentait quelque chose de particulier dans l'air, comme un parfum de printemps. La douce chaleur nous envahit peu à peu et comme un air de vacances nous enveloppa. J'invitai Camille à faire quelques pas, lorsque je découvris, avec étonnement, que la porte de la clôture n'était pas repoussée. Un jardinier avait dû oublier de la refermer ou bien il s'était absenté un moment et n'avait pas cru bon de la refermer tout de suite, rassuré par la présence de l'aide-soignante. Camille semblait fascinée et regardait la porte d'un air médusé. Sans rien dire, elle se leva et franchit l'enceinte, sans se préoccuper de savoir si je la suivais ou pas. J'étais mal à l'aise, comme d'habitude Camille avait pris une décision seule, sans demander l'avis à qui que ce soit et elle m'avait laissé devant le choix de la suivre ou pas. Combien je l'admirais pour ça, et combien cela me coûtait en angoisse ! Elle avait parcouru déjà quelques mètres quand je me décidai finalement de la suivre. Je

franchis à mon tour la porte, Camille était toujours devant moi, elle regardait les arbres comme extasiée, comme si sortir d'ici n'était plus un problème.

— Camille, nous n'avons pas le droit !

— Oh ! Juste un petit moment pour regarder, il fait tellement beau et il n'y a personne.

Nous continuâmes à marcher, doucement, comme si nous étions en promenade, nous découvrions une nouvelle fois le parc de l'établissement. Nous n'y étions plus retournés depuis que nous n'avions plus droit à la messe dominicale. Je sentis Camille prise sous le charme de l'escapade, et au travers de ce qu'elle ressentait je commençais à me sentir heureux, la peur qu'on nous découvre, là, et les représailles qui pouvaient s'en suivre s'estompaient, comme si j'étais sous l'effet d'un alcool, où à partir d'une certaine dose, l'euphorie s'installant, tout devient possible. Sans nous presser nous continuâmes notre exploration, mais mon inquiétude commença à réapparaître car je ne pouvais pas ignorer que nos pas nous conduisaient inexorablement vers la sortie et je pris peur de ce que ferait alors Camille. Petit à petit nous nous approchâmes de la sortie et nous vîmes le pavillon d'entrée avec la silhouette du gardien en blouse blanche. Camille s'était arrêtée au pied de l'immense cèdre qui occupait toute la grande place, face à l'imposant bâtiment administratif ; une grande demeure, celle de la propriété où avait été bâti l'établissement psychiatrique. Je regardais toujours Camille qui était fascinée par les voitures que l'on voyait passer au loin et la vie qui continuait sans nous.

— Pierrot, il faut quitter cet endroit !

— Ce n'est pas possible, il y a un poste de garde !

— Oui, il y a un poste de garde, mais pas maintenant ! Il faut qu'on parte, c'est important !

— D'accord, on va y penser mais pour le moment il faut rentrer Camille ! On va avoir des ennuis !

— Oui, rentrons Pierrot ! Rentrons vite !

J'évaluai la distance qui nous séparait du jardin et je mourrais de peur que notre disparition ne soit déjà signalée. Sitôt franchie la porte, je commençais à espérer que nous étions sauvés, quand le jardinier de retour avant nous, se retourna et nous découvrit. Avant même qu'il n'ait pu dire quoi que ce soit, je me précipitai à la porte du pavillon et tambourinai sans relâche sur la vitre jusqu'à ce qu'une aide-soignante nous ouvrit la porte.

— Ça fait une heure que nous attendons pour rentrer !

— Non mais dites donc, qu'est-ce qui vous prend, ce n'est pas vous qui commandez ici !

J'avais suffisamment créé de diversion pour que le jardinier préférât retourner à son travail.

Les jours suivants, il ne s'agissait plus que de ça avec Camille : notre évasion. Elle allait de plus en plus mal, elle ne se remettait toujours pas du traitement expérimental. Au fil des jours, quelque chose bascula dans mon esprit et j'adoptai l'idée de l'évasion comme quelque chose d'envisageable, pourvu que se fût avec Camille. Nous nous mîmes à explorer toutes les possibilités qui nous permettraient de partir sans que l'alerte ne se déclencha immédiatement. Il était possible de sortir de l'établissement, mais une fois à l'extérieur,

nous n'étions pas vraiment en pleine ville. Il y avait une gare à proximité, puisque nous pouvions entendre passer les trains, mais il était inutile de penser à attendre un train sur le quai. Il restait la marche à pieds, mais nous serions rapidement repérés, les résidents proches de l'établissement auraient tôt fait de téléphoner, d'autant plus que la plupart d'entre eux travaillaient à l'hôpital et nous connaissaient de vue. Le stop était aussi exclu, les automobilistes ne pouvaient ignorer la proximité de l'hôpital et soupçonneraient notre évasion.

Nous étions assez découragés par nos réflexions quand, soudain, me revint en mémoire un lieu que nous pouvions demander à visiter : la serre. L'hôpital avait une serre en partie entretenue par les malades.

— Camille, si tu demandais à ce qu'on visite la serre, ça paraîtrait plus naturel venant d'une femme !

— Je vais m'en occuper Pierrot, mais pour le moment si tu pouvais me laisser un peu seule, je dois me reposer un peu, ça ne va pas bien fort.

— Tu veux que j'aille voir les infirmières ?

— Non, laisse... ça ira mieux demain !

L'état de santé de Camille me préoccupait de plus en plus et je me demandais si une cavale était vraiment une bonne chose à faire.

C'est la semaine suivante que nous eûmes la permission de visiter la serre, nous étions accompagnés par une aide-soignante qui paraissait ravie d'échapper pour une heure aux astreintes du pavillon.

La serre de l'établissement hospitalier était déserte. En plein été, les vitrages étaient peints en blanc d'Es-



pagne. On avait une étrange sensation de présence à soi-même dans ce lieu désert. Il y avait une succession de petits pavillons où étaient cultivées les plantes par famille : les grasses, les vivaces... il régnait un silence et une odeur curieuse de renfermé. Parmi toutes ces plantes on avait aussi un peu l'impression d'être au milieu d'un cimetière. Camille était à mes côtés, intensément vigilante mais aussi comme ailleurs. Infiniment présente mais étrangère à tout ce qui nous entourait. Je ressentais moi-même une sensation bizarre mais c'était pour nous le seul moyen de quitter notre pavillon, de sortir. Nous avons besoin de ressentir le relâchement de la pression des autres pensionnaires.

Nous finîmes la visite par la grande serre où se trouvaient des palmiers, et dans un coin, une petite jungle reconstituée. Il faisait chaud et humide, un véritable climat tropical. À la sortie des serres, nous retrouvâmes notre escorte et nous prîmes le chemin du retour. Plongé dans mes pensées, je sentis Camille me tirer par la manche. Je la regardai et d'un geste imperceptible de la tête elle m'indiqua de regarder à sa gauche. Nous étions presque arrivés et dans la direction que me montra Camille, je vis le Lazaret où se trouvait un petit groupe de personnes. Ils étaient vêtus de costumes et semblaient vouloir pénétrer dans le bâtiment. Un homme d'entretien, vêtu d'un bleu et muni d'un trousseau de clefs, s'apprêtait à ouvrir la porte principale, les planches clouées en avaient été déjà retirées. De retour à notre pavillon, Camille m'entraîna dans sa chambre où elle s'allongea immédiatement sur son lit.

— Ça ne va pas, Camille ?

— Je suis simplement fatiguée de la sortie, ça va passer !

— Tu ne t'es pas encore remise du traitement...

— Ça va aller. Tu as vu ? Ils visitent le Lazaret !

— Oui j'ai vu, mais j'ai toujours connu ce bâtiment fermé.

— Tu crois qu'ils vont le rouvrir ?

— Je n'en sais rien.

Encore une fois je trouvais étrange que Camille s'intéressât au Lazaret mais je n'osais rien dire. Camille mit son lecteur de cassettes en marche et ferma les yeux. Je pris un journal sur sa table et lus les quelques titres de la première page. Je songeais à laisser Camille se reposer quand, sans ouvrir les yeux, elle me demanda :

— Ils sont encore là-bas ?

— Où ça ?

— Dans le Lazaret ! Si tu te penches un peu, tu peux voir le Lazaret par la fenêtre !

J'allai à la fenêtre et je vis effectivement une partie du Lazaret, la porte d'entrée paraissait close.

— La porte est fermée, mais il me semble qu'un volet est entrouvert, ils doivent encore être à l'intérieur.

— La porte est fermée ?

— Oui, elle est fermée.

J'allais reposer le journal et faisais mine de partir quand Camille me rappela.

— Reste encore un peu, Pierrot.

— Oui, mais tu parais vraiment fatiguée, tu ne veux pas que je te laisse ?

— Je me repose, tu ne me déranges pas, reste.

Je repris le journal, sceptique, et cherchai les pages culturelles. Bien sûr on y parlait de films ou de spectacles que je ne pouvais pas voir mais il était aussi question de livres. J'aimais bien lire les commentaires sur les livres. Ces commentaires constituaient presque un genre littéraire à eux seuls. Mon esprit se mit à vagabonder, je perdis le fil de ma lecture. Pour me réveiller je me rendis de nouveau à la fenêtre. Le jour commençait à baisser, il s'était écoulé plus de temps que je ne le pensais. Machinalement je me retournai vers le Lazaret, la visite devait bien être terminée pourtant il me sembla que le volet n'était toujours pas refermé. Je le connaissais bien ce volet, lors de notre escapade je l'avais vérifié. Je me retournai vers Camille, elle était maintenant réveillée, elle me regardait.

— C'est curieux, il me semble que le volet n'a pas été refermé. Je ne vois pas de lumières ils doivent être pourtant partis maintenant.

— C'est notre chance !

— Pardon ?

— C'est notre chance pour nous enfuir !

— Parlons plus bas, on peut nous écouter. Comment veux-tu t'enfuir en entrant dans ce bâtiment, il n'y a pas de fenêtres qui donnent à l'extérieur de l'enceinte.

— Je sais, mais ça serait juste pour nous cacher quelques jours, le temps que l'alerte soit passée. Si on

quitte directement l'hôpital notre signalement sera immédiatement donné aux gendarmes, aux gares, aux journaux. Si on reste au Lazaret quelques jours, l'alerte sera passée et on nous aura un peu oubliés !

Camille me laissait de plus en plus perplexe, plus elle semblait aller mal, plus elle devenait d'une perspicacité redoutable.

— Tu penses donc sérieusement à partir, Camille ?

— Il le faut Pierrot ! Il en est temps, pour toi, comme pour moi.

— Tu sais qu'à l'extérieur ça ne sera pas facile. Nous serons traqués, peut-être même repris et ça sera encore plus dur pour nous deux. En tous cas nous serons sûrement séparés, nous ne pourrons plus jamais nous revoir.

— Ne t'en fais pas Pierrot, on ne reviendra plus jamais ici !

— Comment peux-tu le savoir ?

— Je le sais ! Maintenant, il nous faut stocker un peu de nourriture pour tenir quelques jours.

— On peut mettre de côté des morceaux de sucre, des biscuits, enfin tout ce qui se conserve...

— Voilà, prenons-en pour quelques jours. On se donne huit jours pour faire des réserves et puis on déménage au Lazaret.

— Il n'est pas sûr que le volet reste ouvert, peut-être quelqu'un va-t-il s'en apercevoir ?

— Oui.

Sur ce, Camille avait refermé les yeux. Dans quel état sera-t-elle dans huit jours ? Et puis nous ne pour-

rons pas stocker des médicaments. Voici des années que j'étais drogué quotidiennement, dans quel état allais-je être sans médicaments pendant plusieurs jours ? Camille subissait un traitement depuis moins longtemps mais un brusque sevrage pouvait aussi avoir des effets désastreux.

— Je te laisse, Camille, à demain !

— À demain Pierrot !

Je passai la nuit à réfléchir sans beaucoup dormir. Par moments, je me retrouvais inondé de sueur glacée tant notre projet d'évasion me semblait extravagant. Nous n'avions pas une chance sur cent de nous en sortir. Dehors, nous serions livrés à nous-mêmes. Je n'avais personne vers qui me retourner, il y avait belle lurette que plus aucun membre de ma famille ne me rendait visite et même si d'aventure je devais la solliciter, elle aurait tôt fait de me reconduire ici. Du côté de Camille, peut-être on pouvait avoir confiance en son oncle, mais me sachant en liberté avec elle, il pourrait prendre peur lui aussi. Non, tout ça me paraissait bien peu raisonnable, ce qui était un peu normal lorsqu'on résidait en un pareil lieu. Pourtant, je revoyais le visage de Camille et sa calme détermination. Oui, elle semblait dans une mauvaise passe, elle paraissait sur le point de déraiper mais sa décision était inébranlable, elle répondait à un destin et comme elle avait besoin de moi pour s'en sortir, elle m'entraînait dans ce destin. Au fond, qu'est-ce que j'avais à perdre, de toute façon personne n'était décidé à me libérer, personne ne prendrait cette responsabilité donc... j'étais condamné à réussir et je ne devais pas être repris, ma situation serait alors complètement invivable.

Aux premières lueurs du jour j'étais arrivé à une sorte d'apaisement, il ne restait plus qu'à organiser au mieux notre départ. Je passais en revue tout ce qu'il fallait encore faire. En premier lieu, il faudrait pouvoir refermer complètement le volet pour que personne ne se rende compte qu'il n'est pas verrouillé, ensuite... l'eau ! Y avait-il encore de l'eau dans le bâtiment ? Sans eau nous ne pourrions pas tenir longtemps, de l'eau pour boire et pour les toilettes. À la rigueur, nous pourrions apporter une bouteille ou deux, mais guère plus. Le sommeil me gagna finalement mais je fus réveillé peu de temps après par l'aide-soignante, une nouvelle journée commençait. Cette journée me parut irréaliste, comme me parut la nuit dernière. Non, tout ça n'était pas raisonnable.

— Je m'en occupe !

Camille venait de prendre sa décision. Elle s'occuperait elle-même d'aller refermer le volet. J'allais lui demander si elle était suffisamment en forme pour cette sortie... j'allais lui demander comment elle allait faire pour avoir l'autorisation de sortir du pavillon, j'allais... Mais finalement je ne lui demandai rien, tellement elle avait parlé avec détermination. Je me rendis compte que Camille était maintenant loin devant moi et que le doute était banni dans son esprit. Elle allait sortir d'ici et qui plus est, elle allait me faire sortir avec elle !

Le reste de la semaine se passa en préparatifs. Rassembler le maximum de nourriture dans le plus petit volume pour ne pas éveiller de soupçon. Le jour même de sa décision de tout prendre en main, Camille était parvenue à sortir avec le prétexte d'aller à la biblio-

thèque pour porter un livre qu'elle avait oublié de rendre.

L'autorisation lui avait été donnée à la condition qu'elle aille vite, un simple aller-retour, pas plus de cinq minutes ! Il n'en fallut pas plus à Camille pour porter son livre et elle put faire un crochet par le Lazaret pour repousser le volet et le maintenir avec un petit caillou. Cette escapade lui était plus facile qu'à moi, le personnel appliquant avec plus de rigueur le règlement.

Notre sortie était programmée pour le dimanche soir, il y aurait moins de personnel sur le site et généralement ce soir-là tout était calme. Après l'agitation des visites chacun retombait dans une phase dépressive ; ceux qui avaient reçu une visite et qui subissaient la séparation mais aussi les autres, qui n'avaient pas eu de visite du tout.

Le mercredi soir je rejoignis Camille dans sa chambre, elle était toujours aussi déterminée pourtant je ne lui trouvais pas bonne mine, ses yeux étaient cernés ce qui assombrissait encore d'avantage son regard.

— Camille...

— Pierrot, tu as pensé à une bouteille d'eau au cas où il n'y aurait pas d'eau au Lazaret ?

— Oui.

— Bon, et pour sortir d'ici, qu'est-ce que tu proposes ?

— Voler la clef de la porte me semble risqué ou bien il faut la voler auparavant, car si on la vole juste au moment de partir, et que ça rate, on restera avec tout notre barda et on aura vite compris nos intentions.

Camille reprit :

— Sauter du deuxième étage ?

— Oh non, on peut mal se recevoir !

— Et si on déclenche l'alarme incendie ?

— Ça c'est possible ! Je pourrais aller dans le petit salon du deuxième, qui sera probablement vide, et enflammer quelques journaux pour que le détecteur déclenche la sirène. Ensuite, je reviens dans ma chambre et on ne bouge plus. On attend les consignes d'évacuation mais on ne bouge toujours pas. Quand le personnel viendra dans les étages on sortira avec nos affaires, ça paraîtra alors naturel. Une fois dehors, on se met avec les autres et on rejoint le Lazaret séparément.

— Ça marche Pierrot ! Ça va marcher, ne t'inquiète pas !

Les jours parurent longs et pourtant il fallait attendre que nos provisions grossissent et surtout attendre le dimanche soir. Le dimanche après-midi, Camille eut la visite de son Tonton. Je l'aperçus alors que j'allais voir Camille.

— Salut Pierre ! Entre donc !

— Salut ! Ça va ?

— Pour moi ça va bien, mais je m'inquiète pour ma petite Camille, je ne lui trouve pas bonne mine. Ça ne s'arrange pas ! C'est depuis ce maudit traitement que ça ne va pas !

— Parfois il faut un peu de temps.

Le Tonton se tourna vers moi pour me dévisager.



— On peut être sûr qu'ils ont bien arrêté ce foutu traitement ?

— Oui, c'est sûr ! Je reconnais les médicaments qu'elle prenait au début. Je les connais tous les médicaments, à leurs formes, à leurs couleurs. Je suis sûr qu'il n'y a rien de nouveau dans son traitement maintenant.

C'est curieux, j'avais l'impression de jouer au docteur, de rassurer, d'avoir une autorité par ma connaissance de l'apparence des médicaments. Je sentais que le Tonton avait besoin d'être rassuré et je sentais aussi que mon opinion comptait pour lui.

— J'aimerais bien qu'il en soit ainsi. J'ai songé à faire une demande de transfert pour un autre établissement, mais je ne sais pas si ça serait forcément mieux qu'ici.

Sur ce, il prit congé et je me sentis glacé car l'heure arrivait. Nous avions cherché ce « no man's land » qui régnait entre la fin des visites et l'heure du repas.

— Camille je vais y aller ! Tu es prête ?

— Je suis prête Pierrot ! Vas-y calmement, tout va bien se passer !

Mon cœur battait la chamade, je ne savais pas si la confiance de Camille était feinte ou si elle reposait sur une vraie prémonition. Toujours est-il que pour la vingtième fois je pressai la poche de mon pantalon pour sentir si la boîte d'allumettes était toujours là. J'avais sous le bras un journal, au cas où il n'y en aurait plus sur la table du petit salon. Une fois parvenu sur les lieux, je constatai avec soulagement qu'il n'y

avait personne. On entendait à peine le son d'une radio parvenir d'une chambre lointaine.

À partir de ce moment, tout se déroula comme si je m'observais. Le dépliage du journal, sa mise à feu, les rideaux qui s'enflamment... et la fuite. Quelques secondes où la chance devait être de mon côté. Qu'il n'y ait personne pour me voir et que l'on ne découvre pas trop tôt l'incendie. Enfin parvenu à l'étage inférieur, je frappai deux coups légers à la porte de Camille et je rentrai sans bruits dans ma chambre. Apparemment personne ne m'avait entendu. L'attente commença et plus le temps passait, plus le feu devait prendre de l'ampleur. Au bout d'une longue minute je commençai à m'inquiéter car je n'entendais toujours pas l'alarme de la détection incendie. Je craignais que mon feu ne se soit éteint de lui-même ou qu'il ait été maîtrisé par quelqu'un, quand j'entendis un premier cri : « Au feu ! Au secours ! Vite ! » Curieusement, c'était un cri sans conviction, comme si la personne donnait une réplique médiocre dans une mauvaise pièce de théâtre. Enfin, on entendit un grand remue-ménage, des portes claquer et des piétinements affolés dans les couloirs de l'étage supérieur et les escaliers. L'alarme incendie avait donc été débranchée ! Tant mieux, comme ça l'incendie ne serait plus maîtrisable.

J'étais allongé sur le lit comme paralysé, j'entendais tous ces bruits, j'avais l'impression de savourer quelque chose d'agréable que j'aurais aimé prolonger indéfiniment. J'avais enfin eu le pouvoir sur quelque chose et cela avait marché ! C'est Camille qui ouvrit la porte.

— Pierrot vite ! Il faut évacuer ! Il y a le feu ! Il faut partir !

— J'arrive !

Le charme était rompu, je faillis oublier mon sac avec les provisions.

— Pierrot habille-toi ! Enfin tu sais...

Et non je ne sais plus grand-chose, c'est la panique. Je prends mes vêtements pour le grand voyage et me précipite à la suite de Camille dans l'escalier. Parvenus au rez-de-chaussée une aide-soignante nous dirige vers... le jardin ! Mon Dieu pourquoi le jardin ? C'est dehors qu'il faut nous amener ! Pas dans le jardin qui est clôturé et dont la grille est fermée ! Je regarde Camille un peu plus loin elle a le visage pétrifié, nous sommes pratiquement les seuls à être vraiment habillés, nous allons nous faire remarquer. Instinctivement nous comprenons qu'il ne faut pas que nous restions ensemble. Au-dessus de nous, nous voyons des flammes qui illuminent l'intérieur du troisième étage. Des malades commencent à paniquer, certains se mettent à hurler à courir dans tous les sens. La nervosité est de plus en plus grande et le personnel ne sait plus quoi faire. Certains malades hurlent « Laissez-nous sortir ! » Je me joins à eux et d'un regard j'en joins Camille à me suivre.

C'est l'émeute, et la clameur est si grande que personne n'entend les secours arriver, si bien que c'est à coup de bottes que les pompiers forcent la porte d'entrée dont les vitres volent en éclat. Une première équipe s'engage dans les escaliers avec une petite lance. Un dialogue confus s'engage dans le hall d'entrée avec le personnel, enfin un gradé donne l'ordre

d'évacuation. Nous nous précipitons à l'extérieur, il commence à faire nuit. Camille me rejoint aussitôt et dans la confusion générale nous tournons tout de suite le coin du bâtiment. Cachés derrière une haie, nous attendons pour voir si nous n'avons pas été suivis, puis rassurés, nous courons vers le Lazaret.

Je me relevai avec beaucoup de mal, j'avais trébuché en me réceptionnant sur le plancher du rez-de-chaussée du Lazaret. Je ressentis une douleur fulgurante en voulant me redresser, mais par bonheur je vis Camille passer la fenêtre et me rejoindre sans difficulté.

— Qu'est-ce qui est arrivé Pierrot ?

— C'est ma cheville qui a flanché, ce n'était pas le moment que ça arrive, mais ça va passer, je ne pense pas que ça soit grave. Ferme vite le volet !

Camille ferma les volets le plus doucement possible et elle s'apprêtait à refermer les fenêtres.

— Laisse ! Laisse, comme ça on peut entendre ce qui se passe... J'ai l'impression que personne ne nous a vus.

Camille me rejoignit sur le sol et nous entendîmes des cris, des véhicules arriver et des ordres. C'était une belle pagaille, le retard prit pour l'alerte avait dû compromettre la sauvegarde du bâtiment. Repris, nous serions dans de beaux draps ! Nous avions maintenant franchi une barrière, il n'y avait plus de place pour le doute ; nous allions être traqués et nos chances de réussite étaient minces, mais curieusement, je sentais

que j'aimais ça, après toutes ces années enfermé dans cet hôpital, cette perspective de liberté me remplissait de bonheur.

Ce moment était notre « lune de miel », il ne fallait pas le rater car il risquait d'être trop bref. Je sentis près de moi le souffle et la chaleur de Camille, je l'enlaçai, mon nez perdu dans la luxuriance de sa chevelure. Ses bras m'enserraient, et là, au milieu du danger, je me sentais extraordinairement bien.

Nous étions presque en dehors du temps, nous entendions toujours la rumeur au dehors. L'incendie devait être maintenant maîtrisé, car nous entendions les camions s'éloigner les uns après les autres. Il devait quand même rester quelques personnes que nous entendions discuter. Je trouvais étrange de ne pas avoir entendu d'appels pour nous retrouver. On faisait si peu cas de notre disparition que j'en étais presque déçu. Nous entendîmes la pluie tomber, ce qui nous permit de parler presque à haute voix.

— Qu'est-ce qu'on fait Pierrot ? C'est dur sur ce plancher, il faut qu'on dorme un peu.

— Écoute, je ne pense pas qu'on trouve de lits ici et il n'y a pas assez de lumière pour explorer la maison.

En fait, j'étais comme paralysé par des contractures, des ankyloses, mais aussi par une sorte de peur psychologique. « Si nous bougions trop, on risquerait de nous reprendre ». Au moins que nous puissions goûter notre liberté encore quelques heures. Le peu que l'on bougeait faisait résonner la pièce qui paraissait vide et la lumière qui passait au travers des fentes

des volets ne laissait entrevoir que des sortes de caisses hautes d'environ un mètre.

Je sentis Camille se lever et partir à la découverte de la maison. Je ne sais pas combien de temps s'écoula avant son retour.

— Viens Pierrot, j'ai trouvé des matelas là-haut. On sera mieux que couchés par terre. Allez viens !

Presque à quatre pattes, de peur de heurter quelque chose, je suivis Camille. Au premier étage, nous arrivâmes dans une pièce un peu plus éclairée grâce à la proximité d'un réverbère dans le parc. Il y avait effectivement, entassés dans un coin, une dizaine de matelas. Nous en tirâmes deux, que nous disposâmes l'un à côté de l'autre. Camille me murmura à l'oreille :

— Je crois bien que nous avons aussi de l'eau, nous allons pouvoir survivre quelques jours.

— Oui, ça commence bien Camille. Pourvu que ça dure.

— Tu as vu ce qu'il y avait en bas ?

— Non. Enfin, j'ai vu comme de grandes caisses. Tu sais ce que c'est ?

Camille ne me répondit pas. Elle se mit en boule et se blottit contre moi. Je n'osais plus bouger et au bout d'un moment j'entendis sa respiration devenir régulière et profonde. Moi-même, je n'avais plus sommeil, je suivis le rythme de sa respiration et sentis avec ravissement son parfum qui me calmait.

La clarté se fit de plus en plus forte à mesure que le jour se levait. Camille dormait toujours, j'étais complètement bloqué. Doucement, je me libérai de son étreinte et me levai en faisant craquer le plancher.

Dehors ça s'agitait ; par les fentes d'un volet on pouvait encore voir la présence d'un véhicule de pompiers mais aussi toutes sortes de gens bouger et discuter. Je voyais aussi d'autres gens en uniforme, probablement des gendarmes et soudain mon sang se figea, l'un d'eux tenait en laisse un chien !

— Camille ! Réveille-toi vite ! Ils ont un chien !

— Doucement Pierrot ! S'il lance un chien à notre recherche nous sommes perdus, alors ne t'affole pas.

— Camille, je ne veux pas être repris, tu comprends ?

— Pierrot, moi non plus je ne veux pas être reprise !

Nous nous regardâmes comme interdits.

— Ne restons pas là Camille, il faut chercher à mieux se cacher.

Sans bruit, nous cherchâmes un moyen de « disparaître » et nous découvrîmes une trappe qui permettait d'accéder aux combles. Sitôt parvenu en haut, je retirai l'échelle en bois et je refermai la trappe. Je cherchai quelque chose pour alourdir la trappe mais je ne vis rien qui pouvait faire l'affaire. La lumière passait par des interstices entre les tuiles mais surtout par une tuile translucide. Nous étions parvenus au bout du bout, nous ne pouvions pas aller plus loin. Sous une couche de poussière, nous découvrîmes des piles de dossiers. Nous prîmes une poignée de papiers pour nous faire une place propre et nous asseoir en attendant. C'est ainsi que nous passâmes notre première journée, à attendre, à dormir et à entamer nos provisions. Passée l'alerte du matin, nous redescendîmes pour nous



approvisionner en eau et faire nos besoins dans les toilettes. Pourtant c'était en haut que nous nous sentions le plus en sécurité ; plus nous étions en hauteur, plus nous avions l'impression d'être hors de portée de nos poursuivants.

Nous avons adopté la vie de la clandestinité. La nuit nous discussions, même beaucoup ; parfois Camille se décourageait et j'essayais de lui remonter le moral.

— Ne t'en fais, je t'assure ne t'en fais pas, aie confiance !

Elle me jeta un regard noir comme si je me moquais d'elle.

Parfois je pressentais que notre situation n'était pas si grave, qu'il ne fallait pas trop se faire de soucis. Que l'important n'était pas dans un tracas mineur, que la vie était bien plus que ça, mais aussi parfois bien moins qu'on ne se l'imaginait. J'étais perplexe, et me demandais quoi dire, quoi penser, et que peut-être même que ne rien dire était la meilleure attitude. Je sentais qu'elle n'était pas satisfaite et qu'elle voulait encore argumenter. Imperceptiblement, j'entendis un air de musique classique. J'ai cru reconnaître Mozart. Était-ce Mozart ? Je constatais que le questionnement de Camille me mettait en face de mes propres doutes. Son inquiétude me faisait prendre conscience combien j'étais moi-même peu libéré des miens. Par moment son désarroi me tranquillisait et je nourrissais comme un sentiment de culpabilité. Elle reprit :

— Tu ne dis rien, je t'ai bloqué !

Oui, c'est certain j'étais bloqué, je ne savais plus quoi dire ou ajouter. En même temps, j'avais l'impression de la respirer encore plus fort, je la sentais

immensément attirante, au fond je l'aimais de plus en plus, je l'aimais même très fort mais je ne savais pas comment le lui dire, là, maintenant. Mon silence était de l'impuissance à répondre à sa demande, mais au fond, quelle était sa demande ? Sa vraie demande ? J'étais perplexe, je me demandais si ce n'était pas moi-même qui compliquais les choses, que le mieux serait, peut-être, de l'attirer vers moi et de la prendre dans mes bras. Je ne savais plus et un étrange retournement se fit : c'était moi qui me sentis mal, comme si au fond, dès le départ, j'étais la source de tous les problèmes.

— Camille ?

— Oui !

— Je t'aime !

Elle parut furieuse mais elle me sourit tout de même. Je me sentis comme un gamin : « Mon pauvre Pierrot ! Viens là que je te console ! »

Nous restâmes l'un près de l'autre en symbiose, j'étais parfaitement heureux. Je me souvins du don qu'elle m'avait avoué un jour et qui m'avait tant fâché, ce don de paraître ce que l'on attendait d'elle. Je pensais que pour briser la tension qui naissait de notre situation, elle avait une fois de plus joué de son don. Pendant un moment elle avait réussi à inverser les rôles.

La troisième nuit, nous avons exploré le reste du bâtiment, notamment le rez-de-chaussée. Ce que j'avais pris pour des caisses étaient en fait des cuves métalliques équipées de robinets d'eau. On eut dit des baignoires rudimentaires aux proportions exagérées.

— À quoi servaient ces baignoires, Camille ? Ils lavaient plusieurs malades à la fois ?

Camille ne me répondit pas et j'eus la désagréable sensation d'une situation de déjà vécu. Celle, où Camille m'observait pour savoir ce que j'allais faire. Sur un bureau des documents recouverts de poussière traînaient. Je pris une sorte de registre où étaient consignés des tableaux avec des températures, des durées et des données individuelles comme l'âge, le poids.

— Tiens, il devait faire du thermalisme. C'est curieux ?

Au petit jour nous remontâmes dans les hauteurs du bâtiment et nous regardâmes ce qui restait comme nourriture. De toute évidence dans deux jours il ne resterait plus rien. En comptant un jour, voir deux sans manger, il devenait urgent de tenter une sortie avant la fin de la semaine.

Je m'endormis à l'heure où chacun à l'hôpital commençait une nouvelle journée. C'était le côté agréable de la chose : tout faire à l'envers ! Camille avait plongé dans le sommeil et c'est sa respiration régulière qui m'y conduisit aussi.

Je ne sais combien de temps je dormis avant d'entendre des voix. Mon esprit se mit aussitôt en alerte et j'ouvris les yeux. Il n'y avait plus de lumière du jour aux volets mais une grande clarté venait de la trappe. Je ne comprenais pas car il me semblait avoir bien refermé la trappe avant de nous coucher. J'entendis comme des sortes de moteurs de pompe et des remous d'eau. Quelqu'un parlait au téléphone et manifestait un mécontentement certain :

— Combien de fois je vous ai dit qu'il me fallait des sujets en bon état ! Si vous m'envoyez des sujets fatigués, épuisés, je ne peux rien faire. Celui que vous m'avez envoyé n'a pas résisté deux minutes !

Il s'interrompt pour écouter son interlocuteur mais ce qu'il entendit ne devait pas le convaincre.

— Écoutez ça suffit ! On m'a confié ce programme et j'entends bien le mener jusqu'au bout. Vous m'envoyez des femmes ! Est-ce que vous croyez que nous avons des femmes qui pilotent nos avions ? Non ? Alors que voulez que je fasse avec des femmes ?

Nouvelle interruption de la conversation.

— Il s'agit de savoir combien de temps, un pilote qui perd son avion peut tenir dans l'eau de l'Atlantique nord ! Vous comprenez ça ! Nos pilotes ne sont pas des êtres chétifs avec la peau sur les os. La graisse, les muscles c'est aussi ça qui les protège ! Alors je veux des sujets en bon état physique !

Il criait toujours, comme si cela faisait une multitude de fois qu'il se plaignait.

— Je sais que nous sommes dans un hôpital psychiatrique ! Je sais ! Mais ça ne vous empêche pas de me trouver des malades physiquement en bon... Non, je n'ai pas assez de prisonniers, le programme prévoit l'étude de beaucoup de paramètres et c'est coûteux en matériel d'expérimentation.... Non, avec les bêtes ça ne marche pas ! Bon, je n'ai plus de temps, mais la prochaine fois vous aurez de mes nouvelles !

Là-dessus il raccrocha et se mit à lancer des ordres. J'entendis comme une course de pieds nus, puis le bruit d'une immersion dans une des cuves suivit d'un

hurlement déchirant ! J'étais horrifié, ils venaient d'immerger dans l'eau glacée une femme... et cette femme avait la voix de Camille ! Je tentai de me redresser mais j'étais comme paralysé... Je finis par me réveiller complètement hagard. La pièce était dans la pénombre, la trappe ouverte et en me retournant je vis que Camille n'était plus là.

Mal remis de mon cauchemar, j'essayai d'éclaircir mes idées mais l'absence de Camille me laissa perplexe. J'imaginai qu'elle avait dû chercher à aller aux toilettes et qu'elle allait être de retour dans quelques minutes, mais le temps passait et Camille n'était toujours pas de retour. Ni tenant plus, je descendis par l'échelle qui était en place. Parvenu au premier étage, je ne la vis pas aux toilettes, aussi c'est avec beaucoup d'appréhension que je descendis au rez-de-chaussée. Les cuves étaient toujours en place, et heureusement, elles étaient vides. Je pris un des registres que j'avais vus la veille et je compris enfin ce qui était écrit. On pouvait voir une colonne avec la température de l'eau et une autre avec les durées correspondant à des stades comme l'évanouissement ou l'arrêt cardiaque. Chaque sujet était décrit par son âge, sa taille, son poids et s'il avait pu être réanimé ou non. Je continuai à feuilleter le registre, effaré par le nombre de personnes qui étaient décédées au cours de ce programme scientifique, supervisé par des médecins, comme l'attestaient les noms et qualités des opérateurs. Soudain, une clarté envahit la pièce, c'était le volet qui s'ouvrait et je vis apparaître Camille qui se rétablissait sur le bord de la fenêtre.

— Mais Camille, qu'est-ce que tu fabriques ?

— Chut ! Referme le volet sans faire de bruit !

J'étais contrarié, même vexé, Camille avait pris la décision de sortir sans m'en parler. Voulant éviter une dispute, je voulus lui faire part de ce que j'avais découvert.

— Camille, tu sais ce qui s'est fait ici ?

Elle me regarda sombrement sans rien dire.

— Ils noyaient des gens, comme nous, pour voir combien de temps ils résistaient dans l'eau glacée. C'était un programme expérimental pour savoir s'il était possible de récupérer des pilotes de l'armée tombés dans l'océan ! Peut-être il testait aussi des combinaisons, et tout ça était fait par des médecins !

Camille ne répondit toujours rien.

— J'ai même entendu qu'ils noyaient une femme, j'ai cru entendre ta voix !

— Et tu as reconnu la voix du médecin ?

La voix du médecin ? Comment pouvais-je la connaître ?

— Pierrot, j'ai inspecté le parc pour voir comment on pourrait sortir...

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

— Je ne pouvais pas dormir, tu paraissais si bien dormir et seule je prenais moins de risque qu'à deux. Enfin, je crois que le plus simple c'est de passer par le poste de garde ! La grille n'est pas fermée et le gardien regarde la télévision dans la pièce arrière. Il suffit de passer au ras de la fenêtre, il ne nous verra pas !

J'étais paniqué, je ne me sentais pas prêt pour sortir. Dans ma tête j'étais encore à l'hôpital et j'avais peur du dehors.

— Mais tu veux qu'on parte ce soir ?

— Non, c'est trop tard, il commence à y avoir du mouvement, mais demain soir il faut y aller !

Toute la journée, au lieu de me reposer j'angoissais, je ne tenais plus en place. Pour ne pas être fatigué le soir, j'essayais de m'allonger et de dormir mais je plongeais aussitôt dans des rêves confus dont je ressortais avec une profonde fatigue. Par moments, j'avais l'impression que mes membres flottaient, qu'ils avaient perdu de leur rigidité. Je fis un dernier rêve où je vis une salle de bal où des danseurs valsaient sur la musique de Camille. Je crus d'ailleurs la voir au bras d'un homme portant un uniforme d'officier. Au réveil, je me dis que si je racontais ce rêve à Camille, elle me demanderait si je n'avais pas reconnu l'homme avec qui elle dansait. Je cherchai, durant des heures, à qui pouvait appartenir la voix de l'homme qui noyait les malades dans les cuves du rez-de-chaussée.

— Pierrot, tu es prêt ?

Mon rythme cardiaque s'accéléra brusquement, je n'eus même pas la force de répondre, je me levai d'un seul bloc. J'avais l'impression que j'étais à bord d'un avion et que je devais me jeter en parachute dans le vide. Camille me regarda un court instant et nous descendîmes les marches. Parvenu au rez-de-chaussée, je commençai à trembler faiblement. Je n'avais plus que la force de suivre Camille. C'est elle qui ouvrit la fenêtre puis le volet ; elle portait dans un sac plastique nos dernières provisions. Elle escalada le bord de

fenêtre et sauta dans le jardin. J'avais l'impression que mon corps pesait une tonne et je tombai par terre à côté d'elle, j'étais terriblement essoufflé.

— Ça va Pierrot ?

— Pas trop.

— Tu t'es fait mal ?

— Non, j'ai le trac, mais ça va aller.

— Suis-moi, je connais le chemin. Essaie de ne pas faire de bruit.

Je réglai mon pas sur celui de Camille. La nuit était complète, il était tard, probablement deux heures du matin, mais l'air était doux au visage. Nous nous dirigeâmes vers le poste de garde en évitant le plus possible les zones éclairées par les réverbères. Je vis, derrière la vitre, des lumières bleutées. Le poste était faiblement éclairé de l'intérieur afin de permettre de voir à l'extérieur. Camille avançait sans hésitation, je pensai qu'elle avait suffisamment surveillé le poste de garde, la veille, pour se rendre compte si le garde était là ou pas. Parvenues à quelques mètres du poste Camille me fit signe de me baisser et nous longeâmes le mur en restant sous les vitrages. Dans ma tête ça s'affolait encore un peu plus, j'avais l'impression de franchir une frontière où tout pouvait arriver. Encore quelques mètres et s'en était fini, je jugeais que nous étions de l'autre côté. C'était fait ! Nous étions parvenus à l'extérieur !

Je désenchantai vite car « dehors » je ne me sentis guère mieux. À trois heures du matin, nous étions des proies faciles. Il n'y avait que nous et nous devions paraître suspects à un kilomètre, enfin surtout moi car



Camille était habillée de son long manteau sombre et ses cheveux noirs la rendaient indistinct dans la nuit. Moi, avec mon blouson clair et mon pantalon qui m'arrivait aux chevilles, je ne me sentais pas à l'aise, comme si des fibres mystérieuses me reliaient encore à l'hôpital et que pour « quelqu'un de normal », ça devait se voir tout de suite. Camille marchait devant moi, son dos me paraissait très grand, plein d'énergie, sa foulée était aussi grande si bien que je devais presque courir, par moments, pour la rattraper. Je me faisais l'effet d'être un gamin suivant sa mère.

— Camille ! Ne va pas si vite je n'arrive pas à suivre !

— Pierrot, il faut faire vite ! Ici, c'est comme si on était encore à l'hôpital. Tout le monde est conscient de la proximité de l'hôpital psychiatrique. Une grande part du personnel habite dans les parages !

Je savais, elle avait raison, nous n'étions pas encore en sécurité, nous pouvions être à la merci d'une patrouille de gendarmerie, de quelqu'un qui aurait pu lire le journal ou avoir eu connaissance de la fuite de deux pensionnaires dont l'un est un dangereux psychopathe. J'avais toujours les jambes en coton.

— Je ne me sens pas bien, Camille !

— Courage, il faut avancer !

Nous étions maintenant sur la grande route qui traversait la petite ville. Je la connaissais vaguement pour l'avoir vue lors de mon dernier transfert. Il était inutile d'aller à la gare, notre signalement avait dû être largement diffusé. Nous vîmes la devanture éclairée d'une boulangerie mais nous étions encore trop proche de l'hôpital. Je sentis la bonne odeur du pain et des vien-

noiseries, ça faisait vraiment du mal de ne pouvoir y aller. Camille me regarda avec un sourire, nous devions penser la même chose.

Au bout d'une heure nous étions sortis de la petite ville mais la route était encore bordée de maisons et d'immeubles. La circulation des voitures commençait à s'intensifier et nous croisâmes une première personne qui se dirigeait tête basse et affairée vers sa voiture. Je m'étais porté à la hauteur de Camille pour que notre comportement paraisse plus normal.

— On va où Camille ? On approche de Saramer, c'est une grande ville !

— Non, on va passer en périphérie, on ne va pas entrer dans la ville.

Camille gardait toujours sa longue foulée, voici au moins deux heures que nous marchions. J'étais épuisé, dans une sorte de brouillard qui avait le pouvoir de m'anesthésier. Je ne sentais presque plus mes jambes et j'avais du mal à penser. Il y avait de plus en plus de monde dans les rues, il me semblait que nous prenions trop de risques, il faudrait trouver un refuge quelque part. Camille s'immobilisa brusquement.

— Attends-moi là Pierrot, je vais à la boulangerie là-bas !

Je pensais aussi qu'elle avait plus de chances de passer inaperçue, la plupart des personnes que nous croisions étaient des femmes et je pensais que mon signalement avait dû être largement plus diffusé que le sien. Elle revint avec un énorme sac plein de croissants, de pains au chocolat et même des boissons. Nous gagnâmes les berges de la rivière qui passait au nord de la ville en suivant un pan de montagne qui s'ar-

rêtait là. Assis sur le banc, le plus à l'abri des regards, nous mangeâmes enfin quelque chose d'autre que nos bâtons vitaminés dont nous étions écœurés. Le moral revint un peu, je me sentais presque heureux. Bêtement je rompis le charme :

— Ça serait idiot qu'on nous attrape maintenant qu'on commence à s'en sortir !

— Reste près de moi Pierrot, tu vas voir, ça va bien se passer !

— Et tu as une idée de l'endroit où on va ? On ne peut pas marcher comme ça, sans but !

— Oui, je sais où on va aller ! On en a encore pour une bonne heure. On sera bientôt arrivés.

— Où ça ?

— Près d'une chapelle où se trouve une Vierge Noire.

— Mais ce n'est pas une urgence de faire un pèlerinage maintenant, on pourrait voir ça plus tard !

— C'est une urgence pour moi et surtout pour toi Pierrot !

— Mais pourquoi donc ?

— Attends Pierrot, on y sera bientôt. Et là-bas on pourra se cacher, enfin je l'espère.

C'est tout ce qu'elle voulut me dire, un peu plus tard nous reprîmes notre marche, toujours d'un pas rapide. J'étais de plus en plus inquiet au fur et à mesure que nous rencontrions davantage de monde. Je n'osais pas regarder les gens mais je sentais, par moment, des regards se poser sur nous.

Nous quittâmes les berges pour commencer à monter par une route encore bordée de petits immeubles aux façades noires. Notre marche était vraiment surréaliste, nous étions au petit jour et nous croisions une multitude de personnes qui avaient pour la plupart dû entendre parler de nous par la radio ou les journaux. Pour beaucoup, ils se rendaient à leur travail ou allaient faire une course rapide, mais je sentais venir l'heure où des personnes moins préoccupées, ayant davantage de temps, seraient plus attentives à ce qui se passait, d'autant plus que nous abordions des quartiers calmes.

— Camille ce n'est pas prudent ! On va finir par nous reconnaître !

Camille continuait à marcher toujours aussi vite mais elle se retourna et je fus saisi par son visage qui me parut creusé. Une intense fatigue se lisait sur ses traits mais son regard exprimait une détermination farouche.

— Nous sommes bientôt arrivés, Pierrot ! Courage !

— Ça va, Camille ?

— Oui, ça va ! Reste collé à moi, marche à côté de moi, c'est mieux.

— Camille, tu m'inquiètes, tu n'as pas bonne mine.

— Ne te fais pas de souci, nous sommes presque arrivés.

Cela faisait au moins trois heures que nous marchions et excepté une courte pause, près de la rivière, nous ne nous étions plus arrêtés.

Nous quittâmes la grande route pour nous élever davantage dans la montagne. Je lus un panneau où il était mentionné que nous étions Chemin de la Vierge Noire. Au moins c'était la dernière voie que nous emprunterions, je tardais à ce que nous puissions nous cacher. Soudain Camille s'arrêta et me montra une maison en contrebas du chemin. Je crus qu'il s'agissait de l'entrée d'une maison particulière mais je ne vis pas de portail, une simple chaîne barrait l'accès à une cour. Juste avant la chaîne on pouvait voir une porte entrouverte qui donnait accès à une maisonnette.

— C'est la Chapelle !

— Enfin, ce n'est pas trop tôt !

— Tu es prêt, Pierrot ?

— Prêt à quoi ?

— Mais à rencontrer la Vierge Noire !

— À voir la statue ? Oui, pourquoi ?

— Alors allons-y, passe le premier !

Il n'était pas possible de passer la porte à deux de front. Je descendis les quelques marches qui donnaient accès à la chapelle, quand soudain, je découvris un serpent en travers de la porte. À notre vue il se redressa et nous barra le passage.

— On ne peut pas entrer Camille, il faut attendre, je ne sais pas si c'est un serpent dangereux. Je ne connais pas les serpents.

Camille passa devant moi et parla au serpent, comme s'il s'agissait d'un enfant. Surpris, je l'entendis sermonner le serpent qui se lova, ce qui provoqua la colère de Camille qui le menaça du doigt. Le serpent

se déroula lentement dans l'herbage puis disparut entre les pierres du muret qui surplombait la chapelle.

— Allez Pierrot ! Entre, la voie est libre !

Quelle obscurité ! Parvenu à l'intérieur de la chapelle, je ne vis d'abord rien, tant le contraste entre la clarté du jour et l'obscurité de la chapelle était grand. Ensuite, je vis un banc où j'allai m'asseoir. La chapelle était divisée en deux par une grille qui séparait l'autel de l'endroit où pouvait se tenir les fidèles. Dans un bac en tôle, posé à même le sol, brillaient quelques bougies dans des petits pots de plastique colorés. Au bas de la grille séchaient des bouquets de fleurs. Il régnait une odeur étrange où se mélangeait de l'encens à des parfums indéfinissables. Sur les murs étaient accrochés des ex-voto à la Vierge Noire datant, parfois, de plusieurs décennies. Puis, j'essayai de distinguer ce qu'il y avait derrière la grille, et je vis plusieurs statuette de la Vierge Marie comme on la voit représentée d'habitude dans les églises ; je ne voyais aucune Vierge en Noir. C'est en levant les yeux que je découvris une statue plus grande et sombre. Je me levai pour me rapprocher le plus possible, mais je ne pus pas la voir davantage car elle était en contre-jour. Je me retournai et je vis Camille en retrait, elle m'observait toujours. Je ne sus que dire et j'allai me rasseoir sur le banc le plus proche de la grille. Je me reposai de ma fatigue et pris conscience du silence ; j'entendis des sons au loin

comme si nous étions coupés du monde. Mon angoisse diminuait en même temps que je perçus une sorte de chaleur qui me pénétrait par les pieds et se propageait le long des jambes. On eût dit que de l'énergie provenant du sol pénétrait mon corps. Je ne bougeai pas et laissai le processus se dérouler.

J'étais plutôt bien et ne voyais plus le temps passer. Je sentais toujours Camille en retrait. Elle le voulait ainsi et quelque part, je comprenais que c'était un peu pour moi que nous étions là, aussi je me laissais faire. J'entendis un léger bruit et me retournai pour découvrir que j'étais finalement seul. Camille avait dû quitter la chapelle sans que je ne m'en rende compte. Une vague d'inquiétude m'envahit en même temps que je sentis une présence qui m'entourait les épaules. Je ne bougeai plus et me rendis disponible à cette nouvelle sensation. Je ne respirais presque plus, tous mes sens étaient attentifs à ce que je percevais. Je perdis à nouveau la notion du temps ; la lumière diffuse dans la chapelle semblait figée.

— Viens vite Pierrot ! Il y a du monde qui arrive !

Éberlué je me levai, j'avais du mal à assurer mon équilibre tant mon corps s'était ankylosé. Je sortis sur les pas de Camille et je vis en bas du chemin un groupe de personnes se diriger vers nous. Camille prit la direction opposée, nous nous dirigeâmes côté montagne. Nous ne fîmes qu'une courte marche sur la route, Camille contourna la dernière maison et me fit signe de m'accroupir. La maison paraissait inhabitée, de grandes herbes avaient envahi la cour. Nous entendîmes les voix du groupe s'éteindre peu à peu. Ils devaient être parvenus maintenant à la chapelle. Je me



sentais bizarre. Suite à mon séjour prolongé dans la chapelle, je percevais encore cette impression de coupure sensorielle avec le monde. Comme si la chapelle constituait un havre de paix et que cette paix continuait à vivre en moi bien que je fus à l'extérieur. J'allais prendre la parole quand Camille se mit à parler.

— J'ai téléphoné à mon Tonton...

— Quoi ? Mais tu es folle !

— Non, ne t'inquiète pas, il ne va pas nous trahir.

— Mais pourquoi l'as-tu appelé ?

— Parce qu'il devait se faire du souci et puis on a besoin d'aide. Il nous faut un peu de nourriture, nous n'avons plus rien à manger, ni même de l'argent.

— Mais qu'est-ce qui te dit qu'il ne va pas nous dénoncer... pour notre bien... et surtout le tien ?

— Ne t'inquiète pas, il est très content de notre fugue ! Il va nous aider !

— Camille, il faut que tu m'expliques pourquoi tu as été enfermée. Ce n'est pas tout ce que tu as pu dire au Pape, qui t'a rendue dangereuse au point d'être hospitalisée d'office !

— Oui, je t'expliquerai tout ça !

— Il va venir ici, le Tonton ?

— Non, je lui ai dit de poser les provisions en bas, près de la cabine de téléphone.

— Une cabine de téléphone ? Je n'ai pas vu de cabine en montant !

Camille ne me répondit pas, elle s'absorba sur un fil qui dépassait de la manche de son manteau. De longues minutes s'écoulèrent et je renonçai à relancer

la conversation tant les sensations que j'avais perçue à la chapelle perduraient. J'étais étrangement bien, comme si le danger de la situation ne me touchait plus. Camille dut s'en rendre compte mais elle ne fit aucune remarque. Étant parvenu à résoudre son problème de fil, elle reprit :

— Nous ne pouvons pas rester ainsi dehors, il nous faut entrer dans cette maison.

Pour le moment nous étions assis sous l'auvent de la grange, à l'abri de tous les regards. La maison, de l'autre côté de la cour, semblait inoccupée, mais toutes les portes et les fenêtres devaient être bouclées.

— C'est bien beau de vouloir entrer, mais s'il faut forcer les serrures nous ne sommes pas au bout de nos peines.

— Peut-être que nous n'aurons pas à forcer les serrures, viens !

Sur ce, elle se leva et traversa la cour. Une fois de plus je n'eus pas d'autre choix que de la suivre.

Elle pesa sur la poignée de la porte d'entrée qui céda immédiatement.

— Mais Camille, si ce n'est pas fermé, c'est que quelqu'un habite là et qu'il va revenir !

Elle ne me répondit pas et pénétra dans la maison. L'intérieur paraissait sale et négligé, comme le paraissent les habitations des personnes seules ou âgées qui ne parviennent plus à entretenir leur demeure. Ce qui me rassura, c'est qu'on ne percevait aucune odeur d'une présence récente dans la maison, mais je ne pouvais toujours pas comprendre comment il se faisait que la porte ne fût pas verrouillée.

Nous nous retrouvâmes un peu dans la situation du Lazaret. Nous étions à l'abri du monde, mais encore en situation irrégulière. Assis dans la pénombre, j'essayais de réfléchir à notre situation. Avant, nous étions exclus de la société, mais on s'occupait de nous, maintenant, nous étions sortis de l'hospitalisation pour entrer dans la clandestinité. J'étais souvent perplexe lorsque je lisais dans les journaux que des personnes partis en exil, pourtant condamnées dans leur pays, revenaient pour se constituer prisonniers et purger leurs peines. Sauf que pour moi la « peine » était perpétuelle. Je ne retrouverais plus jamais une vie normale, ce qui ne devrait pas être le cas pour Camille.

— Ça va Pierrot ?

— Oui ! Oui ! Je n'ai pas l'air d'aller bien ?

— Pas trop. Tu sembles si lointain.

— Qu'est-ce qu'on va devenir, Camille ? Notre position n'est pas tenable, d'autant plus que nous ne sommes pas dans la même situation tous les deux !

— Nous sommes embarqués dans la même galère et nous allons nous en sortir ensemble !

— Je ne vois vraiment pas comment ?

— Nous avons quelque chose à faire ensemble et cette chose accomplie, il n'y aura plus de complications.

— Quelle chose devons-nous accomplir ?

— Nous y voilà ! Tu veux comprendre ?

— C'est normal, non ?

— N'as-tu pas perçu quelque chose, tout à l'heure dans la chapelle ?

— Oui, j'étais plus présent aux sensations de mon corps et à la perception du monde...

— À la perception du monde, tu dis ?

— Oui, à la perception du monde. C'était étrange, la lumière me semblait plus présente et les sons me paraissaient plus subtils. Je ressentais à la fois une plus grande présence de l'environnement et comme un éloignement du « monde ».

— Tu voudrais voir le Monde ? Tu as envie de voir l'Univers ?

Je sentis dans tout mon corps des frissons, comme de grandes ondes me parcourir. Quelque chose en moi ressentait que la question était essentielle, mais aussi très dangereuse. Je laissai passer cette « électrisation » de mon corps, et comme après une grande apnée, je répondis :

— Oui, je veux voir « l'Univers » ! Je me sens prêt à voir « l'Univers » !

Je vis le regard de Camille que j'aimais tant : un regard sombre, par en dessous, un regard auquel il ne fallait pas mentir, auquel on ne pouvait pas mentir.

Notre vie s'organisa autour de notre clandestinité. Camille s'absentait de plus en plus. Elle disparaissait pour récupérer les provisions que son Tonton venait déposer près de la cabine téléphonique, à laquelle on accédait par un chemin de raccourci entre les maisons. Nous nous rendions le plus souvent possible à la chapelle, aux heures où nous avons peu de chance de rencontrer des gens, mais là encore, perdu dans ma méditation, je me rendis compte que Camille disparaissait sans prévenir. Soit elle revenait me chercher, soit, le

plus souvent, je la retrouvais à la maison. Nous essayions de vivre le plus discrètement possible mais je ne pouvais pas croire que notre présence n'avait pas été remarquée, que nous n'avions pas été repérés.

Un soir, je rentrais à la maison et vis que les volets de l'entrée étaient grands ouverts. À l'intérieur Camille était assise à la table du séjour et écoutait sa cassette de musique.

— Camille, tu as ouvert les volets ?

— Oui, il fait si sombre ici.

— Mais si on voit la maison ouverte nous risquons d'être découverts.

— Ne t'inquiète pas, je sais à qui appartient la maison.

— À qui, alors ?

— Une bonne partie de ce quartier, tout autour de la chapelle, appartient à l'église. Je connais le prêtre, il nous a accordé l'hospitalité pour un moment.

J'étais abasourdi par ce que Camille m'apprenait.

— Mais, il sait qui nous sommes ?

— Oui et non.

Comme d'habitude, Camille entourait tout de secrets et il était inutile d'insister.

— Tu crois qu'on peut rester ici sans risques ?

— Oui, on peut.

Nous avions chacun notre chambre et nous passions nos nuits chacun de notre côté. Parfois nous nous retrouvions allongés l'un à côté de l'autre et j'aimais ces moments-là, où tout proche, nous communions. Je ressentais sa chaleur et son parfum qui m'enivrait. Je

pensais souvent que notre relation était un peu curieuse et qu'une telle intimité aurait dû nous conduire à avoir depuis longtemps une relation sexuelle, mais elle ne le recherchait pas et j'avais l'impression que notre relation actuelle allait bien au-delà. Lorsque je m'endormais, ainsi dans ses bras, je ne ressentais plus aucune frustration, je me sentais heureux, pleinement heureux. Pourtant ce soir-là, je lui demandai :

— Alors ? Quand est-ce que tu vas me montrer l'Univers ?

Je guettai ses yeux et je vis s'allumer la petite lueur malicieuse.

— Bientôt Pierrot ! Bientôt !

— Mais, ça dépend de quoi ?

— Eh bien, il faut convoquer.

— Convoquer ?

— Oui, tu sais, si tu organises un anniversaire, d'abord il faut attendre la date, ensuite il faut lancer des invitations et finalement la fête a lieu. Eh bien pour que je te montre l'Univers il faut attendre le moment et lancer les invitations.

— Mais, on ne connaît pas déjà la date ?

— Non Pierrot ! Je ne sais pas tout ! Simplement nous sommes là, où il faut être, pour que tout se passe bien le moment venu. Je ne peux pas t'en dire plus, car encore une fois, je ne sais pas tout.

Les jours qui suivirent commencèrent à s'inscrire dans une sorte de routine. Le soir venu, je me glissais dans la chapelle noyée de pénombre, et m'asseyais dans une sorte de méditation. En définitive, je dirigeais de moins en moins ma conscience, comme si j'étais

complètement à l'écoute de quelque chose. Parfois, je sombrais dans une sorte de sommeil et me ressaisissais seulement quand la nuit était presque venue. Je m'étonnais que personne ne vînt fermer la chapelle et je finis par supposer qu'elle devait rester ouverte toute la nuit. C'est au retour d'un séjour dans la chapelle que je vis, assis à la table de la maison, l'étranger. J'étais inquiet de sa présence comme s'il était venu pour m'arrêter. Mais il ne manifestait ni hostilité, ni réaction d'inquiétude. Je sentis que Camille était dans une pièce voisine et je découvris en moi un sentiment de jalousie.

Voici plusieurs jours maintenant que nous vivions ensemble et j'avais l'impression que la compagnie de Camille m'était exclusivement réservée. J'étais gêné de découvrir ce sentiment de jalousie en moi. Je le saluai néanmoins et attendis qu'il se présentât, mais il n'en fit rien et je ressentis encore plus de gêne quand Camille entra.

— Ah ! te voilà Pierrot, nous avons de la visite !

— Oui, je vois bien, peut-être le propriétaire de ces lieux ?

— Non, Jean est de passage, il est venu pour nous. Enfin je veux dire, pour toi.

Jean ? Ça ne pouvait pas être ça ! Chacun d'entre nous a une idée de la personnalité liée à un prénom et « le Jean » qui était assis, à cette table, ne correspondait pas, pour moi, à « un Jean ». Je répondis à Camille :

— Pour moi ?

J'attendis sa réponse, pour connaître le son de sa voix, mais il ne parlait toujours pas et me fixait intensément.

Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Dans la cuisine, quelque chose était en train de frire dans une poêle.

Finalement nous mangeâmes, je ne me préoccupais plus de faire la conversation, la présence de l'étranger me libérait de cet effort. Nous étions maintenant trois, si les deux autres voulaient parler, ils pouvaient le faire. Malgré tout, le silence se prolongeant, je finis par dire :

— Peut-être nous pourrions nous présenter ? Je m'appelle Pierre, mais Pierrot ça ne me dérange pas.

— Mais, Pierrot ? Je t'ai présenté Jean tout à l'heure ! Tu ne t'en souviens pas ?

— Si, mais je n'ai pas compris ce que Jean vient faire. N'as-tu pas dit qu'il venait pour moi ?

— Oui, il est là pour toi. Tu te souviens de la conversation que nous avons eue à propos de ce que je te proposais de voir, et qu'il fallait réunir des conditions : une date, des invités...

— Si ! Je me souviens bien !

— Eh bien, Jean est là, car il représente un élément de ce qu'il est nécessaire de réunir pour te montrer ce que tu désires.

— Bien.

— Ce qui te gêne, c'est qu'il ne te parle pas ? Mais il n'est pas nécessaire qu'il te parle, sa présence suffit.

— C'est pour ce soir ?



— Non, ce n'est pas pour ce soir. Tout n'est pas prêt.

— Que manque-t-il ?

— Toi-même !

— Mais je suis présent !

— Pas assez ! Pas encore assez !

— Mais comment puis-je faire pour être davantage présent ?

— Il n'est pas nécessaire que tu fasses quelque chose précisément. Sois simplement attentif à ce qui se passe !

Quelque part, cette situation m'agaçait, je n'aimais pas qu'on me manipule ainsi. De Camille, j'étais prêt à tout supporter, mais pas de ce Jean ! Du reste il ne disait toujours rien et je replongeai moi-même dans le mutisme.

Finalement, je quittai la salle et j'allai me coucher. Je fermai la porte et me sentis isolé dans la pénombre et le froid. Je m'allongeai tout habillé et tirai à moi une couverture. Je me lovai dans la position du fœtus et cherchai en vain le sommeil. C'est alors que je les entendis. Camille et Jean s'étaient mis à parler dans le séjour. Je ne comprenais pas ce qu'ils se disaient, avec la porte fermée, mais ils discutèrent longuement. Je me sentis complètement démoralisé, exclu, comme si j'étais retombé en enfance. J'étais déprimé et terriblement jaloux, je ne supportais pas la présence de Jean, je voulais Camille pour moi seul. Allongé dans le noir, livré à mes sentiments de désespoir, je crus devenir fou. Je guettais à tout instant les sons pour savoir si la conversation avait cessé mais elle continuait toujours.

J'avais perdu toute notion du temps et je me mis à sombrer dans un demi-rêve agité. Je vis des séquences où j'étais à l'hôpital et d'autres où je ne reconnaissais pas l'endroit. Je me vis sur le chemin de la chapelle, descendre les quelques marches et peser sur la poignée de la porte. Mais curieusement, je n'arrivais pas à pousser la porte. J'allais renoncer, en pensant que jamais cette porte n'avait été fermée auparavant, lorsque poussant un peu plus fort elle céda brusquement. J'entrai, encore abasourdi par cette résistance, lorsque je m'aperçus que la chapelle n'était pas vide. Je reçus comme une décharge électrique dans mon corps : Camille était là, dressée, nue devant la grille qui protégeait la Vierge Noire. Sa peau était si sombre, que j'avais d'abord cru qu'elle était vêtue d'une étoffe noire. Elle était là, si belle, que je ressentis comme une sensation de ravissement.

Je vis à ses chevilles des bracelets de couleur rouge qui semblaient bouger ; je ne réalisai pas tout de suite que c'étaient des serpents qui enlaçaient le bas de ses jambes. Elle me regardait de son regard que j'aimais tant : à la fois sombre et par en dessous. Son cou était aussi entouré d'un serpent aux reflets verts. La présence des serpents lui semblait si naturelle, qu'il ne se dégageait d'elle ni crainte, ni défi. On eut dit qu'elle était la maîtresse de ces bêtes qui lui étaient si familières. Il se dégageait d'elle, en cet endroit, une force incroyable qui semblait me pénétrer et me transporter.

Je voulus lui dire qu'elle était belle, mais je ne parvins pas à articuler une parole. Elle me regardait toujours avec une sorte d'intense interrogation. J'étais fasciné. Un nouveau serpent lui enserrait la taille comme une ceinture vivante. J'avais l'impression d'une sorte

de sacrifice, mais aussi de la manifestation d'une puissance suprême. J'entendis comme un murmure qui se mua en une plainte qui devint de plus en plus perceptible. C'est ainsi que je me réveillai et découvris Camille à mes côtés, lovée en fœtus. Elle se plaignait doucement dans son sommeil.

Camille m'avait donc rejoint dans la nuit sans que je ne m'en aperçoive. Sa tête était proche et je pouvais sentir le parfum de ses cheveux. J'étais encore sous le coup de mon rêve, si présent, si près de la réalité. J'avais l'impression d'avoir vécu une scène essentielle qui n'avait pas abouti, comme si Camille avait cherché à me faire connaître le fameux « Univers » dont nous avions parlé, mais dont il fallait attendre le moment, le bon endroit et les bons invités. Je me remémorais la visite de l'étranger. Était-il lié à ce que j'avais vécu cette nuit ? Je découvrais, peut-être, quelle était la raison de sa présence, mais au fait, où pouvait-il être maintenant ? Je n'osais pas réveiller Camille qui avait cessé de se plaindre, elle semblait pour le moment complètement détendue. Je replongeai dans une sorte de rêverie où toutes sortes d'images incohérentes apparaurent.

Lorsque je me réveillai, je ne sus pas quelle heure il pouvait être, tant la lumière qui filtrait par les volets clos paraissait faible. Camille n'était plus avec moi, je la retrouvai dans la salle à manger en train de prendre son petit déjeuner. Les volets étaient clos, nous étions une nouvelle fois dans la pénombre.

— Bonjour Camille !

— Ça va Pierrot ?

— Un peu bizarre. Et Jean comment va-t-il ?

— Qui ça ?

— Jean ! Enfin l'homme qui était là, hier soir.

— Ha oui, il est parti tard cette nuit.

— Qui était-il vraiment ?

— Pardon ?

— Je veux dire, tu le connaissais ?

— Non, je l'ai rencontré à la chapelle. Il m'a dit qu'il était gitan.

— Gitan ? Et tu crois qu'il fait partie des invités nécessaires ?

Camille sourit et plongea son nez dans le bol. Elle en émergea avec son air espiègle.

— Pierrot, tu vas finir par être prêt !

Elle ne dit plus rien mais elle continua à avoir son sourire malicieux. Elle me parut infiniment désirable.

Les jours suivants, je continuais à me rendre régulièrement à la chapelle. Je ne ressentis plus rien des sensations des premiers jours. Par moment, je m'endormais même dans la torpeur de l'après-midi. Le lieu ne me parlait plus, j'avais l'impression qu'il était devenu inutile de continuer à aller méditer en cet endroit. Je continuais à lire le cahier qui avait été posé pour recueillir les prières des fidèles, et parmi les requêtes à la Vierge Noire, qui m'émouvaient toujours, je découvris un texte qui ressemblait à une poésie mais qui évoquait, en même temps, autre chose.

Contrairement aux autres textes du cahier, il n'était pas signé d'un prénom. Je relus plusieurs fois le texte sans vraiment le comprendre et je décidai d'en parler à Camille. Dans le bac en tôle qui recueillait les bougies

je remarquais des formes de cierge toujours nouvelles de couleur verte ou rouge. Une inscription sur un morceau de carton demandait pourtant à ce que l'on n'alluma pas de cierges rouges.

J'étais parfois assis des heures à ne plus sentir mon corps ankylosé et à voir passer des visiteurs. Au début, j'avais peur d'être reconnu, mais plus le temps passait, plus le signalement qui avait été sûrement diffusé devait être lointain dans le souvenir des gens. Lorsque je sentais que des personnes avaient besoin de paix pour se recueillir, je sortais pour les laisser seules. Le passage à l'extérieur était toujours une sensation merveilleuse, c'était à ce moment que je pouvais sentir le travail qui s'opérait en moi, cette paix qui s'installait et qui éloignait l'angoisse et la peur.

Le soir même, je retrouvai Camille qui avait un emploi du temps qui m'était complètement inconnu. Je lui parlai de l'étrange poème que j'avais lu dans le cahier de la chapelle. Elle parut soudain attentive.

— Qu'est-ce que disait ce poème ?

— Je ne sais pas, je n'arrive même pas à retenir les vers tellement leurs sens m'échappent. Et puis ces bougies rouges...

— Quelles bougies rouges ?

— Il est écrit qu'il ne faut pas apporter des bougies rouges et je ne sais pas pourquoi...

— Tu as vu des bougies rouges allumées ?

— Oui, il y en a plein le bac.

Camille se saisit de son manteau et sortit sans un mot.

Le brusque départ de Camille m'inquiéta et c'est avec angoisse que j'attendis son retour. Je ne comprenais pas pourquoi l'apparition d'un poème incompréhensible et de bougies rouges pouvaient être menaçants. J'imaginai que cela pouvait être des messages, des alarmes qu'il fallait pouvoir décoder. Je restais assis à la même place, je ne parvenais pas à bouger et toute mon attention était fixée sur les bruits qui annonceraient le retour de Camille. Je passais en revue tout le temps qui s'était écoulé depuis notre évasion et trouvais étrange la situation où nous nous trouvions. Nous étions bloqués, à attendre quelque chose d'incertain qui avait l'air de me concerner, et de concerner Camille, puisqu'elle avait dit que nous avions quelque chose à faire ensemble. Pourtant, la chose à atteindre se résumait pour moi, à un vague désir de voir « l'Univers », tout au moins, c'est ce que j'avais compris. Par contre, les moyens mis en œuvre m'échappaient. Je comprenais que ma présence dans la chapelle était nécessaire à la chose, mais pas seulement, puisque le moment et la venue d'invités étaient aussi nécessaires. Le temps s'écoulait et Camille ne revenait toujours pas. J'envisageai d'aller à sa rencontre mais je sentais qu'il ne fallait pas que je sorte pour le moment. J'examinai les interstices irréguliers entre les dalles de pierre qui pavaient le sol, quand soudain la porte s'ouvrit, je n'avais même pas entendu Camille s'approcher.

— Pierrot, le temps presse !

Elle dit cela comme un reproche. J'allais me défendre, répliquer que pour avancer il fallait peut-être m'expliquer clairement ce que l'on attendait de moi, mais elle ne m'en laissa pas le temps.

— Et tu ne dois plus aller à la chapelle !

— Pourquoi ? Que se passe-t-il là-bas ?

— Le lieu n'est plus propice pour ce que nous devons faire !

— Alors il faut partir ?

— Non, on reste, mais tu vas aller sous la chapelle. J'ai dû chercher un passage, c'est pour ça que j'ai mis du temps.

— Sous la chapelle ?

— Oui, dessous, il y a une pièce où se trouve un puits, c'est là qu'il faut te rendre maintenant.

— Maintenant ? Mais c'est la nuit !

— Justement, c'est la nuit qu'il te faudra aller là-bas. Viens, je vais te montrer le chemin.

— Écoute Camille, je n'aime pas cette histoire ça me fait peur maintenant ! On devrait partir, ça fait trop longtemps que nous sommes ici. Quelqu'un va finir par nous dénoncer.

— Pierrot, nous n'avons pas le choix, fais-moi confiance. Prends un vêtement chaud, tu risques d'avoir froid avec l'humidité.

Camille était déterminée à me faire passer la nuit sous la chapelle et je sentais qu'elle n'accepterait pas d'alternative à sa décision.

L'humidité avait gagné tous mes vêtements et j'avais encore la sensation que le froid me pénétrait le corps par les os des jambes. Arrivé depuis seulement une heure, je me demandais comment j'allais pouvoir passer la nuit dans un endroit pareil. Camille m'avait accompagné jusqu'à un jardinet que nous avions atteint après un grand détour. Poussé le portillon, j'atteignis en quelques pas la porte en bois qui donnait accès à une sorte de crypte où je me trouvais maintenant. Les dimensions de la pièce étaient à peine plus grandes que la chapelle au-dessus. Au milieu, il y avait un puits contre lequel je m'étais adossé. Ce puits me fascinait, il semblait catalyser toute mon anxiété. En arrivant, j'avais rapidement jeté un coup d'œil au fond du puits, et je m'étais rendu compte combien il était profond. Camille m'avait donné quelques bougies et je pouvais voir le reflet de la flamme à une dizaine de mètres plus bas. Regarder ainsi le fond du puits provoquait une sorte de vertige et je m'étais rapidement rassisi.

Le plafond de la salle, en pierres disjointes, était voûté et se prolongeait par une courbure jusqu'au sol en terre battue. Je me demandai vraiment ce que j'étais venu faire. Ce qui m'inquiétait le plus c'était de mettre



un nom sur tous les petits bruits que j'entendais. Le moindre craquement, le moindre bruit que je créais, était prolongé par la cavité du puits. Par moments, j'avais l'impression d'entendre des murmures, des chuchotements et des plaintes venir du puits. Un peu plus tard, je m'emmitouflai dans la couverture que j'avais emportée et j'essayai de somnoler pour échapper à l'angoisse.

Des images se mêlèrent à la vision réelle que j'avais de la crypte et je sentais, par moments, comme une présence à mes côtés. Ne parvenant pas à m'endormir, je me remis debout et me penchai sur le puits. La vue de ce long tunnel m'effrayait mais curieusement m'attirait aussi. Plus je contemplais le fond, plus je discernais la surface de l'eau qui me parut terriblement sombre. Par instant, je pensais avoir comme une hallucination visuelle car j'avais l'impression de voir une sorte de lumière au pourtour de la surface de l'eau. Je ne compris vraiment pas ce qui se passait car je subis une inversion comme il s'en produit, parfois, lorsque penché au bord d'un pont, on a l'impression que c'est nous qui avançons, alors qu'en réalité c'est l'eau qui se déplace et que nous n'avons jamais cessé d'être immobiles. L'inversion était que je cessais de contempler le fond du puits pour découvrir un ciel noir, la lumière que je percevais venait d'un horizon, un peu comme lorsque des éclairs lointains mettent en contre-jour des masses nuageuses. Plusieurs fois je réussis à passer de la vision du fond du puits à celle d'un ciel noir. La lumière qui venait de l'horizon semblait pulsée, comme si une force cherchait à soulever la voûte du ciel.

Étrangement, je ressentais ces poussées en moi : comme si elles provenaient de mon propre corps. Je revins m'asseoir au bord du puits avec un sentiment d'apaisement, comme si la vision du puits n'était plus une menace, j'avais le sentiment d'avoir vaincu quelque chose. Cette détente m'entraîna vers un sommeil dont je n'émergeai qu'avec la lumière du jour qui passait par les planches disjointes de la porte.

De retour à la maison, je vis Camille prendre son petit déjeuner. Elle avait coutume de boire du café dans un grand bol qu'elle portait longuement devant son visage, de telle sorte qu'on ne voyait que ses yeux par-dessus le bord. Ce matin-là, son regard était sombre comme je l'aimais maintenant, mais il y avait aussi de la fatigue, on eût dit qu'elle-même avait passé une nuit blanche. Je m'assis en face d'elle et j'eus envie de lui parler.

— Camille, j'aimerais comprendre. Qu'est-ce qu'on cherche, pourquoi fait-on tout ça ?

— Pierrot, n'es-tu pas fatigué ?

— Si, je suis fatigué, mais il faut bien qu'on s'explique !

— Pierrot, tu sais bien ce que l'on cherche !

— Non ! Je ne le sais pas !

— Ta tête ne le sait peut-être pas, mais ton corps et d'autres choses le savent.

— Oui, mais si ma tête ne le comprend pas ?

— Écoute ton corps, tes sentiments, tes sensations et fais-leur confiance ! Laisse ta tête se reposer. Viens avec moi !

— Où ça ?

— Dans ma chambre ! On va se reposer un peu.

Je la suivis, elle se mit en position du fœtus et j'eus envie de me lover contre son corps. Je ressentis les mouvements de sa respiration et je vis sa nuque découverte qui m'émouvait tant. Sa nuque était fine et ferme, recouverte d'un léger duvet hérissé. Je me sentis si heureux et si bien, que je ne pus m'empêcher de dire :

— Camille, je t'aime.

Elle bougea un peu et me répondit.

— C'est bien Pierrot, tu es sur la bonne voie... je t'aime aussi très fort.

J'eus encore la force de penser un peu, de me demander pourquoi mon contentement était si total dans de pareils moments. Je ne ressentais toujours pas ce besoin impérieux de faire l'amour physique, et je n'étais pas frustré. Camille n'était pas demandeuse non plus, elle semblait se nourrir d'autre chose, que peut-être elle me faisait partager sans que je n'y comprenne rien.

Le soir venu, je retournai sous la chapelle en empruntant l'itinéraire bizarre. Je poussai la petite grille de bois que je refermai précautionneusement. J'allais remonter le petit chemin pour parvenir à ma retraite lorsque je me trouvai nez à nez avec une femme âgée qui parut aussi surprise que moi. Elle me dévisagea et je la vis blanchir, comme si elle avait rencontré le diable, elle avait cette expression que prenaient parfois les aides-soignantes. Elle disparut dans la pénombre, mais je ressentis un immense malaise. J'avais l'impression, qu'au-delà de la surprise, elle m'avait reconnu comme étant le fugitif dangereux échappé d'un hôpital psychiatrique : celui qui avait été

interné d'office après avoir commis tant d'atrocités. Assis près du puits, je me demandai s'il n'était pas prudent de retourner voir Camille pour la prévenir du danger d'une dénonciation, mais je pressentis qu'elle n'aimerait pas me voir revenir sitôt. En la quittant j'avais l'impression qu'elle attendait beaucoup de cette nouvelle nuit passée près du puits. Ce dernier me semblait bien être, maintenant, la raison de ma présence ici, c'était autour de lui et en lui que je devais chercher quelque chose, quelque chose qui ne s'explique pas mais qui se perçoit, m'avait-elle encore dit. Je me raisonnai encore à propos de ma rencontre avec la vieille femme, en me souvenant que Camille m'avait dit que tout l'entourage de la chapelle appartenait à l'église. J'en étais là dans mes réflexions quand j'entendis du bruit venir d'en haut. Des personnes étaient entrées dans la chapelle alors qu'il devait faire, maintenant, nuit noire.

J'entendis des voix et des bruits de pas ; ils paraissaient nombreux. J'entendis, encore, une sorte de litanie suivie d'un grand bruit, comme si un banc avait été renversé. Je songeais à l'inquiétude de Camille à propos du poème incompréhensible et des bougies rouges, quand du bruit parvint du puits. C'étaient des gouttes qui atteignaient la surface de l'eau au fond du puits. J'allais me concentrer, afin de retrouver la fameuse lumière, quand je sentis des gouttes tomber sur ma tête. En regardant la voûte, je remarquai que les gouttes filtraient des pierres. Je passai ma main sur les cheveux et regardai la paume de ma main droite, je fus saisis d'horreur : j'avais la main pleine de sang. Il tombait des gouttes de sang de la voûte !

Je ne pus rien faire pendant un long moment, tellement je fus consterné par cette pluie de sang. Je guettais tous les bruits qui venaient d'en haut ; j'entendis des raclements, des coups sourds, et je finis par comprendre qu'on essayait de maintenir une bête qui se débattait. Je fermai les yeux et observai tout ce qui se passait en moi. Au-delà de l'effroi, j'avais la sensation que je n'avais plus peur et plus ce sentiment grandissait, plus j'eus l'impression qu'une force croissait aussi en moi. Des images affluèrent à mon esprit et je vis soudain l'image de Jean, l'homme qui nous rendit visite il y a quelques jours. Curieusement je vis ses yeux, et plus je le regardais, plus je me sentais fort. Une sorte de défi se manifesta et je sentis que je pouvais le vaincre, mon regard se transforma en une sorte d'arme et j'eus envie de le dominer, avec de plus en plus de force. Je continuai de le fixer entre les deux yeux et j'eus enfin envie de le tuer. J'avais cette sensation de pouvoir le tuer ! J'avais envie de le tuer ! C'était comme une volonté qui me dépassait. Ma cible était située entre ses yeux, mais je sentis que ma victime était comme une sorte de double, je ressentais en moi cette force que j'avais mise en route...

C'est la douleur qui me réveilla, j'avais chuté contre la margelle du puits et ma tête avait heurté les pierres. J'étais étrange, comme si j'avais livré une bataille mais j'éprouvais, par ailleurs, une sorte de bien-être. J'avais l'impression de mieux habiter mon corps, que mes épaules s'étaient élargies.

De retour à la maison, Camille m'attendait. Elle était encore avec son grand bol et ses yeux sombres qui émergeaient.

— Bonjour Camille !

— Tu as l'air de bien aller, Pierrot ! Bonjour !

— Camille, est-ce nécessaire toutes ces expériences que je vis là-bas ?

— Oui !

— J'ai encore vécu une expérience où j'étais heureux de faire du mal, je n'aime pas ça !

— Quel mal ?

— J'avais envie de tuer quelqu'un et ça me faisait plaisir. J'avais envie de tuer, vraiment de tuer et ça me rendait heureux.

— Tu as déjà tué Pierrot ?

— Je...

— Tu as encore envie de tuer ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu sais bien que j'ai été enfermé à cause de ça... Quand tu parles de faire quelque chose ensemble, c'est de ça dont tu veux parler ? Qu'on tue ensemble ?

— Non, pas nécessairement.

— Alors quoi ?

— Nous ne devons pas retourner d'où nous sommes partis !

— Quel rapport ?

Camille ne répondit pas, mais quelque chose en moi comprit. Non, il ne pouvait être question que nous retournions à l'hôpital ! Je ne parlai plus, comme si je ne pouvais plus dire que des bêtises.

— Viens Pierrot !

— Où ça ?

— Dans ma chambre !

La proposition de Camille me parut une sorte de récompense, je sentis des vibrations de bonheur parcourir tout mon corps. Nous nous allongeâmes sur son lit, l'un en face de l'autre, en position du fœtus, nos têtes se touchèrent par le front et je commençai à respirer son parfum. Son odeur me fit l'effet d'un narcotique, à chaque inspiration j'avais l'impression de m'enfoncer un peu plus dans un état de ravissement. C'était tellement bon que j'aurais aimé mourir, là, tout de suite. Je posai ma main sur la tête de Camille, je me sentis complètement électrisé. Des images affluèrent à mon cerveau, des paysages, des lacs, des forêts, je me sentis voler, planer, ne plus avoir de corps, ne plus avoir de poids...

Je dormis profondément jusqu'au soir. J'étais bien, encore allongé sur le lit de Camille, je pouvais encore sentir ce parfum qui avait la vertu de m'enivrer. J'entendis une conversation dans la salle à manger. Je ne prêtai pas une grande attention mais soudain le ton des voix s'éleva.

— Non ! Ce n'est plus possible maintenant ! Je prends trop de risques !

Je ne reconnus pas la voix. Ce n'était pas le Gitan, et à part lui, personne d'autre n'avait franchi la porte de la maison. Camille répondit de sa voix mesurée.

— Nous ne pouvons pas partir tout de suite, nous ne sommes pas encore prêts, juste encore quelques jours, c'est pour Pierrot !

— Justement Camille, c'est lui le problème ! Encore toi, je n'aurais pas trop d'ennuis, mais ton compagnon est déclaré dangereux, il est recherché

activement. Continuer à le cacher ici, c'est nous faire courir beaucoup trop de risques. Il faut nous comprendre Camille, il y a des lois à respecter, nous ne sommes pas au-dessus des lois. Imagine qu'il...

— Tais-toi ! Il est juste à côté, il peut nous entendre. Donne-moi encore deux nuits et nous partirons.

— C'est le maximum Camille. Vous devrez partir la troisième nuit. Je suis désolé.

— Ce n'est pas grave, je comprends.

— Et pour la communauté ? Tu penses pouvoir...

— Oui ! Qu'ils se rassemblent le dernier soir, je leur dirai au revoir.

— Quel destin... J'aimerais pouvoir t'aider plus !

— C'est déjà bien. C'était même inespéré, sans votre aide nous aurions déjà été repris.

La conversation devenait inaudible, et peu de temps après, j'entendis la porte se refermer sur le visiteur. J'attendis un peu et rejoignis Camille.

— Bonjour Pierrot ! Ça va ?

— Ça va bien Camille ! Et toi ?

— Ça ira, nous avons juste un souci.

— Oui, tu as eu de la visite.

— Tu as entendu ?

— Pas tout, mais j'ai compris que nous devons partir.

— Oui, nous devons partir dans trois nuits, mais ne t'inquiète pas.

— Je suis vraiment une source de problèmes.



— Pour le moment, il faut manger et que tu retournes à la crypte.

— Camille, excuse-moi, mais je n'ai plus envie de continuer. Voir l'Univers ne m'intéresse plus. J'aimerais que tu t'en sortes aussi...

— Je vais m'en sortir Pierrot et avec toi. Attends, je vais faire à manger.

Sur le chemin de la crypte, j'eus peur. J'avais toujours un peu peur d'aller à cet endroit, mais ce soir-là, j'eus encore un peu plus d'appréhension. En poussant la barrière je craignis de rencontrer encore la vieille femme mais je ne la vis pas. Cette femme âgée me rappelait vaguement ma mère. En m'asseyant au pied de la margelle je ressentis comme de la colère et de l'énervement. J'avais l'impression qu'une certaine pression était mise pour que j'accomplisse quelque chose dont je n'avais pas vraiment idée, bien que, quelque chose en moi pressentait cette chose à atteindre. Cette situation m'était de plus en plus désagréable, je n'arrivais plus à me concentrer sur quoique ce soit, quand tout à coup mon attention fut captée par un léger mouvement sur ma gauche. Je vis alors un serpent ramper vers moi. Je n'étais pas inquieté par le serpent mais j'associais immédiatement le serpent aux apparitions de Camille. En levant les yeux, je vis effectivement une femme debout, de l'autre côté du puits, mais ce n'était pas Camille. Il s'établit alors un curieux dialogue entre nous, je n'eus pas la peine d'articuler le moindre mot, nous communiquions directement par la pensée, cette pensée particulière qui précède un court instant la parole.

— Qui êtes-vous ?

- Je suis la gardienne du puits.
- Pourquoi êtes-vous là ?
- Pour toi ! Pour t'aider !
- Que dois-je faire ?
- Te pencher au-dessus du puits.
- Et ?
- Regarder, tout simplement.

Je me levai donc et allai me pencher au-dessus du puits. Je contemplai le fond à la recherche de la lumière que j'avais déjà vue les dernières fois. J'entendis alors de la musique, la valse de Camille, et j'eus la sensation de tourner en descendant vers le fond. J'eus l'impression que la Dame m'avait insufflé une sorte de pouvoir qui m'affranchissait de la pesanteur. Je m'attendis à voir la lumière, mais je découvris avec horreur que ce n'était pas un lieu de sérénité que je visitais ce soir, mais plutôt un lieu de terreur, d'horreurs et je me souvins de ce que m'avait raconté Camille, lorsque encore enfant, elle avait vu l'Apparition et qu'elle dut regarder l'enfer. Je ne voyais pas des images de feu, ni d'images effrayantes, mais une sorte de vide et de tension indescriptible que je ressentais dans tout mon être. Pour être juste, je ne savais plus ce qui était interne ou externe ; j'étais moi-même ce vide, cette tension, cette souffrance. Tout au long de ce qui me paraissait être une descente, j'eus envie de mourir. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais soumis à cette expérience. Parvenu au fond, je vécus à nouveau une sensation de renversement et je perçus au-dessus de moi un ciel terriblement sombre. L'horizon était à peine marqué par une légère clarté du ciel. J'avais la

perception d'un horizon sur trois cent soixante degrés sans que je n'aie à tourner la tête, je voyais sans l'aide de mes yeux. Soudain, la lumière de l'horizon s'accrut et je me trouvai baigné dans une lueur presque aveuglante, une lueur bienveillante qui m'entoura et m'enveloppa des pieds à la tête. Je sentis que je pouvais enfin mettre un terme à ma souffrance en me fondant dans quelque chose de plus grand, d'immense...

— Pierrot ! Pierrot reviens !

J'entendis Camille m'appeler alors que je commençais à me dissoudre dans un océan de bonheur.

— Pierrot ! Ne pars pas ! Reviens ! Ne me laisse pas !

Je vis un corps, qui devait être le mien, et Camille qui frappait ce corps de toutes ses forces. La force de l'appel de Camille entra en conflit avec la sorte de dissolution dans laquelle je m'étais laissé aller. Comme mû par un grand effort je ressentis mon corps qui me parut une masse morte.

— Pierrot ! Reviens ! Il faut revenir !

Je bougeai les doigts d'une main. Camille s'en aperçut et se calma un peu.

— Pierrot, où es-tu allé ? Si je n'étais pas passée, tu m'aurais quittée !

— Camille, je ne sais pas où je suis allé, mais...

— Sortons d'ici, viens !

Il faisait déjà un peu jour. J'avais du mal à suivre Camille qui marchait à grandes enjambées.

— Écoute, Camille j'en ai vraiment marre, je ne sais plus où je dois aller. Je suis tes conseils et après tu es furieuse !

— Tu as manqué de virilité !

— Quoi ?

— Tu m’as parfaitement entendu, tu as manqué de virilité ! Tu t’es laissé aller !

Je sentais la colère monter en moi comme un volcan qui allait exploser. Jamais notre relation n’avait été faite autour de notions comme celle que Camille venait d’évoquer. Nous étions à quelques pas de la maison et je ne repris la parole qu’une fois parvenu à l’intérieur.

— Camille, il faut qu’on s’explique, ça ne peut plus durer !

— Asseyons-nous !

Sa voix avait une fermeté étrange, comme si elle avait voulu en arriver là.

— Camille, tu m’envoies toutes les nuits sous cette chapelle où je suis confronté à des expériences que je ne sais pas gérer. Cette nuit, il m’est apparu une Dame qui m’a dit de me pencher au-dessus du puits ; c’est ce que j’ai fait. Ensuite les choses se sont enchaînées, ce n’est pas moi qui ai déclenché tout ça. Et d’abord qui était cette Dame ? C’était la Vierge Marie ?

— C’est comme tu veux, cette Dame était ton guide pour la nuit dernière, c’est tout. Nous avons parlé des invités qu’il te fallait pour voir l’Univers, cette personne faisait partie des invités.

— Est-ce que l’apparition que tu as vue, c’était la même chose ? La Dame ce n’était pas la Vierge Marie ?

— Ça n’a pas d’importance Pierrot. Ce qui est important, c’est que nous manquons de temps et que

cette nuit tu t'es laissé aller. Si je n'étais pas intervenue, tu serais maintenant dans l'autre monde.

La colère me reprit et d'une voix tremblante je m'entendis dire :

— Je te dis que c'est la Dame qui m'a demandé de me pencher.

— Bien sûr, idiot ! Elle t'a demandé de regarder au fond du puits pour puiser des forces ! Tu comprends ce mot « puiser » ?

— Aller chercher de l'eau au fond du puits ?

— Parfaitement, aller chercher de l'eau au fond du puits et ne pas chercher à te noyer ! Tu as été complaisant, tu as voulu te fondre comme un bébé dans les bras de sa mère ! Mais tu n'es plus un enfant, tu es un homme ! Voilà, tu ne t'es pas comporté en homme !

Ça bouillait tellement en moi que je commençais à perdre le contrôle de moi-même. Je reconnus en moi la pulsion de meurtre et je m'entendis dire :

— Camille, je vais te tuer !

— Je n'ai pas peur !

Elle avait parlé sans défi. Elle m'avait répondu qu'elle n'avait pas peur comme si elle voulait me dire : tu peux compter sur moi, vas-y maintenant ! Je ne dis plus rien, j'étais complètement subjugué par ce qui se passait en moi. L'envie de tuer devint insoutenable et je m'accrochais au regard de Camille, je la fixais avec une intensité incroyable. Je vis ses yeux s'éclaircir, devenir verts, ils prenaient l'apparence des yeux d'un animal. Au début, je crus que ses yeux étaient ceux d'un félin, d'un chat ou d'un tigre, puis ils se transformèrent et devinrent ceux d'un serpent. Camille avait

les yeux fixes d'un serpent ! Au moment où je réalisais cela, je ressentis une libération de l'énergie qui m'étouffait, j'eus l'impression d'entendre des détonations, des claquements, comme des craquements d'os, d'articulations. Je fixais toujours le regard de Camille, l'envie de meurtre était toujours là, mais l'énergie circulait, j'avais encore envie de la tuer, mais je sentais qu'en face elle parvenait à soutenir cette violence et à transformer mon énergie. Par moment je ressentais l'envahissement du sentiment de fusion mais je ne me noyais pas, je me raccrochais au regard de Camille qui me donnait un courage extraordinaire. J'avais la sensation de grandir et de m'élargir au rythme de son souffle qui me guidait, jusqu'au moment où je parvins au bord de l'Univers. J'entrevis enfin l'endroit où Camille cherchait à me conduire depuis des semaines. Mon esprit restait vigilant mais je sentis que je ne pouvais pas aller plus loin et dans un élan je me précipitai vers Camille pour l'enlacer et poser ma tête sur son épaule.

— C'est bien, Pierrot, je suis fière de toi !

Elle me berçait, alors que les dernières vagues de mon ascension se faisaient encore ressentir dans mon corps. Je ressentais une joie immense, j'étais parvenu au point où mon désir de tuer s'était transformé en quelque chose d'autre, que mon esprit avait peine à nommer.

— Camille, je voudrais te remercier pour...

— Ce n'est pas moi, ni toi non plus Pierrot. Ça nous échappe, ça ne s'explique pas.

— Camille, c'est ça qui est arrivé avec le Pape, tu as voulu lui montrer aussi l'Univers ?

— Non, je l'ai simplement mené là où il voulait aller.

— Ailleurs ?

— Pierrot, souviens-toi ! Je ne suis que ce que l'autre désire ! Le Pape a vu ce qu'il voulait voir. Seul lui a pu voir ce qu'il désirait voir vraiment.

— Mais alors, ce qu'il a vu ne lui a pas plu ? C'est pour ça, que cela a mal tourné pour toi ?

— Cela n'a pas mal tourné pour moi.

— Mais tu t'es retrouvée en hôpital psychiatrique...

— Oui, c'est là que je t'ai rencontré.

— Tu as été contente de me rencontrer ?

— Oui.

J'étais bouleversé d'entendre parler ainsi Camille, et je sentais une vague d'amour m'envahir mais je ne parvins qu'à murmurer :

— Moi aussi.

Je laissais passer du temps et les questions revinrent.

— Camille, qu'est-ce qu'on va devenir ?

— Ce soir tu retournes à la chapelle, pour le moment il faut que tu ailles te reposer.

— À la chapelle ou dans la crypte ?

— À la chapelle.

— Et demain nous partons ?

— Demain nous devons partir.

Épuisé, je partis me coucher seul, Camille ne m'avait pas demandé d'aller dans sa chambre. J'eus du

mal à trouver le sommeil et rêvai que j'étais encore éveillé. Une certaine fatigue s'installa et je dus m'endormir profondément, quand je sentis que quelque chose bougeait dans ma mâchoire inférieure. J'avais la sensation qu'on cherchait à me débarrasser délicatement de quelque chose qui me gênait. Je visualisai ma mâchoire qui était en fait dans l'état d'un squelette et dont une partie était fracturée et réduite en petits morceaux. On enlevait des morceaux de mâchoire brisée et au fur et à mesure que les morceaux étaient retirés je ressentais un soulagement. Dans une demi-conscience je réalisai qu'il devait s'agir de mon corps... de ce que fut mon corps... de ce que serait mon corps ?

Au soir, revenu à l'état de veille, je restai perplexe de ce rêve. Si je devais croire à la réincarnation il devait exister sur terre une multitude de squelettes m'ayant appartenu, à moins qu'il ne s'agisse de mon avenir. En tout cas, j'avais dû ou je devais mourir d'une mort violente. En attendant l'heure de rendre ma dernière visite à la Vierge Noire, j'étais empreint d'un sentiment d'angoisse.



Le soir, je retrouvai Camille dans la salle à manger. Manifestement elle m'attendait et elle avait l'air préoccupée.

— Pierrot tu es prêt ?

— Oui, je vais y aller, je n'ai pas faim !

— Alors, allons-y !

— Tu viens aussi ?

— Oui !

J'emboîtai le pas de Camille et je m'aperçus qu'elle marchait pieds nus.

— Tu es pieds nus, Camille !

— Je sais, allez viens !

C'est ainsi que nous partîmes à la chapelle. Voir, ainsi, Camille me procurait un malaise indéfinissable. Parvenue aux marches qui descendaient à la chapelle Camille se ravisa et me dit :

— Entre seul, je te rejoindrai plus tard !

J'entrai donc et allai m'asseoir dans la pénombre qui avait déjà envahi la petite chapelle. Une bougie verte éclairait faiblement le lieu et j'eus du mal à discerner la statue de la Vierge Noire. Je la devinais, plus que je ne la voyais, mais je perçus comme une conni-

vence entre elle et moi, comme si, toutes ces nuits passées en bas m'avaient rapproché d'elle. J'étais en état de vigilance, attentif aux bruits infimes et à mes pensées, quand la porte de la chapelle s'ouvrit brutalement. Camille apparut l'air affolée.

— Viens vite ! Sors !

Sous l'effet du choc, je ne réagis pas immédiatement.

— Sors de là, Pierrot ! Sors vite !

Je rassemblai mes esprits et me précipitai à l'extérieur. Camille était déjà partie en direction de la maison, j'eus du mal à la rattraper.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi faut-il partir comme ça ?

— C'est fini, le temps est passé !

— Quel temps, Camille ?

— Il y a un temps pour tout, et maintenant ce n'est plus le moment d'être à la chapelle !

— Pourquoi ?

— Par ce que ça peut être dangereux maintenant !

— Mais tu m'avais dit qu'il fallait réunir en un temps des invités et que tout devait concourir à une sorte de résultat ? Les invités ne sont pas venus !

— Si Pierrot ! Ils sont venus ! Ils n'ont pas toujours été visibles pour toi, mais les témoins sont venus !

— Pendant que j'étais dessous la chapelle ?

— Entre autre, mais pas seulement, ils ont pu être là dans ton sommeil aussi.

— Tout est donc fini ?

— Tout est fini !

— Nous n'avons pas réussi à faire ce que tu voulais ?

Camille ne répondit pas, mais je pressentis que la réponse était négative.

Je passai une nouvelle journée à somnoler. En fin de soirée je rejoignis Camille dans la salle à manger, elle m'attendait, elle avait l'air très préoccupée. Je ne m'aperçus pas tout de suite qu'elle n'était pas seule. Dans la pénombre un homme se tenait silencieux. Camille me regarda lourdement et dit :

— Pierrot, tu es prêt ?

— Je ne sais pas ? On emmène quoi ?

— Ce que tu as sur le dos. Ce que tu as de plus chaud, nous allons partir à pied.

L'homme silencieux se leva et tendit la main à Camille.

— Je regrette, sincèrement je regrette, mais je ne pouvais pas faire autrement. Je te l'ai déjà expliqué.

Je remarquais que l'homme évitait consciencieusement de me regarder, il évitait de m'accorder la moindre attention. Camille lui répondit :

— Dites à chacun combien je les remercie de nous avoir accordé l'abri dans cette maison.

— Je le ferai, mais hélas, certains ont décidé de vous saluer à votre départ. S'il vous plaît, ne vous attardez pas, nous n'avons pas que des amis, et dessous le carrefour, nous ne contrôlons plus rien.

— Dans ce cas, nous allons nous mettre en route. Pierrot, on y va !

— Bonne chance Camille, je prierai pour vous !

— Merci, que la paix soit avec vous.

Je sortis sur les pas de Camille pendant que l'homme refermait la porte à clef. Nous étions définitivement dehors, nous n'avions plus de repli possible. Je constatai que Camille était encore une fois pieds nus, j'allais lui en faire la remarque, mais je me ravisai, comme si quelque chose en moi connaissait la supériorité des choix de Camille. À l'approche du carrefour, je vis de l'animation ; des gens sortaient en courant des dernières maisons. J'étais à quelques pas derrière Camille, j'avais envie de lui dire quelque chose, mais j'y renonçai. Les gens formaient maintenant un petit groupe compact. Camille marchait seule à une dizaine de mètres de moi, et j'eus l'impression de ne plus la reconnaître. Bien qu'en contrebas, elle me parut plus grande, et sa démarche particulière, due au manque de chaussures, lui donnait une allure libre et aérienne.

Parvenue à quelques mètres du groupe, des personnes se mirent à genoux au passage de Camille, certaines touchèrent ses pieds, d'autres le bas de son manteau. Elle s'arrêta au milieu du groupe, et sans dire un mot posa ses mains, quelques secondes, sur chacune des têtes. J'eus l'étrange impression que Camille était la mère de toutes ces personnes. Les gens paraissaient tellement en confiance, tellement en harmonie avec elle que je ressentis en moi une émotion si forte que je me mis doucement à pleurer.

Je vis la femme, que j'avais effrayée en me rendant sous la chapelle, passer une musette à l'épaule de Camille et s'incliner dans un geste d'une grande dévotion. Camille se remit en route et je la rejoignis un peu

plus loin. La nuit s'était définitivement installée et tout semblait calme. Au lointain, on pouvait voir les lumières de la ville. Parvenu aux côtés de Camille je lui demandai :

— Qui étaient tous ces gens ?

— Des habitants, des gens qui demeurent près de la chapelle.

— Mais, tu les connaissais ?

— Un peu, je les voyais de temps en temps pendant notre séjour.

— Mais pourquoi ils te vénèrent tant ?

— Pour eux, je suis la Vierge Noire.

— Mais je croyais que la Vierge Noire n'était qu'une statuette ?

Camille s'arrêta et se mit à me regarder.

— Pierrot, jamais tu ne comprendras ?

— Mais comprendre quoi ?

— Je te l'ai déjà dit plusieurs fois ! Je suis « l'Attente des Gens ».

— Tu as été la Vierge Noire pour le Pape ?

— Oui !

— Et pour moi aussi ?

— Oui !

Nous reprîmes notre marche. J'étais perplexe.

— Mais qu'est-ce qui n'a pas été avec le Pape ?

— Peut-être qu'il s'est vu ? Ou bien, il a vu la « Fille du Diable ! », dit-elle en souriant.

— Parce que tu ne sais pas comment les gens te perçoivent ?

— Non, pas toujours.

— Tu peux même ignorer complètement l'expérience de l'autre ?

— Oui, ça peut arriver.

— Donc, tu n'es pas vraiment responsable de ce qu'a vu le Pape ?

— Si.

Elle avait raison, jamais je ne comprendrai.

— Le Pape a eu peur ?

— Plus que ça !

— Il s'est senti menacé ?

— Plus que ça, je l'ai agressé.

— Durement ?

— Oui, j'ai voulu le tuer !

Maintenant je comprenais, je comprenais tout ce qui me liait à Camille. Je ne voulus plus rien savoir. Je me sentais encore plus proche d'elle que jamais. Nous nous arrê tâmes un instant car Camille voulut remettre ses chaussures. Au moment de repartir je lui demandai :

— Nous allons à la ville ?

— Non !

Au prochain carrefour Camille bifurqua vers la nuit, le ciel éclairé était derrière nous.

— Où allons-nous ?

— À Tournus.

— C'est loin ?

— Oui et nous devons y être au lever du jour !

— On va marcher toute la nuit ?

— Oui, si c'est nécessaire, on m'a dit que nous étions toujours recherchés et que nos photos avaient été largement diffusées.

— Mais, ce n'est pas dangereux de marcher le long des routes, une patrouille de gendarmerie peut passer ?

— Nous n'allons pas marcher le long des routes, mais suivre les berges de la Saône.

Effectivement, au bout d'une heure de marche, nous fûmes au bord de la Saône. La nuit était maintenant noire et on sentait l'humidité de la rivière.

— Camille, je n'y vois pas grand-chose, je ne vois pas bien dans la nuit et le chemin ne semble pas vraiment plat.

— Marche à côté de moi, reste près de moi.

Et c'est ainsi que nous quittâmes la dernière zone de lumière du village que nous venions de traverser. Nous nous enfoncions dans la nuit noire.

— Qu'allons-nous faire là-bas ?

— Nous ne pouvons plus mettre en difficulté nos amis, aussi il nous faudra nous débrouiller par nous-mêmes. On m'a donné une clé qui permet d'accéder à un petit logement désaffecté. La difficulté, c'est que ce logement donne sur le cloître de la Basilique qui est en plein centre ville. Nous n'aurons ni lumière ni eau, ça ne sera pas le confort, par contre nous serons près d'un lieu favorable.

— Favorable à quoi ?

— Pour ce que tu sais !

Allons bon, encore ces histoires de Vierges Noires !  
Je pensais en avoir fini.

— Il y a une Vierge Noire à Tournus ?

— Non, mais il va y en avoir une !

Je n'osai plus questionner Camille, je sentis que la Vierge Noire, à venir, devait être elle-même, mais je n'aurais pas aimé l'entendre.

Nous continuâmes notre route pour arriver aux premières lueurs du jour à Tournus. Une fois quitté les berges de la Saône, nous parvînmes à la Basilique par les petites ruelles, encore désertes, du centre ville. Nous fîmes le tour de l'édifice qui comportait un cloître entouré par l'église et d'autres bâtiments dont un centre d'archéologie romane. Un côté du cloître n'existait plus et c'est par ce passage que nous arrivâmes au pied d'un petit bâtiment qui s'était greffé là. Camille sortit de sa poche les clés et ouvrit la porte. Parvenus à l'intérieur, nous nous crûmes de retour au Lazaret, tant l'intérieur était poussiéreux et comme abandonné à la suite d'un départ précipité. Camille s'effondra sur une chaise, elle était pâle, exténuée. C'est alors qu'elle commença à perdre ses forces. Les jours suivants elle resta allongée des heures durant, tellement le voyage semblait l'avoir épuisée. Un soir, je la trouvai assise près d'une fenêtre, elle était en larmes.

— Camille, il faudrait voir un médecin !

— Non, ça ira Pierrot, ne t'inquiète pas !

Je remarquai sur ses genoux un cahier que je crus reconnaître. Il me sembla être le cahier de la chapelle où les gens écrivaient leurs prières. Elle s'aperçut que je fixais le cahier.



— C'est dur ! C'est dur, tout ce que les gens écrivent, écoute :

*« J'ai tout perdu, mon mari m'a quittée et maintenant je suis malade. J'ai consulté plusieurs médecins tous m'ont dit qu'il fallait me faire soigner à l'étranger mais je n'ai pas assez d'argent. J'ai encore un enfant à élever. Je vous en prie Vierge Noire, aidez-moi, vous êtes mon dernier espoir. » C'est signé : Madeleine ».*

Je ne savais pas quoi dire. J'étais d'abord choqué par le fait que Camille ait volé le cahier de la chapelle, mais je fus ensuite saisi d'une autre pensée.

Camille n'était-elle pas malade d'une sorte de transfert du malheur des autres qu'elle portait, à présent, seule ? J'avais déjà entendu parler de ces choses.

— Camille, ça ne va pas fort en ce moment ?

— C'est la fatigue de notre voyage.

— Non, je sens que c'est autre chose.

— Pierrot... tu te rappelles ?

— Que je me rappelle quoi ?

— Qu'il ne nous faut pas retourner d'où nous venons !

— À l'hôpital ?

— Oui !

Cette insistance de Camille, ce côté sibyllin, me troublait beaucoup, mais encore une fois, quelque chose en moi devait avoir compris et je m'entendis répondre :

— Camille, nous ne retournerons plus jamais à l'hôpital !

Camille parut satisfaite et elle se détendit, comme si quelque chose d'essentiel avait été dit. Sur ce, elle retourna à la lecture de son cahier.

Contrairement à notre séjour au lazaret ou proche de la chapelle de la Vierge Noire, c'est moi qui organisais maintenant le séjour. Camille se laissait aller, ne s'occupait plus du côté matériel de la vie quotidienne. En fin de soirée, j'allais chercher quelques provisions dans une épicerie isolée dans une rue étroite. Cette épicerie était tenue par un oriental qui ne posait jamais de questions. Son regard n'était pas inquisiteur et je sentais qu'il avait plaisir à me voir, comme si j'étais un client qui risquait d'être fidèle. L'eau pour boire, l'eau pour nous laver et celle nécessaire aux toilettes étaient plus difficiles à approvisionner et demandait de fréquentes sorties. C'est ainsi qu'une nuit, dans un jardin public, nous étions en train de nous laver les mains et de passer de l'eau fraîche sur le visage, quand nous fûmes pris dans la lumière des phares d'une voiture de police. Il y avait encore du monde aux alentours et la présence de touristes faisait que nous n'étions pas complètement isolés, mais l'alerte fut chaude.

Les jours qui suivirent Camille refusa de sortir et je pris l'habitude de prolonger mes sorties. Un soir, je découvris dans un recoin du cloître une porte dérobée que je franchis par curiosité. Après une succession de couloirs étroits, un escalier interminable me conduisit au sommet d'un des clochers. Là, sous une haute charpente, il y avait un immense espace pour les cloches et une multitude de pigeons. Je m'assis près d'un rebord et contemplai le panorama.

Le ciel était encore clair à l'horizon et je sentis comme un frisson me parcourir. Je redécouvrais les sensations que j'avais eues en me penchant au-dessus du puits de la crypte de la Vierge Noire. Je me demandai si une inversion était ici possible, si j'allais brusquement découvrir la profondeur des ténèbres. Le fait de porter mon attention vers le bas, me rappela brusquement Camille que j'avais laissée dans le petit appartement du cloître et je ressentis un sentiment d'angoisse. J'avais comme le pressentiment qu'il lui était arrivé quelque chose de grave. Je me précipitai dans l'escalier pour la rejoindre mais, parvenu dans les couloirs du rez-de-chaussée, j'eus du mal à retrouver mon chemin. Finalement, je crus aboutir à la porte de sortie mais celle-ci était maintenant fermée à clef, sans aucune possibilité de l'ouvrir. Complètement paniqué, j'essayai de trouver une autre issue mais l'éclairage électrique s'éteignit brusquement.

Le temps de m'accoutumer à la pénombre je crus voir de nouveau, mais je ne sus pas faire la différence entre les vraies lumières et les lueurs ophtalmiques dont j'étais fréquemment victime. Je me déplaçai précautionneusement en palpant les parois de la galerie et en tâtant le sol de la pointe du pied. Enfin je sentis une porte de bois qui céda et je me retrouvai dans la nef de la Basilique.

Sortir du confinement des galeries me rassura un peu, mais je fus rapidement saisi par le froid qui régnait en ce lieu. Des bougies finissaient de brûler sur les immenses bougeoirs dispersés dans tout le sanctuaire. Après avoir guetté les moindres bruits, je constatai que j'étais enfermé pour toute la nuit. Inquiet de me faire prendre, j'essayai de me réfugier dans le

coin le plus reculé. Je trouvai une chapelle latérale où je me blottis derrière l'autel. Au bout d'un moment je sentis le froid me pénétrer ; il n'était pas possible de passer toute une nuit ainsi. Je me relevai douloureusement et parcourus les bas-côtés à la lumière des bougies qui finissaient de se consumer lentement. L'éclairage donnait aux statues un relief particulier et parfois les visages devenaient grimaçants. Instinctivement, je cherchai la statue de saint Antoine de Padoue et glissai une pièce dans un tronc en remerciement de tout ce que je pouvais retrouver régulièrement grâce à lui. Passé minuit, la peur diminua et je ressentis même une sorte de calme m'envahir, comme si quelque chose me protégeait.

Après m'être assuré qu'il n'y avait pas de Vierge Noire dans la Basilique je décidai de prendre un peu de repos et m'allongeai sur quatre chaises que je mis côte à côte. Je restai songeur à l'allusion de Camille de pouvoir continuer « ce que je savais », ici, et je sombrai dans le sommeil...

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Une voix rude et comme tombée du ciel me réveilla brusquement.

— Levez-vous ! Qu'est-ce que vous faites ici !

J'étais perclus de douleur tant mes articulations me faisaient souffrir.

— Je me suis retrouvé enfermé hier soir.

— Impossible, je fais la tournée de la Basilique avant de fermer. Je n'ai jamais enfermé personne en trente ans ! Vous vous êtes fait enfermer ! Intentionnellement ! Suivez-moi !

— Où voulez-vous m’emmener ?

— Je vous enferme dans la sacristie jusqu’à ce que je vérifie qu’il ne manque rien ! Que les troncs ne sont pas fracturés ! Donnez-moi vos papiers aussi.

— Je ne les ai pas sur moi.

— Ils sont où ?

— À l’hôtel, je suis touriste.

— Vous avez bien l’air d’un touriste... Ça oui, vous faites un beau touriste ! S’il manque quelque chose, j’appelle les gendarmes.

Sur ce, il ferma la porte à clef et je commençai à réfléchir à toute vitesse. S’ils me prennent, comment vais-je faire avec Camille ? Nous n’avions pas prévu d’être pris séparément. Il fallait à tout prix sortir de ce guêpier. Je vérifiai que les portes étaient bien fermées, mais pas de doute, elles étaient bien toutes verrouillées. Il y avait bien une fenêtre, en hauteur, mais malheureusement à travers les vitres dépolies je voyais se dessiner des grilles. Il n’y avait plus qu’à tenter une sortie en force au retour du sacristain. Compte tenu de son âge, la bagarre risquait de m’être favorable.

Le temps s’éternisait et toujours pas de retour du bonhomme. Plus le temps passait, plus je craignais qu’il ne téléphone sur un autre poste pour appeler la gendarmerie. Je décrochai le téléphone qui se trouvait sur une tablette, au cas où il n’y eut qu’une ligne pour plusieurs postes, mais j’entendis la tonalité pour indiquer que la ligne était libre. Qui pouvais-je bien appeler ? Camille n’était pas joignable et notre seul allié, le docteur Lévy, ne serait peut-être pas très motivé pour nous sortir d’un pareil pétrin. Plongé dans mes

réflexions je n'entendis pas la porte s'ouvrir et avant que je n'ai pu réagir le sacristain était debout devant moi.

— Allez, ouste, je ne veux plus vous voir roder ici !

— Vous avez pu vérifier que rien ne manquait ?

— J'ai dit de déguerpir et si jamais je vous retrouve dans la Basilique ou même dans les parages, je vous fais embarquer ! C'est compris ?

Je n'allais pas répliquer, je me levai et quittai la sacristie sans dire un mot.

Parvenu à l'extérieur, je ne me dirigeai pas directement vers l'appartement de peur que l'homme n'ait eu l'idée de me suivre. J'allai dans les toilettes publiques et m'enfermai dans une cabine pendant près d'un quart d'heure. Assis sur la cuvette, la tête sur les genoux, j'essayai de réfléchir à ce que nous allions devenir.

Je sortis enfin, et à peu près sûr de ne plus être surveillé, je fonçai à l'appartement. Je trouvai Camille allongée en travers du matelas, le bras droit écarté avec dans la main le cahier des prières. Elle avait dû passer toute la nuit à relire les textes des suppliques. Je retirai délicatement le cahier de ses doigts détendus et me mis à lire quelques lignes avec toujours la même émotion. Je remarquai à la fin du cahier, un texte plus long et qu'il ne me semblait pas avoir vu la première fois. Ce texte n'était pas vraiment une supplique, et parvenu à la fin du premier paragraphe, je relus l'entête pour découvrir que la date... était celle d'hier ! Ainsi ce texte était de Camille elle-même, ce qui me permit de me rendre compte que je ne connaissais même pas son écriture. Je continuai la lecture avec plus d'attention, et plus je poursuivais, plus mon sang se glaçait. J'étais si

loin de connaître Camille, ce qui était écrit là, était à des milliers de kilomètres de ce qui nourrissait nos conversations quotidiennes. Je découvrais sa rencontre avec ce qui paraissait être « la Divinité ». Ce n'était pas seulement l'histoire de « l'Apparition » vécue par la petite fille, mais aussi une sorte d'illumination à l'approche de quelque chose qui dépassait l'entendement. Je compris aussi que ce texte était écrit à mon attention. J'en arrivai à la rencontre avec le Pape et m'apprêtai à découvrir, enfin, le véritable secret de Camille quand elle se réveilla.

— Pierrot ! J'ai pensé que tu étais parti !

Elle paraissait infiniment lasse, ses yeux étaient lourdement cernés, une grande tristesse se dégageait d'elle.

— Non Camille, je ne suis pas parti. Je me suis fais enfermer dans la Basilique, j'ai failli me faire arrêter ce matin.

— Pierrot, je me sens si fatiguée...

J'allais lui parler de son cahier quand soudain nous entendîmes de grands coups donnés dans la porte d'entrée.

— Il y a quelqu'un ? Répondez, il y a quelqu'un là dedans ?

Heureusement que j'avais verrouillé la porte en rentrant, sinon nous étions faits. Je me rapprochai doucement de la porte et j'entendis une autre voix en retrait :

— Je vous assure je l'ai vu entrer ici, je l'ai suivi...

Une troisième voix répondit à voix basse :

— Et vous êtes sûr que c'est lui ?

— Comment être sûr ? Je me suis souvenu de l'affiche à la mairie. Ça lui ressemble, sauf qu'il s'est laissé pousser la barbe.

— Et elle ? Vous l'avez vue ?

— Non ! C'est quand j'en ai parlé à ma femme, elle m'a dit qu'elle avait vu un couple entrer ici.

La voix la plus proche reprit :

— Bon, je vais prévenir les gendarmes ! Vous autres restez ici au cas où ils chercheraient à s'enfuir.

— Attendez ! Je me souviens aussi d'avoir lu qu'ils étaient dangereux, enfin surtout lui !

— S'ils sortent cherchez à les retenir, mais s'ils forcent le passage laissez-les faire, je ne serai pas long !

Camille m'avait rejoint et pas une seconde elle ne me quitta des yeux. Nous n'avions pas pensé à organiser notre fuite face à une pareille situation. Je m'en voulais terriblement. Rapidement, je passais en revue, dans ma tête, la configuration de la maison : aucune fuite n'était possible par l'arrière de la maison, celle-ci étant mitoyenne à une autre maison. La cave ! Il ne restait plus que la cave, je ne savais même pas s'il y en avait une.

— Camille, il faut partir ?

— Comment ? Tu veux forcer la sortie ?

— Non ! Tu n'as pas vu une porte donnant sur une cave ?

— Non... à moins que la porte du placard de la cuisine ne soit... mais elle est bloquée, je ne suis jamais arrivée à l'ouvrir !



— On y va !

Nous étions perdus. Si nous ne trouvions pas une autre issue il faudrait nous rendre, nous n'avions pas d'échappatoire. Il fallait ouvrir la porte du placard, je tirai sur la poignée mais la porte résista comme si elle était fermée de l'intérieur. Je saisis une serviette pour entourer la poignée afin que mes mains ne glissent pas et je tirai par saccades, comme une brute. La porte céda brusquement et je faillis renverser une table en tombant. Nous découvrîmes un garde-manger plein de conserves. Si nous les avions découvertes plutôt, nous nous serions moins exposés à faire des courses à l'extérieur. Toujours pas d'issue, je vérifiai le dos de la porte et découvris un loquet ; donc la porte avait dû être fermée de l'intérieur !

— Pierrot ! Regarde, on dirait une trappe !

— C'en est une ! Vite recule !

Par bonheur la trappe n'était pas verrouillée, les deux anneaux permettant la pose d'un cadenas étaient libres. Je soulevai l'un des lourds panneaux pour découvrir une échelle qui donnait accès à un sous-sol. Fermer la porte du garde-manger... essayer de la bloquer... refermer la trappe pour gagner quelques précieuses secondes... Parvenus en bas, nous n'étions pas complètement dans le noir, de la lumière pénétrait par des soupiraux donnant à l'extérieur. La cave me parut bien plus grande que le bâtiment que nous habitons ; nous devons donc être aussi sous un bâtiment contigu. Je sentis des odeurs familières, celles d'une épicerie ; nous étions dans les réserves d'une épicerie !

— Camille, prends des trucs ! Tout ce qui peut tenir dans les poches.

Au bout de la réserve il y avait un escalier très raide qui permettait d'accéder à une trappe plus grande que celle que nous venions de franchir. Je la poussai légèrement elle donnait dans la rue, au niveau de la devanture de l'épicerie.

— Camille, tiens-toi prête ! Je vais guetter le moment où il n'y aura personne !

— Maintenant !

Je criai presque ! La dernière chance ! Il ne fallait pas rater notre dernière chance ! J'ouvris la trappe à toute volée, je savais que nous avions peu de chances de ne pas être repérés, surtout par l'épicier. Parvenu sur le trottoir, je tendis la main à Camille pour l'aider à sortir. Sans plus aucune précaution, je laissai retomber la lourde trappe et nous nous mîmes à courir comme des « fous ». Parvenus dans les rues piétonnes de la vieille ville, nous nous arrê tâmes de courir et je regardai Camille, elle était livide.

— Ça ira ?

— Oui, que va-t-on faire ?

Je ne savais pas trop, il me semblait qu'il fallait partir de la ville le plus vite possible, mais prendre un train ou un car était exclu, encore moins faire du stop. Il nous aurait fallu voler une voiture mais je ne savais pas voler les voitures.

— On va rejoindre la rivière !

Je ne savais pas pourquoi mais la rivière me semblait protectrice.

— La rivière ?

— Oui ! On va rejoindre la rivière lentement ! Je ne pense pas qu'ils aient les moyens de ratisser toute la ville, nous avons encore une chance de nous mettre à l'abri de la rivière en faisant vite.

— À l'abri de la rivière ?

Camille me fixa un court instant, elle ne comprenait pas en quoi la rivière pouvait nous offrir une protection et je ne savais pas comment le lui expliquer.

Tant que nous étions dans le centre-ville, nous étions parmi les passants, mais la descente vers la rivière se faisait par des ruelles de moins en moins fréquentées. Nous finîmes par déboucher sur le quai où il y avait une forte circulation automobile. Nous ne pouvions pas rester ainsi longtemps en vue d'une éventuelle patrouille de gendarmerie. Je guettai le moment où nous pourrions descendre, plus bas, pour rejoindre l'ancien chemin de hallage. Ce fut fait un peu plus loin, une fois passé le pont de Bourg en Bresse. Après il n'y eut plus qu'à marcher, toujours et encore. Il nous fallait mettre de la distance avec Tournus. Par moment, nous nous retournions et nous vîmes les deux flèches de la Basilique pointer vers le ciel. Vers midi, nous les avions enfin perdues de vue, mais sans illusion sur le fait que les gendarmes communiquaient plus vite que nous pouvions nous déplacer. Nous croisions par moment des marcheurs isolés qui nous saluèrent sans arrière-pensées. J'aimais marcher ainsi en couple, je sentais que malgré la précarité de notre situation nous représentions, quand même, une force.

— Ça va Camille ?

— Oui et toi ?

— C'est drôle, je me sens presque heureux !

— Moi aussi Pierrot !

Ce que je redoutais le plus, c'était la croisée des chemins, ou bien encore, lorsqu'une route longeait de trop près notre marche. Je guettais alors chaque voiture et ressentais toutes les voitures bleues foncées comme une menace. Pourtant il fallait se résoudre à l'évidence : à moins de pouvoir quitter rapidement la région, nous allions être repris.

— Je pense qu'à Macon il faudra tenter de prendre un train pour nous éloigner le plus possible.

— Je le pense aussi.

J'allais lui faire part de ma pensée : pour être moins repérable, il nous faudrait peut-être nous séparer à Macon. Mais elle reprit la parole :

— En tous cas, on ne se séparera pas !

J'étais surpris de ce qu'elle réponde à une question que je n'avais pas encore posée à haute voix, mais je lui répondis :

— On ne se séparera jamais !

Je me rendis compte, trop tard, de tout ce que pouvait impliquer cette phrase mais elle ne me laissa pas le temps.

— Oui, nous ne nous séparerons plus jamais !

Comme si tout avait été écrit à l'avance... notre conversation prenait des allures surréalistes.

Passé midi, nous ne rencontrâmes plus personne et profitant d'un bois nous nous assîmes pour manger un peu. Dans la réserve de l'épicerie, Camille avait dans la panique raflé tout ce qu'elle avait pu, ce qui donna un repas très spécial : un sachet de raisin sec, des biscuits, des sachets de thé dont nous ne savions que faire

et... un flacon de parfum ! Nous étions assis en retrait du chemin, parmi des barques qui étaient renversées. Le soleil inondait la petite clairière quand nous entendîmes le ronronnement d'un moteur. Je pensai d'abord à une péniche qui descendait la Saône quand soudain je vis, par-dessus la haie, le toit d'une camionnette... bleue !

— Camille baisse-toi vite ! Les gendarmes !

À peine étions-nous descendus au ras du sol, que la camionnette apparut à une trentaine de mètres. La chance fit que nous n'étions pas nettement visibles depuis le chemin. La camionnette s'arrêta, le moteur au ralenti, puis au bout d'un moment interminable elle repartit lentement.

— Ils nous cherchent ! Ils savent où nous devons être !

Camille me regarda pesamment. C'est elle qui rompit le silence :

— L'étai se resserre !

— Nous ne devons plus bouger avant la nuit ! Ils doivent nous chercher sur tout le trajet jusqu'à Mâcon !

— Nous n'avons plus le choix !

— Non, je ne pense pas.

Je regardai la dizaine de barques qui nous entouraient ; elles reposaient toutes sur des blocs de bois qui les isolaient du sol. Les barques pouvaient constituer un refuge, à condition de trouver le moyen de s'y installer. Je repérai quelques planches de bois et je m'en servis pour faire une sorte de plancher, en les posant sur les rebords intérieurs de la coque.

— Camille je vais t'aider à monter, tu me diras si c'est tenable.

Au prix d'un peu de contorsions, Camille trouva sa place sur le plancher et je la rejoignis très vite. Ce n'était pas confortable, mais au moins nous étions à l'abri des regards. J'observais Camille qui s'habituaît à cette demeure et je voyais que ses yeux riaient, nous étions comme deux enfants en train de jouer à cache-cache. Hélas, cette situation me parut précaire et je me fis peur en pensant que les gendarmes pourraient revenir avec des chiens.

Nous n'avions pas d'autre vision que le fond de la barque, qui était assez profonde, et qui me fit penser à la nef d'une église. J'étais encore confronté à une inversion ; le fond de la barque devait être normalement en bas et non en haut. J'allais faire part de cette observation à Camille, mais elle s'était calée sur le côté et reposait en partie sur mon flanc. Je sentais sa respiration régulière qui m'indiquait qu'elle venait de s'endormir. Je m'immobilisai pour ne pas la réveiller et commençai à somnoler moi-même. Je pris conscience d'une sorte de luminosité et du temps qui passait...

...Ce devait être un dimanche, ou peut-être un jour de semaine. En tous cas, ça devait être une chaude journée. La langueur de l'après-midi n'avait pas encore commencé. Il était tout juste midi. L'heure où la faim se fait sentir. Les abords du château, les pelouses entourées de clôtures basses en fil de fer et le chemin, tout en haut du remblai, qui dominait les douves. Du temps d'alors, qui paraissait si long et souvent heureux. Des restaurants aux nappes de papier,

aux œufs mayonnaise qui constituaient l'essentiel du souvenir de ce que l'on mangeait. Des choses sont restées, d'autres sont parties et on se demande avec toute la distance du passé, à quoi tout cela a servi. Tant de temps, tant de choses faites... et à quoi bon ! Le soleil du matin... celui du midi... le plaisir de manger et la longue torpeur de l'après-midi. Il y avait aussi la librairie dans la rue commerçante ; la rue intéressante avec les multiples souvenirs liés aux images, aux événements... Les événements de l'école, les événements des parents, des autres, des inconnus. Des bribes de souvenirs pris çà et là dans d'autres histoires, des souvenirs qui font du bien et d'autres non...

Je me sentais étrangement bien au fur et à mesure que les souvenirs remontaient de mon enfance, quand j'entendis un grondement qui me fit ressurgir dans l'état de veille. Le grondement devint assourdissant : un hélicoptère stationnait au-dessus de nous dans l'espace libre de la clairière. Camille avait aussi les yeux ouverts, elle me regardait. L'hélicoptère resta encore au-dessus de nous, puis il s'éloigna pour revenir quelques instants après. Il repartit un peu plus loin pour observer un autre site. Camille me toucha la main.

— Pierrot, tu as tué combien de personnes ?

— Camille, je t'aime vraiment !

— Moi aussi Pierrot !

L'hélicoptère ne nous lâchait toujours pas, il revint encore une fois. Je pensais qu'il allait finalement se poser, mais heureusement il n'y avait pas assez d'espace libre pour cela. Il s'éloigna enfin définitivement



et c'est dans le silence revenu que nous entendîmes les chiens.

D'abord, j'eus l'espoir que ces chiens étaient dans une ferme lointaine et qu'ils avaient été dérangés, qu'ils cherchaient à chasser un intrus mais ils se déplaçaient et ils se rapprochaient. Camille se mit à bouger et dit :

— Tu crois qu'ils nous cherchent avec des chiens ?

— Oui, Camille c'est possible ! Nous ne pouvons plus rester comme ça !

— Où veux-tu aller ?

— Je crois que j'ai une idée, elle n'est peut être pas bonne mais nous n'avons plus le choix. On va essayer de tirer une barque à l'eau et se laisser dériver le long de la berge.

Camille se redressa sur un coude.

— On y va Pierrot, ici on est coincés comme des rats !

Nous nous extirpâmes difficilement de notre refuge ; heureusement la lumière commençait à diminuer. Je regardai les barques tout autour et découvris une sorte de canoë qui paraissait assez léger et suffisamment solide pour nous porter sur la rivière.

Les chiens s'étaient encore déplacés, ils devaient se rendre dans les emplacements repérés par l'hélicoptère, ils n'étaient plus très loin à présent.

— Camille, on prend celui-ci, on n'a plus le temps. Regarde vers la cabine s'il n'y a pas quelque chose qui ressemble à des rames.

Le canoë était suffisamment léger pour que je puisse le remettre d'aplomb et le traîner vers la rivière.

Une rampe en terre permettait de se rendre jusqu'à l'eau. Je mouillai le canoë, Camille n'était pas encore là. J'eus peur qu'elle ne tarde et ne se fasse prendre, quand elle apparut enfin avec ce qu'elle avait pu trouver pour faire office de rame : des sortes de pagaies en plastique comme on en donne aux enfants pour jouer en bord de mer.

— Monte vite, Camille, pendant que je stabilise le canoë.

L'embarquement était assez périlleux car j'étais dépourvu de toute adresse et l'eau était déjà profonde en cet endroit.

Une fois Camille à bord, il me vint l'idée de pousser l'embarcation pour qu'elle puisse s'enfuir pendant que j'attirerais les chiens dans une direction opposée. C'est à ce moment que Camille se redressa et se mit à crier :

— Monte Pierrot, sinon je t'assomme !

La pauvre pagaie de plastique, qu'elle brandissait, aurait eu bien du mal à m'assommer mais je craignais plus que l'embarcation ne chavire.

— On y va Camille ! Assieds-toi et essaye de te pencher à l'extérieur !

Après bien des efforts, et avoir trempé mes vêtements, je rejoignis Camille et nous dérivâmes au fil de la rivière. Nous étions entre « chien et loup » et descendre ainsi, au fil de l'eau, était vraiment agréable après l'immobilisation dans la barque. La « nef » était maintenant à l'endroit et nous voguions près de la berge où de grandes herbes nous cachaient du chemin de halage. Camille s'était assise entre mes jambes tant

l'embarcation était étroite et je la sentais attentive à tout ce que l'on pouvait voir. Déjà sur l'autre rive, des lumières s'allumaient.

— Je pense que nous allons être tranquilles maintenant. Les recherches vont être suspendues pour la nuit.

— Pierrot, on n'entend plus les chiens.

— Tu as eu peur des chiens ?

— Oui.

— On va se laisser couler pendant quelques heures mais il faudra accoster pour prendre du repos, nous ne pouvons pas dériver toute la nuit jusqu'à Mâcon.

— Qu'est-ce qu'on va faire à Mâcon ? demanda-t-elle.

— Prendre le train, très tôt, s'éloigner le plus loin possible. Il n'y a que ça qui puisse nous sauver.

— La gare va être surveillée !

— Peut-être, mais s'il y a du monde on risque de passer.

— Il n'y a pas d'autres solutions ?

— Je n'en vois pas d'autres Camille.

J'avais beau réfléchir, je me rendais bien compte que prendre le train présentait un risque mais je ne voyais vraiment pas d'autres moyens pour s'en sortir.

Par moment des courants nous ramenaient vers le milieu de la rivière et nous devions pagayer pour revenir vers le bord. Le ciel commençait à s'étoiler et le froid devenait de plus en plus intense. Passé minuit, je proposai à Camille de nous arrêter. Nous ne devons plus être loin de Mâcon. Elle ne me répondit pas.

— Camille ? Camille ça va ?

Elle bougea un peu, manifestement elle avait déjà sombré dans le sommeil.

— Camille, il faut que nous accostions, nous nous rapprochons trop vite de la ville.

— Oui Pierrot, accostons.

Le débarquement fut difficile et je me mouillai encore plus qu'à l'embarquement.

Le bord de la rivière était maintenant noyé dans la brume et l'air était glacial. La rivière, la nuit et le froid m'inspiraient de l'angoisse mais je ressentais encore un peu l'ivresse de la liberté, comme celle que j'avais ressentie au sortir de l'hôpital et de l'enfermement. Camille se tenait à mes côtés, elle paraissait désespérée. Elle ne dirigeait plus notre équipée et maintenant je la sentais victime du froid et de la fatigue. Depuis notre évasion, nous n'avions jamais été aussi vulnérables. J'estimai à environ deux heures de marche, le temps nécessaire pour arriver à la gare de Mâcon. Cette fuite nous donnait de l'angoisse et nous n'avions plus dans nos veines les produits qu'on nous faisait absorber depuis des mois, voire des années. Je sentais Camille trembler, nos vêtements n'étaient pas assez chauds.

— Ça va Camille ?

— Ça va. C'est encore loin ?

— Deux heures de marche encore, je crois.

— On va pouvoir se reposer un peu ?

Deux heures de marche nous feraient arriver vers deux heures du matin, nous serions beaucoup trop exposés dans les rues à cette heure.

— Allons nous reposer, Camille.

Je tirai le canoë sous le couvert des arbres. Quelques poignées de feuilles mortes adoucissaient la dureté du sol et permettaient de s'isoler de l'humidité. Une fois allongés, nous cherchâmes le contact de nos corps pour nous donner un peu de chaleur. Camille ne tarda pas à s'endormir mais elle ne s'arrêta pas de geindre dans son sommeil. Le temps me parut très long, j'entendais les moindres bruits de la nature qui me parurent s'éloigner peu à peu. C'est ainsi que je plongeai dans un sommeil agité.

\*

\* \*

Le quai était désert et le temps était mauvais. Des paquets d'eau de mer venaient s'écraser au bout de la jetée. Camille était emmitouflée dans son grand manteau noir. Je lui dis :

— Je ne comprends pas bien, il me semble que ce n'est pas comme d'habitude ?

— Qu'est-ce qu'on fait Pierrot, on monte quand même ?

— Je ne sais pas, s'il appareille nous risquons de ne plus pouvoir redescendre.

Tout à coup, au sommet de l'échelle de coupé, apparut le docteur Lévy.

— Qu'est-ce que vous fichez ! Nom d'un chien, vous en avez mis du temps ! Montez vite !

Sans poser de question, nous gravâmes l'échelle de coupé. Le docteur Lévy me parut particulièrement agité. Avec de grands gestes, comme si les paroles ne

voulaient pas sortir, il nous entraîna vers le bord opposé, le bord que j'aimais tant voir.

— Vous avez traîné plus qu'il n'en faut, nous allons tout rater !

— Mais rater quoi ? lui demandai-je.

— Quoi, vous en êtes encore là !

Sur ce, il se retourna vers Camille, comme si elle était responsable de la chose, puis il sortit par enchantement deux coupes qu'il nous tendit en hochant la tête d'un air accablé. Après avoir lancé un dernier regard à Camille il sortit une flasque en verre qui contenait un liquide doré. Camille ne sembla pas étonnée comme si elle attendait une dose quotidienne. Les coupes remplies, il se recula et nous contempla.

— Ce n'est pas si mal ! Au fond ce n'est pas si mal ! Au revoir les enfants, je vous laisse !

Le docteur Lévy disparut à l'arrière. Le cargo tangua légèrement sous les assauts de la mer. Camille leva sa coupe en me fixant dans les yeux.

— Ensemble Pierrot ! Ensemble !

Elle porta la coupe à ses lèvres et sans dire un mot, j'en fis de même. Je sentais que nous faisons quelque chose d'important, de terrifiant, de mortel. Sa coupe finie, Camille la jeta par-dessus bord et j'en fis autant. Je ressentais encore le goût de la boisson qui était sucrée et indéfinissable. Je me sentis bizarre et découvris un sentiment étrange que j'expérimentais pour la première fois de ma vie : je n'avais plus peur ! C'était comme un sentiment en négatif, je découvrais que j'avais toujours eu peur mais que maintenant je pouvais vivre sans peur. Camille me prit la main et nous

regardâmes vers le large, et là, nous découvrîmes encore autre chose... une chose incommensurable :

## NOUS POUVIONS ENFIN VOIR L'UNIVERS !

Ce n'était pas une vision fulgurante, des couleurs ou des sons extraordinaires, mais nous étions nous-mêmes l'Univers et l'Univers était en nous. Je me sentais... nous nous sentions... cette vision ne pouvait pas être perçue en dehors d'une fusion avec Camille !

\*

\* \*

La Saône était encore dans la pénombre mais on sentait que le jour n'allait pas tarder. C'était d'abord des passages de voitures au lointain, mais aussi quelques cris d'oiseaux, des cris comme des essais, des vocalises pas encore assurées. Sous le canoë renversé nous avions froid et l'humidité nous enveloppait. Je tenais Camille dans mes bras pour lui communiquer un peu de chaleur mais je la sentais frigorifiée, par moment elle était parcourue de tremblements. Moi-même, j'étais dans une posture inconfortable, en partie contracté mais je ne sentais presque plus la douleur de mes muscles. Camille ne dormait pas, je la sentais frémir et profitant d'un de ses mouvements je lui dis :

— C'est dur, comment vas-tu ?

— Ça ira, mais je crois qu'il faut bouger maintenant.

— Essayons !

Je me mis à bouger mais je fus traversé par une douleur fulgurante ; le rétablissement de la circulation dans mes membres endormis fut un véritable supplice. Péniblement, nous nous mêmes debout et nous abandonnâmes le canoë pour nous rapprocher de la ville. Le jour naissait et nous approchâmes de Mâcon dont nous découvrions les faubourgs. Nos pas résonnaient dans les rues désertes et je pris peur qu'une patrouille de police ne nous découvre, mais la faim et la recherche d'une boulangerie ouverte nous faisaient courir tous les risques. Finalement, nous en découvrîmes une au coin d'une rue. Sa devanture était verte et une ampoule faible éclairait des étagères encore dépourvues de pains. Je poussai la porte qui résista un peu et qui fit sonner un grelot. Le boulanger apparut, pas rasé, les yeux hagards et demanda ce que nous voulions.

— C'est trop tôt pour des pains au chocolat ?

— Non, combien en voulez-vous ?

Son regard nous découvrit et je sentis qu'il nous reconnaissait. Les évadés du journal ! Il devait percevoir cette étrangeté : des fous en liberté, et curieusement je sentis qu'il nous aimait, qu'il ferait même quelque chose d'illégal pour nous aider. Je cherchais à évaluer l'argent qu'il me restait pour savoir combien je pouvais en prendre.

— Alors... quatre ? Ça ira ?

Il n'attendit pas ma réponse et disparut dans l'arrière-boutique et revint avec un sac en papier plein à craquer.



— Je ne sais pas si j'ai assez !

— Te fais pas de bille, ça ira !

Sans regarder, il ramassa la monnaie que j'avais mise sur la table. Puis il regarda Camille qui n'avait pas dit un mot, mais qui lui souriait...

La gare était vide à cette heure, seules quelques personnes se déplaçaient dans un demi-sommeil. Un guichet était déjà ouvert, aussi nous prîmes deux billets pour Marseille avec le dernier billet qui nous restait. Le train devait partir à six heures, nous avions encore une heure à attendre. Je regardai encore une fois le hall mais je ne vis ni policier ni gendarme. Nous nous rendîmes dans la salle d'attente et cherchâmes l'endroit le plus sombre pour nous réfugier. Une douce chaleur nous réconfortait de la nuit à la belle étoile et nous ne tardâmes pas à sommeiller.

Camille s'était calée en bout de banc, contre le mur. Parfois le sommeil la gagnait, mais elle gardait toujours un peu de vigilance, elle restait à la surface de l'état de veille, à la couche limite. Là, entre deux mondes, elle se sentait bien, elle arrivait à se relaxer un peu. C'était comme si son corps se diluait dans des sensations agréables et que son oreille entendait la rumeur du monde. Elle aimait beaucoup ces sensations.

Parfois une conversation un peu plus forte dans la salle attirait son attention et elle entendait la musique des mots, par moment même, elle percevait leur sens caché. Par moment elle ouvrait les yeux pour découvrir les interlocuteurs, elle préférait les imaginer. Ce qu'elle préférait par-dessus tout, c'était la conversation des amoureux. Elle les écoutait mais sentait aussi ce

fluide merveilleux qui les reliait. Elle ressentait cette sorte d'énergie et s'en laissait pénétrer. Elle aimait de leur propre amour. Elle se fondait en eux...

— Camille !

— Oui.

— Il faut y aller !

— Oui Pierrot, allons-y.

J'attirai Camille vers le quai que nous devions atteindre par un passage souterrain. Nous nous aperçûmes que le train n'était pas au départ de Mâcon mais qu'il venait d'ailleurs. Nous allâmes au bout du quai, près des panneaux de publicité et des abris vitrés. Je sentis Camille comme lointaine et je devins inquiet, je me demandais si elle allait tenir le coup pour cette fuite qui risquait de durer. Je la pris dans mes bras et elle enfouit son visage dans ma veste. Je la sentis pleurer doucement, sans bruit. Je la berçais et je sentais une douce chaleur nous unir. Je me sentais bien, si bien que je n'osais pas lui parler. Nous restâmes ainsi de longues minutes qui nous rapprochèrent du départ. Je levais la tête pour voir si le train était en vue, quand je les vis ! L'un était plus âgé que l'autre... je n'eus même pas peur ! Leurs uniformes étaient si sombres dans la lumière du jour naissant...

Ils étaient encore à une cinquantaine de mètres, ils n'étaient pas pressés. Camille avait toujours son visage enfoui dans ma veste, elle ne pouvait rien voir, elle leur tournait le dos. Je vis un train venir vers nous, mais ce n'était pas encore le nôtre, c'était un train de marchandise, il ralentissait mais il ne s'arrêterait pas... Il était maintenant au bout du quai, il sera à notre niveau avant les gendarmes.

— Camille !

Elle leva la tête et me regarda.

— C'est notre train ?

— Oui, Camille c'est notre train ! Tu sais... je t'aime !

— Elle me regarda, l'air confiant, puis ferma les yeux à moitié et m'embrassa.

Plus que quelques mètres et la motrice serait là, elle était encore à bonne vitesse, le train devait être long, il devait maintenant occuper toute la longueur du quai. Le plus âgé des gendarmes stoppa son collègue comme s'il voulait nous accorder encore quelques secondes... comme s'il présentait quelque chose... Allez, c'est le moment ! J'entraînai Camille au bord du quai, curieusement elle ne résista pas, au contraire, elle suivit le mouvement, comme pour une danse. Elle aimait tellement danser Camille !

Nous perdîmes l'équilibre en même temps.

Imprimé par : SoBook  
45, rue Rollin  
59100 – ROUBAIX